CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
453e ET 454e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS.
RUE VIVIENNE, 2 BIS



LE

SAVETIER DE LA RUE QUINCAMPOIX

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. ADOLPHE D'ENNERY ET HECTOR CRÉMIEUX

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 3 NOVEMBRE 1859.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PAPILLON	MM. PAULIN MENIER.
GEORGES D'AURILLAC	P. DESHAYES.
BERLINGUET	ALEXANDRE.
ÉTIENNE MORIN	A. PAER.
LOUVARD	MANUEL.
BERNARD	DUVILLE.
DE MARSY	GASPARD.
DE VERGENNES	ZIMMER.
D'ESCARS	PROVENCE.
GOUJU	LEMAIRE.
TAROT	CHEVALIER.
UN BOSSU	AUBRY.
UN COUREUR	MALLET.
UN CRIEUR PUBLIC	AUBRY.
LA PRÉSIDENTE DE FERRIÈRES (HENRIETTE D'ESPARVILLE)	Mmes DEVERGER.
GENEVIÈVE	LACHANGE BELLECOUR.
JEANNETTE MORAND	GABRIQUE.
FLORA	AGUILLON.
ZERLINE	ELVIRE.
MARIETTE	HENRIETTE.
FRANÇOISE	MATHILDE.
MADELEINE	HÉLOÏSE.

DOMESTIQUES, PAYSANS, PAYSANNES, PEUPLE, BOURGEOIS, GENTILSHOMMES, GARDES, etc.

ACTE PREMIER.

Le carrefour des Quatre-Chemins.

A gauche, une croix.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GOUJU, TAROT, JEANNETTE, FRANÇOISE, MADELEINE, PAYSANS et PAYSANNES.

(Au lever du rideau, les paysans et les paysannes terminent une ronde.)

GOUJU, reconduisant Jeannette.

Ma'me Morand, vous êtes ben la plus légère de toutes les femmes de quatre lieues à la ronde, aussi vrai que vous en êtes la plus brave.

JEANNETTE.

Ben aimable, m'sieur Gouju... Mais si c'est gentil pour moi, c' que vous dites là, ça n' l'est p't-être pas pour les autres.

GOUJU.

Suffit que mon hommage soit déposé à vos pieds... les autres, j' m'en soucie pas...

MADELEINE.

Est-il aimable, c' Gouju!

GOUJU.

En vous exceptant, mam'selle Madeleine!..

FRANÇOISE.

Est-il poli, c' Gouju!

GOUJU.

En vous exceptant aussi, mam'selle Françoise..

UNE AUTRE PAYSANNE.

Et moi?..

UNE AUTRE.

Et moi?..

GOUJU.

En vous exceptant toutes, là!

TOUS, riant.

Ah! oh!.. Gouju!..

TAROT.

C'est pas tout cela... à quelle heure qu'on dîne?..

GOUJU.

A quatre heures... à la Saulée...

TAROT.

A la Saulée!... à une demi-lieue d'ici!... V'là-t-il pas une belle idée!...

GOUJU.

Eh ben!.. Comment que tu voulais qu'on fasse... Puisque c'est la fête de mariage des deux communes de Saint-Jussieux et de Lourdemont... fallait ben donner les divertissements à mi-chemin de l'une et de l'autre... C'est pourquoi que nous avons dansé ici, au carrefour des Quatre-Chemins, au lieu de danser dans le village...

TAROT.

Et de quoi qu'il sera composé c' dîner?..

GOUJU.

Ah! voilà le menu... approuvé par M. le bailli, comme conforme à la morale, et par l'apothicaire, comme sans danger pour l'estomac.

TOUS.

Voyons! voyons!..

GOUJU.

« Lapins sautés, — Gibelotte de lapin, — Lapins rôtis, — Ragoût de lapin, — Pâtés de lapin, — Salmis de lapin. »

TAROT.

Y a donc que du lapin dans ce dîner-là?

GOUJU.

Dame! on n'a pas trouvé de lièvres...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUVARD.

LOUVARD, montrant deux lièvres qu'il jette à ses pieds.

C'est qu'on n'a pas bien cherché...

TOUS, avec effroi.

Louvard!..

LOUVARD.

J'en ai trouvé, moi... Tenez, en voilà deux!.. (On s'écarte de lui.) Eh ben! quoi donc?.. Avez-vous pas peur que je vous mange!.. Tas d'imbéciles!..

GOUJU, s'avançant.

Comment, imbécile?..

LOUVARD.

Oui, imbéciles!.. Tu trouves que ça ne te va pas, à toi?..

GOUJU, reculant.

Moi?... non... C'est que j'avais entendu autre chose... (A Tarot.) Est-ce que tu l'aimes, toi, ce gars de Louvard?..

TAROT.

Moi?.. pas plus que je n'aime les chiens enragés, un gredin...

GOUJU.

Dont on n' veut ni à Saint-Jussieux, ni à Lourdemont...

TAROT.

Si bien que, chassé de partout, il en est réduit à d'meurer tout seul... sur la grand' route. .

FRANÇOISE.

Eh! venez donc, vous autres!.. V'là-t-il pas notre fête troublée parce qu'il y a une figure qui ne nous plaît pas?.. Eh ben! on ne le regarde point, voilà tout...

TOUS.

Elle a raison!..

LOUVARD.

Hum!... Tas de brutes!.. On me laisse à l'écart... parce que je suis moins bête qu'eux... parce que j'ai d' l'ambition, et que j' suis d'avis qu'il vaut mieux être le tondeur que le tondu!.. Eh ben! après?.. j' vis sans eux!.. (Montrant son fusil.) V'là ma famille... qu'ils vivent sans moi!.. (A Jeannette qui passe.) Jeannette!.. Tiens!.. te v'là ici, toi, la Morand?..

JEANNETTE.

Oui... après?.. (Elle veut passer.)

LOUVARD, l'arrêtant.

T'es donc toujours dans les mêmes idées à mon égard?..

JEANNETTE.

Pourquoi voulez-vous que j'en change?..

LOUVARD.

Alors, c'est bien dit... Tu n' veux pas d' moi pour ton mari?.. Pourtant, j' suis pas plus laid? ni plus bête qu'un autre, moi?..

JEANNETTE.

Je n' m'inquiète pas si vous êtes beau ou laid... Ni vous, ni un autre, vous le savez... J'ai juré, sur la tombe de mon pauvre homme, que j' ne me remarierais jamais... et je ne remarierai pas...

LOUVARD.

Va donc!.. des mots; c'est pas pour cela que tu n' veux pas d' moi...

JEANNETTE.

Et pourquoi donc?

LOUVARD.

Pourquoi?.. C'est parce que t'es riche, et que je le suis pas assez pour toi...

JEANNETTE.

Riche?.. moi?.. y a donc quelqu'un de riche dans notre pauvre village de Lourdemont?...

LOUVARD.

Oh!.. pas d'hypocrisie!.. on sait que tu sers des intrigues.

JEANNETTE, troublée.

Des intrigues...

LOUVARD.

Ah! ça te fait quelque chose?... Oui, t'as un enfant chez toi...

JEANNETTE.

Un enfant!..

LOUVARD.

J'ai eu beau guetter... personne n' vient jamais le voir!.. ni le père ni la mère... Mais je découvrirai...

JEANNETTE, à part.

Dieu merci!. il ne sait pas tout!... (Haut.) Vous êtes fou, Louvard...

LOUVARD.

T'es plus folle que moi, Jeannette...

JEANNETTE.

Pourquoi?..

LOUVARD.

Parce que tu me repousses... Rappelle-toi ce que j' te dis, y aura un malheur!..

JEANNETTE.

Vous savez ben que je ne vous crains pas... (Aux autres.) Eh ben!... on ne danse donc plus?..

GOUJU.

Ah! qu'est-ce que c'est donc que c'te belle dame qu'arrive par ici?..

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRIETTE, UNE GOUVERNANTE.

HENRIETTE, à part.

C'est bien là la croix des Quatre-Chemins!.. Mais tout ce monde... (Elle aperçoit Jeannette qui lui fait signe qu'elle l'a reconnue.) Ah! Jeannette... (Haut à la gouvernante.) C'est bien, Louise, reportez cette mante dans la voiture... Voici de braves gens qui me donneront l'hospitalité jusqu'à ce que cet accident soit réparé...

TAROT.

Il vous est arrivé quelque chose, ma belle dame?

HENRIETTE.

Oui, une roue de ma voiture qui s'est brisée... Mais on est allé jusqu'au village... Ne vous inquiétez pas de moi... et que je ne trouble pas vos plaisirs, mes amis...

TAROT.

Oh! Madame... vous n' nous gênez pas... si même vous vouliez nous faire l'honneur d' danser avec de pauvres gens...

GOUJU.

Comment donc... Madame!... mais je vous retiens pour la première...

TAROT.

Imbécile!

HENRIETTE, tristement.

Je vous remercie, mon ami... mais je suis...

JEANNETTE, vivement.

Es-tu fou, Gouju?... Tu vois ben qu' Madame est fatiguée.. et qu'il vaudrait ben mieux la faire reposer un instant.

GOUJU.

C'est vrai, ça... mais où?..

HENRIETTE, bas à Jeannette.

Eh bien?... Jeannette?...

JEANNETTE, bas.

A quatre heures, ici... l'enfant y sera...

HENRIETTE, de même.

Mais ce monde?...

JEANNETTE, de même.

Il sera parti...

LOUVARD, qui les observe.

Elles se sont parlé bas... si c'était... (Haut.) Si Madame veut m' faire l'honneur de se reposer un instant chez moi.

JEANNETTE.

Chez Louvard!...

LOUVARD.

C'est la seule cabane qu'il y ait dans ce bois... et le village est loin...

HENRIETTE.

Mais j'accepte de grand cœur...

JEANNETTE.

Non, Madame... pas chez c't homme?

HENRIETTE.

Pourquoi?

JEANNETTE.

C'est que...

HENRIETTE.

Oh! Je n'ai pas peur... (Tout bas.) Et d'ailleurs, tu viens avec moi, n'est-ce pas?..

JEANNETTE.

Eh ben! je vous accompagne... Madame...

LOUVARD.

C' n'est pas ben beau, Madame... mais c'est du cœur qu'on vous l'offre... (Louvard, Henriette et Jeannette sortent.)

SCÈNE IV.

LES PAYSANS, puis PAPILLON.

GOUJU.

Eh bien!.. les musiciens! y sommes-nous pour la dernière contredanse?..

TAROT.

C'est ça, chacun sa chacune; et hardi!.. (On se range pour la contredanse.)

PAPILLON, en dehors.

Car'leux d' souliers! (Ritournelle, Papillon entre dans le rond.)

TOUS.

Ah! qu'est-ce que c'est que c'est que ça?

PAPILLON.

Ça, c'est le car'leux d' souliers!..

GOUJU.

Eh ben!.. d'où qu' vous sortez, vous?..

PAPILLON.

J'viens d' cheux nous!..

GOUJU.

Et où qu' vous allez?

PAPILLON.

J' vas cheux nous!..

TAROT.

J' comprends pas!..

PAPILLON.

C'est pourtant ben facile. Cheux nous, c'est partout!.. parce que l' car'leux d' souliers, voyez-vous, il roule toujours; il use autant d' souliers pour lui qu'il en racc'mode pour les autres... Il n'a pas d' pays... pas d' maison... Il déjeune dans un hameau, quand il déjeune; il dîne dans un village, quand il dîne, et il couche dans un bourg, quand il se couche.

GOUJU.

C'est quasiment le Juif errant, ça?

PAPILLON.

Avec la hotte en plus... et les cinq sous en moins, voilà!..

FRANÇOISE.

Pauvre gars!.. Il n'a pas cinq sous dans sa poche!..

PAPILLON.

Entendons-nous, ma mignonne!.. J'ai pas toujours les cinq sous!.. mais quelquefois j'en ai plus que cela..

TAROT.

Ah! malin!.. C'est-à-dire, que quand t'as quelque chose, tu bois!..

PAPILLON.

Dame! n' pouvant pas boire quand je n'ai rien... faut ben que j' choisisse le moment où j'ai de quoi!..

TOUS.

Ah! ah! ah!

PAPILLON.

J'ai pourtant eu ben des fois le projet d'économiser... parce que... j'ai une ambition.

TOUS.

Une ambition!

PAPILLON, avec emphase.

Oui, je suis t-ambitieux!.. et mon rêve, ce serait d'être savetier établi; mon paradis, ce serait une échoppe à moi... Oh! une surtout que j'ai vue à Paris...

TOUS.

A Paris!..

PAPILLON.

Non, c'est pas une échoppe!... C'est un palais, voyez-vous... un palais avec des auvents verts, une botte rouge pour enseigne, et des jolies guirlandes de vieux souliers!

GOUJU.

Et où qu'elle est située c't' échoppe?

PAPILLON.

Où?... Dans la rue Quincampoix...

GOUJU.

Ah! bon... Allez toujours... à droite ou à gauche?

PAPILLON.

A gauche en venant de celle aux Ours...

GOUJU.

En venant de la rue aux Ours... bien... Allez toujours

PAPILLON.

A côté du grand hôtel... tu connais bien Paris, pas vrai? .

GOUJU.

Moi?... non, j'y ai jamais été.

PAPILLON.

Comment! animal!... tu n'y as jamais été et tu me fais expliquer depuis une heure?

GOUJU.

Mais, dame! c'est pour savoir.

PAPILLON.

Farceur, va... C'est égal, c'est une belle échoppe!.. Ah!.. m'a-t-elle tiré l'œil, m'a-t-elle fait retourner des fois la tête, quand j' suis r'parti pour mon tour de France. Car c'est la deuxième fois que je le fais.

GOUJU.

La seconde fois! Quand donc que vous avez commencé?

PAPILLON.

Moi?.. Est-ce que je sais?.. j' suis venu au monde sur une grande route... avec une petite hotte sur le dos, de la poix, du cuir, du fil dans mon sac, et c' cri-là dans l' gosier : Car-leux d' souliers!

FRANÇOISE.

Vous avez l'air d'un brave garçon, vous.

PAPILLON.

Brave garçon, j' dis pas; mais j' suis trop faible pour moi-même. J' m'étais juré de revenir avec soixante livres d'économie... c'est c' qu'on voulait la vendre, c'tte fameuse échoppe... Trois ou quatre fois j'ai été sur le point de les atteindre... j'arrivais à cinquante livres... mais malheureusement j'arrivais toujours en même temps à quelque grande ville... et alors... l' vin y est si bon, dans les grandes villes!.. Bonsoir les cinquante livres, plus rien... et je recommençais en me disant : Pourquoi donc que l' bon Dieu a mis comme ça une grande ville à toutes les cinquante livres?

GOUJU.

Dites donc, voulez-vous comparer notre vin avec le leur?..

PAPILLON.

Ben volontiers, il fait chaud et soif!.. Mais seulement j' vous préviens d'une chose!.. J' sors d'une grande ville, j'arrive de Nantes... (Il secoue son gousset vide.)

TAROT.

Ça fait rien!.. v'là un tonneau en perce pour régaler tous ceux qui ont soif... c'est les deux communes qui régalent.

PAPILLON, prenant le verre.

A la vôtre donc!.. mais laissez-moi vous l' payer avec ma chanson d' route.

TOUS.

Oui!.. oui!..

PAPILLON.

On peut danser sur l' refrain.

TOUS.

Oui!.. oui!.. la chanson!..

PAPILLON, chante et danse sur le refrain.

Bell's jeun's fill's qui dansez
Le dimanche
En robe blanche,
Bell's jeun's fill's qui dansez,
Vous n' dans'rez jamais assez!..

Vot' douce insouciance
Est l' gag' de vos vertus...
Les ceux qui n'en ont plus
N'ont pas l'cœur à la danse...

Bell's jeun's fill's qui dansez, etc.

Surtout à la décence,
Jeuness' attachez-vous ..

Car on s' fait un époux
Par la façon qu'on danse!..

Bell's jeun's fill's, etc.

PAPILLON, parlé.

Troisième couplet, et moralité.

N' soyez pas trop ingambes,
Car j' suis car'leux d' souliers;
J'aim' mieux qu'on train' les pieds,
Que d' trop lever les jambes...

Bell's jeun's fill's qui dansez, etc.

TOUS, riant et criant.

Ah! ah! ah!

TAROT.

Il doit bientôt êtr' quatre heures!... A la soupe!... il y a une demi-lieue pour y arriver.

GOUJU, à Papillon.

Ah! j' veux pas qu' vous nous quittiez, vous!... vous allez dîner avec nous... et vous nous r' ferez danser ce soir avec votre ronde...

PAPILLON.

Merci ben... si j' peux revenir danser là-bas avec vous c' soir, j' demande pas mieux... mais pour c' qu'est de dîner, j' peux pas... j' vais à une lieue voir une pratique, qui m' donne d' l'ouvrage tous les ans... et, dame! vous savez... l' plaisir après l' travail!...

GOUJU.

Oh! c'est différent.

FRANÇOISE.

Ah! tâchez de r'venir...

PAPILLON.

On tâchera, la petite mère!...

GOUJU.

Au revoir, l' car'leux!... et nous, les autres, à la soupe!... Les musiciens en avant; les garçons, le bras aux femmes, et les maris par derrière...

TOUS.

Au revoir... l' car'leux!... (Ils sortent en chantant. — Papillon reste seul.)

SCÈNE V.

PAPILLON, puis GEORGES.

PAPILLON, remettant sa hotte sur son dos.

An revoir!... les amis!... v'là quatre heures!... J'ai encore une bonne route d'ici la père Vincent... mais, c'est égal... si j' peux, je reviendrai... Il y a là deux coquins d' yeux qui m'ont prié... j' crois que je reviendrai...

GEORGES.

Personne auprès de qui me renseigner... (Il aperçoit Papillon.) Ah!.. brave homme!... c'est bien ici la croix des Quatre-Chemins?...

PAPILLON.

Dame, M'sieur... je l' pense... v'là la croix, et v'là les quatre chemins...

GEORGES.

Vous n'avez pas vu passer ici une jeune femme?...

PAPILLON.

Une jeune femme?... Il y en avait trente là tout à l'heure...

GEORGES.

Des paysannes?...

PAPILLON.

Oui, M'sieu... mais c'est des femmes tout d' même...

GEORGES.

Sans doute... mais je veux parler d'une jeune femme de condition?... qu'à ses habits vous auriez reconnue pour...

PAPILLON.

Je n'ai pas vu ca... Après cela, je suis pas d'ici... moi... j' fais que passer...

GEORGES.

Je vous demande pardon...

PAPILLON.

Y a pas d'offense, M'sieu... y a pas d'offanse... (Il s'éloigne en criant.) car'leux d' souliers!

SCÈNE VI.

GEORGES, puis HENRIETTE et JEANNETTE.

GEORGES.

Pourquoi ce rendez-vous dans ce bois... si loin du lieu où nous nous rencontrions d'ordinaire... et puis le style étrange et bref de cette lettre... Oh! il y a un malheur qui plane sur nous... Je tremble pour elle! attendons... (Henriette paraît avec Jeannette.)

JEANNETTE.

Louvard est allé rejoindre les autres à la Saulée... je ne crains rien... (A Henriette.) Par ici, Mademoiselle.

HENRIETTE, apercevant Georges.

C'est lui!... (Bas à Jeannette.) Va, et reviens au plus vite. (Jeannette sort.)

SCÈNE VII.

GEORGES, HENRIETTE.

GEORGES, l'apercevant.

Henriette, mon Henriette!... c'est toi!..

HENRIETTE.

C'est moi, Georges, c'est moi qui viens te dire un adieu éternel...

GEORGES.

Un adieu éternel!... Ah! ce n'est pas possible!...

HENRIETTE.

Il faut nous séparer, te dis-je!...

GEORGES.

Mais enfin qu'y a-t-il?... D'où vient cette brusque nécessité?... Quel danger nous menace?...

HENRIETTE.

Mon père me rappelle à Paris, Georges... et je vais lui obéir...

GEORGES.

Mais pourquoi ce départ est-il si prompt?...

HENRIETTE.

J'ai déjà quitté le château de ma tante, la voiture est ici près... Je voyage avec Gertrude ma gouvernante... et sous quatre jours je serai à Paris....

GEORGES.

Voyons... je rêve... tout cela est faux, n'est-ce pas?...

HENRIETTE.

Tout cela est vrai, mon ami... car c'est moi qui le veux...

GEORGES.

Vous?...

HENRIETTE.

J'aurais pu ne pas obeir aussi vite à mon père et prolonger encore mon séjour à Kerdec... mais je veux partir, maintenant... parce que...

GEORGES.

Parce que?... achevez... Oh! portez-moi le dernier coup...

HENRIETTE.

Parce que, vous me trompiez, Georges!...

GEORGES.

Moi, je vous trompais!...

HENRIETTE.

Oui, tu me trompais... Lorsque je t'ai vu pour la première fois, il y a quatre ans, tu n'étais qu'un proscrit qui se cachait... Aujourd'hui, Georges, tu es un condamné à mort.

GEORGES.

Mon Dieu!... qui t'a dit...

HENRIETTE.

Je sais tout... je sais que ce procès qui, me disais-tu, s'instruisait lentement contre toi, est terminé... je connais l'arrêt qui te frappe, toi, et dix autres gentilshommes... qui avez pris part à l'échauffourée de Nantes... je sais enfin que tous les jours, pour moi, pour me voir, tu risques ta vie, en restant sur le sol français... et voilà pourquoi je veux que ce jour nous réunisse pour la dernière fois...

GEORGES.

Mon Dieu!... l'existence m'est-elle donc possible sans toi?... M'éloigner, ce n'est pas me sauver la vie... c'est me condamner à un autre genre de mort... je ne partirai pas.

HENRIETTE.

Georges, au nom du ciel, je t'en conjure... pars!... tout est disposé pour ta fuite... Un ancien domestique de la famille m'a secondée dans les préparatifs que j'ai faits moi-même... Un carrosse t'attend au bout de cette avenue, à la lisière du bois... Les relais sont prêts jusqu'à Nantes... et là, tu peux t'embarquer sans danger... Si j'ai disposé tout cela, mon ami... si moi, une femme, j'ai risqué ma vie... si je me suis exposée à la malédiction de mon père... car on pouvait tout découvrir... c'est que je savais le danger pressant. Georges, avec ta vie, c'est la mienne que je sauve ..

GEORGES.

Non!... jamais je ne le quitterai, mon Henriette!... dût-on venir m'arracher de tes bras pour me conduire à la mort...

HENRIETTE.

Écoute, Georges, écoute: en toi... n'y a-t il pas dans ta poi.

trine une voix qui te crie : tu n'es plus amant, tu es père?... Eh bien!... au nom de cette pauvre créature dont tu as voulu déjà assurer l'avenir, dont tu as, avec moi, surveillé les premiers pas, au nom de ce gage chéri de notre amour, pars!... Oublie ta maîtresse, oublie la pauvre Henriette d'Esparville, et conserve un père à notre enfant!...

GEORGES.

Ma fille!... mon Dieu!... ma fille!.. Ah! Henriette, pourquoi me dis-tu cela?...

HENRIETTE.

Je te dis cela parce que je suis mère, et que le seul moyen d'expier le crime de notre amour, est de nous dévouer à la pauvre créature qui en est le fruit...

GEORGES.

Oh! mon Dieu!... mais ne plus te voir!... ne plus l'embrasser, elle, ma fille!...

SCENE VIII.

GEORGES, HENRIETTE, JEANNETTE, amenant l'enfant, puis LOUVARD, caché. Par intervalles, UN DOMESTIQUE.

HENRIETTE, montrant l'enfant.

Non, le chagrin eût été trop cruel, mon ami... et j'ai voulu te l'épargner... (Elle prend l'enfant et le met dans les bras de son père.) Tiens, Georges!...

GEORGES.

Ma fille!... ma fille!... (Il l'embrasse tendrement.)

LOUVARD, au fond.

Ah! v'là donc le père et la mère!.. Écoutons, il doit y avoir à profiter pour moi... dans ce qu'on dit là...

HENRIETTE.

Tu partiras, maintenant?..

GEORGES.

Eh bien... oui, je partirai... Mais qui élèvera l'enfant, jusqu'au jour où je pourrai revenir, ou vous appeler toutes deux auprès de moi?..

HENRIETTE, montrant Jeannette.

Celle aux soins de qui nous l'avons confiée depuis que nous sommes ici... ma bonne Jeannette, ma sœur de lait... ma meilleure amie...

JEANNETTE.

Oh! oui, Mam'selle... votre plus dévouée, allez... pour tout le bien que vous nous avez fait à moi et à mon pauvre cher défunt...

GEORGES.

Je connais votre dévouement à Henriette... et je ne crains rien pour notre fille... Mais, puisque je vais partir, et que je ne sais ce que me réserve l'avenir... écoutez-moi, Jeannette... Le jour de la naissance de cette enfant, j'ai placé sur sa tête la moitié de ma fortune... Il eût été imprudent de me confier à quelqu'un de ce pays, mais il y a, à Paris, un homme dont le père gérait les affaires de ma famille... sa probité m'est connue. C'est à lui que j'ai confié la fortune de ma fille; dans quinze années, cette enfant aura dix-huit ans... la somme aura prospéré entre les mains de cet homme, qui, si je ne suis pas revenu, rendra à ma fille une dot princière lorsqu'elle ira se faire reconnaître de lui... L'homme d'affaires s'appelle Bernard... Quant aux papiers qui établissent la naissance de Marie, ils sont contenus dans ce portefeuille... Tenez... et songez à l'importance du dépôt que je vous confie...

JEANNETTE.

Oh! monsieur Georges, vous n'avez pas besoin de me le recommander... c'est l'avenir de la petite... ça ne me quittera jamais...

HENRIETTE.

Hélas!.. je ne puis rien pour elle, moi... jeune fille, je ne possédais qu'un bien, mon honneur, et je te l'ai donné, Georges...

GEORGES.

Henriette!.. mon Henriette!.. le ciel qui voit mon cœur, m'est témoin que j'étais digne de ton amour!... (Un domestique paraît au fond.)

JEANNETTE.

Mademoiselle, voici François...

HENRIETTE.

Déjà!.. mon Dieu!.. déjà!.. mais je n'ai pas eu le temps de les embrasser seulement!.. (Jeannette fait signe au domestique qu'il s'éloigne.) Adieu!.. mon Georges, adieu!.. Je souffre bien, va... mais je suis forte, parce que je te sauve...

GEORGES.

Adieu tout ce que j'aime!.. Ah! tu es heureuse!.. tu seras plus près que moi de notre enfant...

HENRIETTE.

Et qu'importe! si, comme toi, je ne puis la voir?.. (S'agenouillant devant l'enfant.) Adieu! chère petite tête blonde!.. adieu!.. pauvre ange, dont le berceau a été si souvent baigné de mes larmes!.. tu n'auras pas les joies de l'enfance!.. tu n'auras pas les baisers de ta mère! Le ciel m'a envoyé un de ses chérubins qui doivent remplir de joie le foyer maternel, et je n'ai jamais pu lui donner mes caresses que dans l'ombre et en me cachant!.. Mon Dieu!.. il doit être pourtant bien bon d'embrasser son enfant devant tous... Georges, vois!.. qu'elle est jolie!.. et il faut que nous la quittions!.. Ah! c'est Dieu qui nous punit!..

GEORGES.

Henriette! Henriette!.. ne me désole pas ainsi...

HENRIETTE, se calmant.

C'est vrai... je suis lâche, je te désespère quand je devrais te consoler... Jeannette, tu auras bien soin d'elle, ici... tu me le promets, n'est-ce pas?.. Parle-lui souvent de son père, de sa mère... dis-lui que tu les as vus bien malheureux... qu'ils ont bien pleuré en la quittant, n'est-ce pas?..

JEANNETTE.

Mademoiselle, s'il faut que monsieur Georges arrive à Nantes avant le jour...

HENRIETTE.

Oui... oui... c'est vrai... Adieu... Georges!.. il faut partir... Ah!.. (A Jeannette.) Encore un mot... jure-moi... jure-moi... Mon Dieu!.. je ne sais plus ce que je voulais te dire... je deviens folle... Ah! écoute, tu me jures, n'est-ce pas, que si Marie tombait malade, si la pauvre enfant était jamais en danger... tu me préviendrais... tu m'écrirais, sans rien me cacher, n'est-ce pas?.. parce qu'alors il n'y aurait pas de famille qui pût me retenir... dussé-je fuir la maison de mon père, et venir ici à pieds... j'y reviendrai, ma fille, si tu as besoin de moi.

GEORGES.

Henriette!.. allons, Henriette!.. il le faut!.. adieu!..

HENRIETTE.

Adieu... Georges!.. adieu, Marie!.. adieu, adieu!.. (Ils s'en vont l'un par la droite, l'autre par la gauche. Henriette revient sur ses pas, embrasse encore une fois son enfant.) Jeannette, c'est toi qui est sa mère maintenant... (Elle sort.)

SCÈNE IX.

JEANNETTE, puis LOUVARD.

JEANNETTE, prenant l'enfant dans ses bras.

Comptez sur moi, mam'selle Henriette!.. puisque c'est votre fille, c'est la mienne!.. Pauvre petite, va... ils t'aiment bien... mais je veux pas que tu t'aperçoives du changement, et je t'aimerai pour deux!.. (Elle se dirige vers le fond et rencontre Louvard.)

LOUVARD.

Où donc qu' tu vas comme ça, la Morand?..

JEANNETTE, avec effroi.

Louvard!..

LOUVARD.

Où donc qu' tu vas.,. dis?..

JEANNETTE.

Qu'est-ce que ça vous fait?..

LOUVARD.

Oh! mon Dieu, rien!.. c'est curiosité... on se rencontre, n'est-ce pas?... on se demande...

JEANNETTE.

Eh ben, alors, passez vot' chemin, puisque je ne vous réponds pas.

LOUVARD.

Je demande pas mieux... (Il la retient.) Mais t'es brutale, la Morand!.. et puis... t'es décidément une cachottière... Il n'est pas gros l'enfant... mais je le vois... (Il montre l'enfant que Jeannette a caché derrière elle.) Il est donc de toi, c' petit-là?.. et c'est donc par respect pour la mémoire d' Morand qu' tu l' dissimules comme ça... dis?..

JEANNETTE.

Misérable!.. suppose ce que tu voudras... (Elle veut partir.)

LOUVARD, saisissant Jeannette par le bras.

Je le sais bien qu'il n'est pas à toi, c't enfant!.. et c'est pour cela qu'il faut que nous causions...

JEANNETTE.

Laisse-moi passer!..

LOUVARD.

Pas d' manières!.. j' suis l' plus fort!.. il faut qu' tu m'écoutes... j'en ai pas pour longtemps...

JEANNETTE.

Dépêche-toi donc, alors...

LOUVARD.

Tu n'as jamais voulu de moi pour mari... mais comme je veux toujours d' toi pour femme... faut décidément que c' mariage se fasse...

JEANNETTE.

C'est pour me dire ça que tu m'arrêtes?..

LOUVARD.

Oui, et sais-tu pourquoi je l' veux?.. c'est que je connais l'histoire de c't' enfant!.. c'est la fille de mademoiselle Henriette d'Esparville, ta sœur de lait... et de M. Georges d'Aurillac...

JEANNETTE.

Misérable!.. tu écoutais...

LOUVARD.

Et j' m'en repens pas... Eh ben!.. je sais le reste aussi, je sais qu'il y a une fortune considérable qui doit revenir un jour à c't' enfant... et c'te fortune, je la veux... Jure-moi d' m'épouser, ça s'ra part à deux... si tu refuses, ça s'ra pour moi seul.

JEANNETTE.

L'infâme!.. il ose me proposer un vol!..

LOUVARD.

Oh! pas de phrases!.. et réponds vite... Tiens!.. regarde mes yeux, ça te décidera...

JEANNETTE.

Tu n' me fais pas peur, j' te l'ai déjà dit!..

LOUVARD.

Veux-tu jurer d'être ma femme?..

JEANNETTE.

Jamais!..

LOUVARD.

Jamais?..

JEANNETTE.

Jamais!..

LOUVARD.

Eh ben! part à moi seul... il m' faut l'enfant... et ses papiers!..

JEANNETTE.

Au secours!..

LOUVARD, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi.

JEANNETTE.

A moi!..

LOUVARD.

Tais-toi ou tu vas te faire tuer!..

JEANNETTE.

Au secours!.. au secours!..

LOUVARD.

Mais tais-toi donc!.. (Il la frappe d'un coup de couteau; Jeannette chancelle en tenant toujours l'enfant entre ses bras.)

JEANNETTE.

Ah! assassin!.. tu ne l'auras pas!..

LOUVARD.

L'enfant!.. je te dis!.. (Jeannette se traîne jusqu'au pied de la croix et s'y réfugie avec l'enfant.)

JEANNETTE.

Viens donc l' prendre là! .

LOUVARD, après un moment d'hésitation.

Eh! qu'est-ce que ça me fait!.. (Il fait un pas, lorsqu'on entend le cri de Papillon au dehors.)

PAPILLON, au dehors.

Car'leux d' souliers!..

LOUVARD.

Quelqu'un!.. Ah! n'importe... il me faut les papiers. (Il s'apprête à la fouiller.)

PAPILLON, plus près.

Car'leux de souliers!

LOUVARD.

Impossible!.. impossible!.. (Il fuit.)

SCÈNE X.

PAPILLON, JEANNETTE, étendue au pied de la croix, avec l'enfant dans ses bras.

PAPILLON.

C'est drôle!.. j'ai cru entendre des cris... c'était pas les autres... en s'amusant... c'était comme un appel au sec...

JEANNETTE, d'une voix presque éteinte.

Au secours!

PAPILLON, se retournant.

Une femme...du sang!.. Ah! mon Dieu!..du secours donc!.. Et les autres qui s'amusent. Du secours! du secours!.. Ah! elle revient à elle!

JEANNETTE, se redressant avec peine et lui faisant signe d'écouter.

C'est vous que j'ai vu ce matin... vous êtes un honnête homme?..

PAPILLON.

Oui... oui...

JEANNETTE.

Prenez c't' enfant!... ce portefeuille... Faut pas l'ouvrir avant qu'elle ait dix-huit ans... dans quinze ans, c'est écrit dessus...

PAPILLON.

Mais, ses parents?.. le nom de ses parents?

JEANNETTE.

Sa mère... mademoiselle Henriette d'Esparville... (Elle met un doigt devant sa bouche.)

PAPILLON.

Henriette d'Esparville!

JEANNETTE.

Un secret!.. (Elle lui remet l'enfant.)

PAPILLON, prenant l'enfant.

Un secret... Ah!.. (Rires lointains.) V'là les autres. Par ici, camarades!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TOUT LE VILLAGE.

GOUJU.

Jeannette assassinée! (On s'empresse autour d'elle.) Et .. comment que vous étiez là, vous?

PAPILLON.

Moi?.. Je venais vous rejoindre; j'ai entendu des cris. .j'ai accouru... mais c'était trop tard...

TAROT, à Gouju.

Qu'est-ce que c'est donc que c't' enfant qu'il a là?

PAPILLON.

Ça?.. c'est... c'est ma fille que j'ai été chercher à Kerdec, et que je remmène avec moi...

GOUJU ET TAROT, air de soupçon.

Ah!...

PAPILLON.

Eh ben!.. qu'est-ce qu'ils ont donc à me regarder comme ça?..

FRANÇOISE, au milieu du groupe qui entoure Jeannette.

Laissez... elle revient à elle... elle va peut-être parler... Jeannette... c'est nous... dis-nous qu'est-ce qui t'a frappée...

JEANNETTE se redresse, fait un effort pour parler, et prononce d'une voix mourante :

C'est... c'est Louvard!...

TOUS.

Louvard!

GOUJU.

Ah! le gredin!.. Courez à sa recherche! (On entoure Jeannette, et Papillon reste seul sur le devant, mettant l'enfant dans sa hotte.

PAPILLON.

Oui... pauv' femme... j'aurai soin de c't' enfant... Et nous, petite, en route!.. C'est convenu, pauvre bijou, t'es ma fille... A partir d'aujourd'hui, plus de petits verres, plus de bamboches! Maintenant il m' faut des jambes pour deux, et de la voix pour crier comme quatre : *Car'leux d' souliers!* (Il sort.)

GOUJU.

Eh bien! c't' pauv' Jeannette?..

FRANÇOISE.

C'est fini... elle est morte...

TOUS.

Morte!

PAPILLON, au loin.

Car'leuz d' souliers!..

ACTE DEUXIÈME.

Quinze ans après.

Une extrémité de la rue Quincampoix, en 1719. — A droite, l'échoppe de Papillon, adossée au mur de l'hôtel de la présidente.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE MARSY, DE VERGENNES, D'ESCARS, MARIETTE, ZERLINE, SPÉCULATEURS, GENTILSHOMMES, UN BOSSU, BOURGEOIS — Roulement de tambour.

UN CRIEUR.

Par ordre de M. le lieutenant de police, la spéculation sur les actions de la Compagnie des Indes et de la Banque de M. Law, ne pourra se prolonger au delà de quatre heures de

relevée. Les contrevenants seront poursuivis conformément à la loi. (Nouveau roulement de tambour.)

CRIS.

J'achète à 520! à 520! Je vends à 525! à 530! — A moi! — Je prends! — Moi, moi, moi! (Grande agitation dans les groupes; les uns échangent des titres contre de l'argent, les autres signent des marchés à la porte des boutiques.)

DE VERGENNES.

C'est dit, mon cher d'Escars, je te prends tes actions, livrables dans huit jours.

D'ESCARS.

A 530 livres?

DE VERGENNES.

Sans doute; écrivons notre marché; mais où?.. toutes les boutiques sont envahies...

LE BOSSU.

Vous faut-il un pupitre, mes gentilshommes, avec tout ce qui est nécessaire pour écrire?

D'ESCARS.

Oui; mais où trouverez-vous?...

LE BOSSU.

Voilà le papier, la plume et l'encre.

DE VERGENNES.

Fort bien; et le pupitre?

LE BOSSU, tendant son dos.

Voilà le pupitre.

DE VERGENNES.

A merveille! (Il écrit sur le dos du bossu.)

LE BOSSU.

Merci, merci, mes gentilshommes! Allons, allons, que la Banque des Indes dure encore quelque temps, et ma fortune est faite.

DE MARSY, entrant.

Ah! ah! je vous prends en flagrant délit, Messieurs! Vous, des gentilshommes, vous spéculez comme des croquants!

DE VERGENNES.

Et que ferions-nous ici, dans la rue Quincampoix?

D'ESCARS.

Qu'y viens-tu faire toi-même?

DE MARSY.

Certes, je ne viens pas spéculer. Qui jouerait contre moi? tout Paris sait que je suis ruiné.

D'ESCARS.

Qui t'amène, alors?

DE VERGENNES.

Je le sais, moi.

DE MARSY.

Toi?

DE VERGENNES.

Il s'agit de deux beaux yeux dont tu es épris, de Marsy.

DE MARSY.

Bah! tu es fou!

D'ESCARS.

Et de qui diantre est-il amoureux? Eh! mais, serait-ce de notre jolie Flora qui vient là?

DE MARSY.

Avec Zerline et Mariette!

SCÈNE II.

Les mêmes, FLORA, ZERLINE, MARIETTE.

DE VERGENNES.

Mesdames!

FLORA.

Tiens! de Marsy!

ZERLINE.

Et de Vergennes!..

MARIETTE.

Et d'Escars!

DE MARSY.

L'Opéra vient donc aussi spéculer?

ZERLINE.

Pourquoi pas?

MARIETTE.

Est-ce que vous avez seuls ce privilège?

FLORA.

Il faut bien songer à l'avenir, mon cher; nos chevaux vieillissent, nos carrosses passent de mode, nos toilettes se fanent. Qui renouvellera tout cela, maintenant que toute la cour se ruine ici?

DE MARSY.

Bon! si les uns se ruinent, il faut bien que les autres s'enrichissent.

FLORA.

Qui?

ZERLINE.

Des bourgeois...

MARIETTE.

Des manants...

FLORA.

L'Opéra ne déroge pas, Messieurs.

DE MARSY.

Il est cependant question d'un jeune docteur fort épris de vous, Flora...

D'ESCARS.

Monsieur?..

DE VERGENNES.

M. Étienne.

DE MARSY.

Étienne Morin, je crois.

FLORA.

Lui!... Vous ne savez ce que vous dites, Messieurs.

CRIS.

J'achète à 510, à 520! — Je prends. Je prends à 519, à 518! — Je vends... — Je prends... — Moi!.. Moi!..

SCÈNE III.

Les mêmes, LOUVARD, costume riche.

LOUVARD, allant à l'échoppe de Papillon.

Personne. Notre homme n'est pas encore de retour. (Lisant l'enseigne.) Papillon, savetier... C'est bien cela.

DE MARSY.

Je gage, Flora, que c'est pour enrichir le petit docteur que vous venez tenter la fortune?

FLORA.

Parlez plutôt de vos nobles amours, de Marsy. Savez-vous, Mesdames, de qui le chevalier est épris?

ZERLINE.

Non!

MARIETTE.

De qui?

ZERLINE.

Parle!

FLORA.

Eh bien! M. le chevalier de Marsy est amoureux à en perdre la tête... (Avec emphase.) de la noble fille du savetier Papillon.

TOUS.

Ah! ah! ah!

DE MARSY.

Flora!

LOUVARD.

Le chevalier de Marsy!.. voilà qui est bon à savoir.

DE VERGENNES.

Mon pauvre ami, ce n'est pas dans cette échoppe que tu pourras redorer ton blason...

LOUVARD, à part.

Qui sait...

DE MARSY.

Messieurs, vos suppositions sont absurdes...

SCÈNE IV.

Les mêmes, GENEVIEVE, traversant la scène.

DE MARSY, à part.

Elle!

GENEVIEVE, passant auprès de lui.

Ah!.. (Allant à l'échoppe.) Encore cet homme qui me poursuit partout! (Elle rentre.)

LOUVARD.

Il s'est troublé, la petite a eu peur...

FLORA.

Venez-vous, Messieurs... Eh bien! de Marsy?

DE MARSY.

Oui, oui, me voilà!.. (Ils s'éloignent.)

LOUVARD.

Ah! le chevalier est ruiné, tant mieux! Si mes démarches n'ont pas été vaines, si cette jeune fille est bien celle que je cherche... M. de Marsy, il sera facile de nous entendre... (Nouveaux cris de ventes et d'achats.)

SCENE V.

Les mêmes, PAPILLON, BERLINGUET, puis BERNARD.

PAPILLON, portant deux paquets et bousculant les groupes.

Ah! quel bruit, quel vacarme! quelle foule! y a plus moyen de rentrer chez soi à c't' heure! (La cloche sonne. — Les groupes s'éloignent et disparaissent peu à peu.)

LOUVARD.

C'est mon homme...

PAPILLON.

Eh bien! et mes gens? (Appelant.) Berlinguet, Berlinguet!.. Ah çà! où est-il donc, mes gens? (Appelant très-fort.) Berlinguet!

BERLINGUET, qui est venu derrière lui, répondant très-doucement.

Me voilà, patron.

PAPILLON, se retournant.

Ah! où diable étais-tu, animal?

BERLINGUET.

Patron, je préparais le déjeuner de Margot, mademoiselle votre pie.

PAPILLON.

C'est bien... et ma fille?

BERLINGUET.

Mademoiselle Geneviève, elle vient de rentrer.

PAPILLON.

Ah! va me la chercher bien vite.

BERLINGUET, sortant.

On y va, patron.

LOUVARD.

Abordons-le, et sachons enfin... (Il s'approche et va lui parler. Bernard vient se placer entre eux.)

BERNARD.

Bonjour, maître Papillon.

PAPILLON.

Monsieur Bernard!

LOUVARD, se rejetant à l'écart.

Bernard!.. l'homme d'affaires à qui a été confié la dot de Geneviève...

BERNARD.

Je désire vous parler, Papillon.

PAPILLON.

A moi? c'est pas pour vot' chaussure, un gros richard comme vous?..

BERNARD.

Non, j'ai une petite affaire à vous proposer...

PAPILLON, étonné.

Une affaire!..

LOUVARD.

Il était donc écrit que je trouverais, rue Quincampoix, tous ceux dont j'aurais besoin? Allons, je reviendrai, maître Papillon. (Il s'éloigne par le fond.)

BERNARD.

Eh bien... est-ce que vous avez peur?

PAPILLON.

Moi .. non... Mais v'là ma petite Geneviève! je ne l'ai pas encore vue d'aujourd'hui... Vous permettez, monsieur Bernard?

BERNARD.

Comment donc, mon ami! (Geneviève entre avec Berlinguet.)

PAPILLON.

Bonjour, Geneviève!

GENEVIÈVE.

Bonjour, mon père. (Elle va l'embrasser, Papillon se passe la manche sur la bouche, va l'embrasser et s'arrête.)

PAPILLON. Il la repousse doucement.

Attends un peu, que je voie; tu n'as pas grandi, depuis hier?

GENEVIÈVE.

Grandi, que voulez-vous dire?

PAPILLON.

Non! tant mieux!.. Et comment que ça va ce matin?

GENEVIÈVE.

Bien, très-bien!

PAPILLON, à Bernard.

Elle va bien! Est-elle bonne de se porter comme ça!

BERNARD.

Brave homme!

PAPILLON.

Et comme elle est jolie! (A part.) Peut-être trop. (Il soupire.)

GENEVIÈVE.

Et vous, mon père, comment allez-vous, aujourd'hui?

PAPILLON.

Oh! moi, quand tu te portes bien, j'ai de la santé à revendre.

GENEVIÈVE.

Que vous êtes bon! (Elle va pour l'embrasser; même jeu de Papillon.)

PAPILLON.

Vous disiez donc, monsieur Bernard, que vous avez à me parler?

BERLINGUET, à part.

Est-il drôle, le patron! il lui laisse toujours tendre la joue gratis; en v'là un qui n'est pas embrasseux.

PAPILLON.

Est-ce que vous avez du travail à me procurer? Tant mieux, quoique j'aie jamais eu tant de besogne.... Ma parole d'honneur! je crois que je deviens riche...

BERNARD, à part.

Riche! Je me doutais bien qu'il avait déjà gagné de l'argent dans la rue Quincampoix.

PAPILLON.

Aussi, ma Geneviève, ma petite fille chérie, on a pensé à vous... et voilà pourquoi qu'on vous demandait tout à l'heure si vous n'aviez pas grandi depuis hier...

BERLINGUET.

L'aime-t-il, tout de même!

GENEVIÈVE.

Excellent père!

PAPILLON, qui est allé prendre un des deux paquets.

Attends au moins d'avoir vu. (Il ouvre le paquet et en retire une robe qu'il étale aux yeux de Geneviève.) C'est toujours toi qui t'as fait tes pauvres petites robes, j'ai voulu une fois t'en voir porter une que tu ne te serais pas fatigué les yeux dessus avant de la mettre. Tiens!

GENEVIÈVE.

Ah! comme elle est jolie! (Elle lui saute au cou... Papillon se dégage comme avec effroi.)

PAPILLON.

Prends garde... tu...

GENEVIÈVE.

Quoi donc?

PAPILLON.

Rien... (Changement de ton.) Ah çà! vrai, tu trouves ça...

GENEVIÈVE.

Très-joli!...

PAPILLON.

Eh bien, tant mieux! j'avais diablement peur d'avoir mal choisi.

BERLINGUET

Qué brave homme! Mais c'est égal, il n'est pas embrasseux.

BERNARD.

Décidément, il a de l'argent.

PAPILLON.

A c't' heure, monsieur Bernard, rien qu'une minute pour distribuer à Berlinguet l'ouvrage que je rapporte. (Il ouvre le second paquet.) Vois-tu, petit, un élégant béquet bien dissimulé à M. de La Durandière, un beau qui tient à passer pour riche et qui fait radouber sa chaussure.

BERNARD.

Eh! mais, vous exercez votre métier en philosophe, Papillon.

PAPILLON.

Moi?.. j'observe un peu, v'là tout. Eh! sans compter toutes les petites misères qu'on nous confie, nous voyons bien des choses qu'on voudrait nous cacher. Moi qui vous parle, je connais les gens à la façon dont ils usent!.. Tenez, celui-là qu'a pas d'empeigne, eh bien! c'est un pied plat... Ah! pardieu! vous le connaissez bien, c'est le petit courtaud de boutique de madame Villiers, le patron est moribond. Je gage qu'il épousera la patronne. (Il passe à une autre paire.) Usé à la pointe; un homme qui cherche à se grandir. C'est un fat ou un imbécile. (A Berlinguet.) Une paire de semelles fortes du bout. (Il en prend une autre.) Plus de talons, pas besoin de regarder le nom; M. de Beaufrimard! un matamore! Va donc, faux crâne!.. (A Berlinguet.) Deux talons très-hauts.

BERLINGUET.

J'y fourrerai deux clous en arrière; la première fois qu'il fera le malin il s'assoiera par terre.

PAPILLON, à une autre.

Ah! parlez-moi de c'te chaussure-là: le pied est posé carrément, le soulier est usé de partout... rien de louche! V'là le soulier d'un honnête homme, d'un garçon qui marche droit, Ça ne m'étonne pas, c'est celui de M. Étienne Morin.

GENEVIÈVE, vivement.

Oh! oui, un honnête homme, celui-là!

BERNARD.

Étienne?

PAPILLON.

M. Étienne Morin, un jeune médecin, un brave cœur pour qui que j'ai une reconnaissance éternelle depuis le jour où il m'a sauvé le cher ange que voilà... et que j'ai bien cru que le

bon Dieu voulait me reprendre... Tu l'aimes bien aussi, dis, Geneviève?

GENEVIÈVE, très-émue.

Dame! mon père...

PAPILLON.

Il n'y a pas de dame! il faut aimer les gens qui font le bien, vois-tu, ma fille... Ça n'est pas bien fatigant, va... il n'y en a pas tant...

BERNARD.

Non, certes.

GENEVIÈVE, à part.

Oh! mon Dieu! ne l'aimé-je pas trop, au contraire? (Haut.) C'est que...

PAPILLON.

Tu ne te souviens peut-être guère de lui, parce qu'après qu'il t'a eue soignée, il y a trois ans, quand tu n'étais encore qu'une petite fille, il s'en est allé dans sa province; mais il est de retour depuis deux mois, et tu dois l'avoir vu quelquefois...

GENEVIÈVE.

Oui... quelquefois... bien qu'il ne soit jamais revenu chez nous... mais... je l'aperçois entre les carreaux quand il vous dit bonjour en passant.

PAPILLON.

Depuis quelque temps le pauvre garçon est bien triste... Il souffre; j'ai peur que ce ne soit de sa pauvreté. (A part.) Et, comme il est fier, j'ai imaginé un moyen... j'y ai inventé des malades. (Bas à Geneviève.) M'as-tu écrit ces trois lettres que je t'ai demandées?

GENEVIÈVE.

Oui, mon père... les voici, toutes trois datées de Saint-André : l'une de votre cousin, l'autre d'un oncle, et la troisième de la mère Simonne.

PAPILLON.

C'est bon... Quelle jolie écriture!... jolie comme toi, ma Geneviève!... Elle a toutes les qualités, quoi, tous les talents, tous les... Tiens, il faut que je t'embrasse. (Il s'approche d'elle.)

BERLINGUET, à part.

Allons donc!

PAPILLON. Il se passe la manche sur la bouche, regarde Geneviève et s'arrête.

A propos, vous avez à me parler, monsieur Bernard?

BERNARD.

Oui.

PAPILLON.

Va... mon enfant... va...

BERLINGUET, étonné.

Ah!

PAPILLON.

Et toi, Berlinguet, dispose ma besogne pendant que nous allons causer.

BERLINGUET.

Décidément, il n'est pas embrasseux du tout. (Geneviève sort, et Berlinguet entre dans la boutique.)

SCÈNE VI.

PAPILLON, BERNARD.

PAPILLON.

A nous deux, monsieur Bernard...

BERNARD.

Que diriez-vous, Papillon, si je vous faisais louer votre échoppe?

PAPILLON.

Hein! comment, louer mon échoppe?

BERNARD.

Oui...

PAPILLON.

Et à qui donc, s'il vous plaît?

BERNARD.

A des spéculateurs qui en ont besoin pour établir un bureau, et qui, ne pouvant trouver une place aussi favorable, vous en donneraient une bonne somme...

PAPILLON.

Eh bien? où donc que je travaillerais, moi?

BERNARD.

Vous ne travailleriez plus, vous seriez riche...

PAPILLON.

Ah çà! voyons, c'est pour me dire ces bêtises-là que vous prenez la peine de rester là?

BERNARD.

Vous n'aimez donc pas l'argent?

PAPILLON.

D'abord, je ne le connais pas assez pour l'aimer beaucoup.

BERNARD.

Eh bien! vous ferez connaissance et vous verrez que c'est un bon vivant; vous jeterez à la rue la poix et le tire-pied, et avec le produit de la location que je vous placerai en belles et bonnes actions de la Compagnie des Indes, vous deviendrez riche, très-riche. Ah! c'est qu'on va vite!... On parle d'une nouvelle émission que l'on doit faire prochainement, et à l'aide de laquelle on va faire monter les anciennes actions. Je loue votre échoppe, avec le produit, j'achète, et votre fortune est faite.

PAPILLON.

Landerirette! vous me faites bien rire, allez, tous avec vos spéculations... Si vous saviez comme je suis heureux dans c't' échoppe, vous n'essayeriez pas de me la faire quitter... Tous ces gens qui se remuent autour de moi font leur métier, vous ne me ferez pas abandonner le mien... ils aiment l'argent, j'aime le travail...

BERNARD.

Mais puisque je vous dis...

PAPILLON.

Assez, monsieur Bernard, je sais tout ce que vous pourrez me dire... j' serais aussi bête, avec de l'argent, qu'un laquais de M. de Conti, dont l'histoire nous a bien fait rire hier... Il a joué... il a fait fortune... il a acheté un carrosse et il se fait conduire à son tour. Seulement, hier, en sortant de la rue Quincampoix, au lieu de remonter dans son carrosse, voilà que, par habitude, il est remonté derrière.

BERNARD.

Ainsi...

PAPILLON.

Ainsi, c'est entendu... merci de vos bonnes intentions, et au revoir, monsieur Bernard; mon tranchet m'appelle, et il n'est pas habitué à attendre...

BERNARD.

Bah! vous réfléchirez, et bientôt je reviendrai savoir votre dernier mot.

PAPILLON.

Vous l'avez, allez; du reste, très-heureux de faire une causette avec vous, quand vous voudrez bien m'honorer.

BERNARD, à part.

Décidément, est-il plus sage ou plus dissimulé que nous tous? Il a de l'argent... nous verrons. (Haut.) A tantôt, Papillon!

PAPILLON.

Serviteur, monsieur Bernard. (Il sort.)

SCÈNE VII.

PAPILLON, travaillant dans son échoppe.

Plus souvent que j'irais changer ces braves outils contre du méchant papier qui ne vaudra plus rien demain!... Allons donc! vive ma gaieté, vive mon travail, et vive la chanson. (Il chante.)

Chantons amis, tout chant' dans la nature,
Chantons! le chant est le nerf du travail!
Le p'tit goujon chante dans la friture,
Le mouton chante en rentrant au bercail
L' café, l' matin, chante dans la bouilloire,
Le rossignol chante dans le bosquet,
Le soldat chante en courant à la gloire
Et moi je chante en posant mon bequet.

C'est-il joli c'te chanson-là, dis, Margot?... C'est celle que tu aimes. (Il tourne la tête.) Tiens! où donc qu'elle est, Margot! Eh! Berlinguet!

SCÈNE VIII.

PAPILLON, BERLINGUET.

BERLINGUET, tout rouge, la pie à la main.

Je l'étranglerai, patron, voyez-vous, c'est sûr, j' l'étranglerai!...

PAPILLON.

Margot! tu étrangleras Margot, brigand!...

BERLINGUET.

Margot?... que le ciel m'en préserve!... c'est à son ennemi que j'en veux, c'est à la sale bête d'à côté, que je viens encore de trouver courant après elle...

PAPILLON.

Le chien de ma'me la présidente! Il ne l'a pas blessée, au moins?...

BERLINGUET.

Non, Dieu merci! mais j'ai bien fait d'arriver, patron... il n'était que temps!

PAPILLON.

Ma pauvre Margot!... Après Geneviève et Étienne, c'est la personne que j'aime le plus sur la terre...

BERLINGUET.

Aussi, qu'il y revienne, le roquet : ce n'est ni madame de Ferrières ni son grand coquin de coureur, qui m'empêcheront de l'étrangler.

PAPILLON, remettant la pie en cage.

Allons, rentrez en cage, Mademoiselle... ça vous apprendra à aller courir le guilledou.

UN COUREUR.

Porte, s'il vous plaît!...

BERLINGUET.

V'là justement madame de Ferrières... j'ai bien envie de profiter...

PAPILLON.

Tiens-toi tranquille, petit... faut pas s'attaquer à plus fort que soi. (Il reprend le refrain de sa chanson.)

SCÈNE IX.

PAPILLON, BERLINGUET, MADAME DE FERRIERES, dans sa chaise, précédée d'un coureur.

MADAME DE FERRIERES.

Encore les chants de ce garçon! Son incessante gaieté me fait mal; mon homme d'affaires ne lui a donc pas parlé? j'avais donné l'ordre qu'on lui achetât son échoppe.

PAPILLON, à part.

Elle aussi! tout le monde en veut donc à mon échoppe aujourd'hui?

LE COUREUR.

On lui a parlé, Madame, mais ce maudit savetier ne veut rien entendre.

MADAME DE FERRIÈRES.

C'est qu'on s'y est mal pris. (Elle descend en scène.) Dites-moi, mon brave homme?

PAPILLON.

De quoi, ma brave femme?.. (Levant les yeux.) Oh!.. pardon, madame la présidente.

MADAME DE FERRIÈRES.

On a dû vous dire que... votre voisinage me gênait.

PAPILLON.

On m'a dit ça, madame la présidente.

MADAME DE FERRIÈRES.

Eh bien?

PAPILLON.

Eh bien! j'ai répondu, sauf votre respect, que vous me gêniez pas, ma'me la présidente.

MADAME DE FERRIERES.

Ah!..

PAPILLON.

Et que je ne voyais pas en quoi que je vous gênais davantage.

MADAME DE FERRIÈRES.

Mais si on vous donnait tout l'argent que vous pourriez souhaiter?..

PAPILLON.

De l'argent?.. Oh!.. Geneviève m'a lu une fable là-dessus, un savetier à qui on donne cent écus pour l'empêcher de chanter... Il les a rapportés au bout de quelque temps... vaut mieux que vous les gardiez tout de suite.

MADAME DE FERRIÈRES.

Cependant je vous répète que ce voisinage...

PAPILLON.

Tenez... n'y a qu'une chose qui ne corde pas entre nous... c'est des querelles entre ma pie et votre épagneul... Eh bien! une supposition que j'irais vous dire : Madame la présidente, votre épagneul veut manger ma pie... ça me gêne... vendez-moi votre hôtel... Vous vous mettriez à rire, pas vrai? c'est ce que j'ai fait quand on m'a proposé d'acheter mon échoppe.

MADAME DE FERRIÈRES.

Ainsi, rien ne peut vous décider?... aucun sacrifice?

PAPILLON, avec affectation.

Écoutez donc, Madame, j'ai... mes connaissances du quartier, mes amis chez qui que je vais le soir en visite... je ne peux pas me domicilier trop loin d'eux... ils sont dix ou douze, pas plus; faudrait donc que madame la présidente achète également leurs douze fonds pour qu'ils déménagent avec moi?

MADAME DE FERRIÈRES, souriant.

Allons, vous plaisantez...

PAPILLON.

Nous avons d'abord : Galuchet, le bonnetier; Ramel, le rempailleur; Eudoxie, la jolie ravaudeuse; Patraveau, le...

MADAME DE FERRIERES.

Je vois que vous tenez absolument à rester... Eh bien, soit!..

PAPILLON, devenu sérieux.

Écoutez, madame la présidente, vous avez un grand nom, une famille, un mari tout-puissant, vous êtes riche, honorée, heureuse...

MADAME DE FERRIERES, à part.

Heureuse!..

PAPILLON.

Que vous changiez de maison ou de quartier, vous trouvez partout des amis... tandis que Margot, ma fille et moi, nous n'avons que ceux de ce quartier-ci... Bah! faut nous les laisser... et si c'est mes chansons qui vous taquinent... eh ben, quand j'aurai le cœur trop joyeux, je chanterai en dedans, madame la présidente.

MADAME DE FERRIERES, avec bonté.

Vous êtes un brave homme, restez, gardez votre échoppe, et à l'avenir personne de ma maison ne s'attaquera à vous. (Elle entre dans son hôtel.)

PAPILLON.

Merci ben, ma'me la présidente.

BERLINGUET.

Ni le roquet non plus!.. il en est de la maison; s'il touche une fois à Margot, il n'y touchera pas deux. (Étienne paraît et passe devant l'échoppe.)

PAPILLON.

Oh! l'épagneul, je te l'abandonne... (Il aperçoit Étienne.)

SCÈNE X.

PAPILLON, ÉTIENNE.

PAPILLON.

Eh bien, monsieur Étienne, comme vous passez fier devant nous aujourd'hui?..

ÉTIENNE.

Fier?.. oh, non pas, mon brave Papillon... triste, peut-être...

PAPILLON.

Triste, et de quoi?.. Est-ce que la clientèle ne va pas?.. Est-ce que les Parisiens ne sont pas assez malades?.. En ce cas, soignez la fièvre d'argent, vous aurez une fameuse clientèle rien que dans cette rue-ci?..

ÉTIENNE.

Cette fièvre d'argent, es-tu donc bien sûr qu'elle soit de la folie?

PAPILLON.

Comment vous aussi, vous, mon sauveur, un travailleur... vous passez à l'ennemi?..

ÉTIENNE.

L'ennemi?.. Quand je compare ce que me donnerait l'argent à ce que me vaut le travail, je suis prêt à demander lequel des deux est notre ennemi?

PAPILLON.

Ah! monsieur Étienne...

ÉTIENNE.

Eh! que veux-tu?.. on se lasse de ne pas arriver... J'ai pâli sur des livres, j'ai cherché le bonheur et la gloire dans le travail... je les ai cherchés vainement, et aujourd'hui je m'arrête et je me dis : faut-il aller plus loin?..

PAPILLON.

S'il faut aller!.. mais vous deviendrez un grand médecin...

ÉTIENNE.

Oui... Et en attendant la renommée c'est la misère... toujours la misère!.. (A part.) Quand l'argent pourrait me rapprocher d'elle!.. de Flora!..

PAPILLON.

Eh bien! j'ai là de quoi la taquiner votre misère...

ÉTIENNE.

Que dis-tu?..

PAPILLON.

J'ai de l'argent à vous remettre... Vous savez bien les consultations que je vous ai demandées pour mon cousin, ma tante et la mère Simonne de chez nous...

ÉTIENNE, distrait.

Oui, oui, je sais.

PAPILLON, à part.

Ça prend!.. (Haut.) Eh bien, j'ai reçu des réponses aujourd'hui d'eux tous et, avec, le montant de votre dû...

ÉTIENNE.

Comment... ces pauvres gens...

PAPILLON.

Ils sont encore bien heureux que vous vous soyez occupé d'eux... ils n'ont qu'un vétérinaire dans le village. Tenez, voilà d'abord un petit écu du père Thomas, mon oncle... avec sa lettre qui me dit que son frère trotte à présent comme s'il n'avait jamais été question de rien. *Idem*, deux écus de la mère Simonne, qu'est privée de sa coqueluche, et trois autres de la tante Gaudin, qu'est *guérite* de son érysipèle.

ÉTIENNE.

Comment?.. elle est guérie déjà!..

PAPILLON.

Tout à fait *guérite*. (A part.) Il y a deux ans qu'elle est morte. Total : six écus que je vas vous solder.

ÉTIENNE, qui est resté pensif pendant tout ce temps, prend machinalement les lettres des mains de Papillon.

Mais ces lettres sont toutes de la même main!..

PAPILLON, troublé.

Ah bah!.. de la même main? . Tiens, pardienne! si vous croyez que l'on sait écrire chez nous... n'y a que le magister qu'écrit pour tout le monde. (Il lui remet les six écus.) Tenez, monsieur le docteur, voilà le prix du travail... et dites encore qu'il ne rapporte pas!..

ÉTIENNE, tristement et comme à lui-même.

Pauvres gens, voilà qui leur coûte bien cher, et qui me donnera bien peu à moi.

PAPILLON, tout déconcerté.

Oh!.. et moi qui croyais si bien le rendre heureux.... (Il s'en va tristement à son échoppe, puis revient précipitamment.) Voyons, monsieur Étienne, parlez-moi franchement : combien qu'il vous faudrait pour faire votre bonheur?.. C'est-y une grosse somme qui vous manque?.. S'agit-il de cent écus?..

ÉTIENNE.

Ne parlons pas de cela, Papillon, et pardonne-moi une tristesse que je devrais avoir la force de cacher à un brave cœur tel que le tien.

PAPILLON, rudement.

Des mots!.. je vous dois bien plus que vous ne me devrez jamais. Voyons, est-ce deux cents?.. (Le regardant avec anxiété.) Cinq cents... mille écus peut-être?..

ÉTIENNE.

Ah! si j'avais seulement...

PAPILLON.

C'est ça... c'est mille écus qu'il vous faudrait. Mais il me semble que sur votre avenir et sur ma probité on pourrait trouver ça.

ÉTIENNE.

Et chez qui?

PAPILLON.

Chez qui? mais j'ai de belles connaissances, sans en avoir l'air... des grands seigneurs que j'ai ressemelés.

ÉTIENNE.

Tu es fou... et je fais de sots rêves... Tiens!.. (Faisant sauter dans sa main les six écus que Papillon lui a donnés.) Voilà la vérité! la seule à laquelle il me soit permis de croire! voilà du pain, de l'eau pour un mois... (Avec une émotion mal déguisée.) et vivent les six écus!.. (Il serre la main de Papillon et s'en va en disant d'une voix entrecoupée et comme à lui-même.) Si je ne meurs pas de faim, je mourrai bien de chagrin. Et c'est toujours en finir...

SCÈNE XI.

PAPILLON, seul, puis BERLINGUET.

PAPILLON.

Pauvre garçon! il essaye de rire et il pleure, son chagrin me crève le cœur!.. je veux lui avoir c'te somme! Oui, mais mille écus!.., comment? à qui? Ah! quelle idée!.. M. Bernard qui, ce matin, me tourmentait... si j'étais sûr... ces quatre-vingt-dix livres d'économies que j'ai confiées à l'ami Jacquemin, grâce à M. Bernard, en fera peut-être une partie des mille écus. Eh ben! s'il le faut, pour le reste... on vendra l'échoppe aux spéculateurs ou à la présidente. La vendre! Bah! c'est pour Étienne, qui m'a sauvé Geneviève.

BERLINGUET, entrant.

Patron, y a un point à faire au soulier de mademoiselle Geneviève.

PAPILLON.

Donne-moi ça bien vite! au soulier de Geneviève!

BERLINGUET.

Ça vous fait plaisir, pas vrai? c'est bien pour ça que j'ai pas voulu le faire moi-même.

PAPILLON.

Tu sais donc combien que je l'aime, dis, Berlinguet?

BERLINGUET.

Dame! n'étant ni aveugle ni sourd... mais, c'est égal, patron, y a une chose qui me chiffonne.

PAPILLON.

Ah!

BERLINGUET.

Pourquoi que vous n'embrassez j'amais votre fille?

PAPILLON.

Comment! pourquoi?.. qu'est-ce qui t'a dit c'te bêtise-là?

BERLINGUET.

Ah! permettez, patron... n'étant ni sourd ni aveugle!.. et je vous assure que ceux qui ne vous connaîtraient pas, vous croiraient quasiment mauvais père...

PAPILLON.

Mauvais pour elle, moi?

BERLINGUET.

Non, puisque vous faites tout pour la rendre heureuse... le matin vous vous informez bien vite de sa santé... mais... vous ne l'embrassez pas... dans le jour vous lui apportez tout triomphant de jolis affiquets comme ce matin, mais vous ne l'embrassez pas... le soir vous lui souhaitez une bonne nuit avec une voix qui vient du cœur, vous la suivez des yeux jusqu'au dernier moment quand elle remonte dans sa petite chambre, mais... vous ne l'embrassez pas...

PAPILLON.

Tu m'embêtes, toi... J' suis père à ma manière, voilà tout.

BERLINGUET.

Chacun a son idée; moi, à votre place, je n'aurais peut-être pas tant de petits soins; mais je l'embrasserais du matin au soir...

PAPILLON, furieux, levant son tire-pied.

Tu l'embrasserais, toi!..

BERLINGUET, effrayé.

Si... si j'étais son père...

PAPILLON, se rasseyant.

Ah! alors... je n'aurais rien à dire... Va rendre cela à Geneviève.

BERLINGUET.

Oui, patron... si j'étais son père.

SCÈNE XII.

PAPILLON, puis LOUVARD.

PAPILLON.

C't imbécile m'a fait peur avec ses réflexions... il m'a semblé que mon secret s'échappait de ma poitrine, et que Geneviève savait ce qui se passe là... Heureusement personne ne soupçonne rien.

LOUVARD, s'approchant.

Un mot, s'il vous plaît?

PAPILLON, travaillant.

C'est à moi que vous avez affaire?

LOUVARD.

A vous-même.

PAPILLON, regardant les souliers de Louvard.

Pour le gauche ou pour le droit?

LOUVARD.

Il ne s'agit pas de chaussures... J'ai besoin de causer avec vous...

PAPILLON.

Je ne vous connais pas, moi...

LOUVARD.

Nous ne tarderons pas à faire connaissance, surtout si vous me permettez de vous faire quelques questions fort simples sur un sujet qui nous intéresse tous les deux.

PAPILLON.

Des questions...

LOUVARD.

Vous vous nommez Papillon?

PAPILLON.

Papillon... après?

LOUVARD.

Vous êtes né au village des Tilleuls?

PAPILLON.

Oui, des Tilleuls, après?

LOUVARD.

Vous avez une fille?

PAPILLON, se fâchant.

Une... une fille... Eh bien! oui, j'ai une fille... après?

LOUVARD.

Elle a dix-huit ans?..

PAPILLON, plus fort, et regardant son tire-pied.

Oui... elle a dix-huit ans, et après?

LOUVARD.

C'est tout ce que je désire savoir sur elle...

PAPILLON, respirant.

Ah!

LOUVARD.

Revenons à vous...

PAPILLON.

Ah! sur moi... Tout ce que vous voudrez.

LOUVARD.

Vous êtes fils de Jean Papillon et de Jacqueline Touquet, n'est-ce pas?

PAPILLON, tristement.

Oui, Monsieur, des braves cœurs qui sont partis trop tôt.

LOUVARD.

Vous les avez perdus quand vous étiez tout jeune.

PAPILLON.

C'est vrai.

LOUVARD.

Quand vous aviez douze ans; car, vous êtes né en 1687.

PAPILLON, tristement.

Oui... oui...

LOUVARD, avec ironie.

En sorte que vous qui paraissez avoir trente-huit ou quarante ans... vous n'en avez réellement que trente?

PAPILLON, distrait.

Oui... que trente... (Relevant tout à coup la tête.) Ah çà! qu'est-ce que vous me voulez, vous, à la fin?

LOUVARD.

Rien, monsieur Papillon; mademoiselle Geneviève à dix-huit ans, vous en avez trente-deux; vous étiez père à quatorze ans, vous étiez un peu jeune, monsieur Papillon.

PAPILLON.

Possible, mais c'est moi qui vas vous interroger à mon tour, et vous allez me dire...

LOUVARD.

Rien pour le moment, je sais tout ce que je voulais savoir, et je me retire...

PAPILLON, le retenant un instant.

Je vous dis que vous parlerez!

LOUVARD.

Bah! vous ne voulez pas plus d'esclandre, à propos de la naissance de mademoiselle Geneviève, que je n'en veux moi-même... Je suis physionomiste; j'ai parié que vous vous faisiez plus vieux que vous n'êtes, que vous étiez trop jeune pour être son père; j'ai gagné mon pari, et j'ai l'honneur de vous saluer. (Il s'éloigne.)

PAPILLON, qui est reste stupéfait.

Son pari!.. C'est pas ça, il y a autre chose.

SCÈNE XIII.

PAPILLON, puis BERLINGUET.

PAPILLON.

Oh! je saurai qui tu es... (Il va pour s'élancer à sa poursuite.) Et l'argent d'Étienne que j'oubliais!.. M. Bernard peut venir... (A Berlinguet qui entre.) Ah! Berlinguet! je sors... Écoute bien: si M. Bernard vient, tu lui diras que j'ai réfléchi... que je le prie de me placer, aujourd'hui même, quatre-vingt-dix livres, toutes mes économies... Tu m'entends bien... quatre-vingt-dix livres...

BERLINGUET.

Oui, patron, j'entends... quatre-vingt-dix livres.

PAPILLON.

Il les aura ce soir; en attendant.. (A part.) Oh! faut que je rattrape c't homme-là. (Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

BERLINGUET puis BERNARD.

BERLINGUET.

Ah! ah! v'là le patron qui se décide à écouter M. Bernard; il va faire comme tout le monde. Faut pas que j'oublie la somme!.. Combien déjà qu'il m'a dit?.. Ah! quatre-vingt-dix livres... Faut que j'écrive ça pour ne pas l'oublier... (Il prend l'ardoise et écrit à la craie avec soin et en épelant: 4 20 10 livres..., ce qui forme à l'œil: 42010.) Là! ce que c'est d'avoir appris les chiffres!.. quatre-vingt-dix livres!.. Dire qu'avec un peu de chance nous pouvons être tous riches, le patron, sa fille, la pie et moi... (A Bernard qui entre.) Ah! monsieur Bernard!

BERNARD.

Eh bien! Papillon est-il décidé?

BERLINGUET.

Tout à fait, monsieur Bernard, nous allons faire fortune.

BERNARD.

Il consent à ce que je loue son échoppe?...

BERLINGUET.

Du tout... à faire valoir nos capitaux...

BERNARD.

Vos capitaux!...

BERLINGUET.

Que le patron est allé chercher... vous pourrez acheter de suite.

BERNARD.

Je ne me trompais donc pas... il possède?...

BERLINGUET.

V'là la somme écrite sur c't' ardoise... quatre... (On entend un grand bruit dans l'échoppe, c'est la cage de Margot qui dégringole: cris de la pie et du petit chien.) qu'est-ce que c'est que cela?

BERNARD, regardant l'ardoise.

Ah! bah!

BERLINGUET, à l'échoppe.

C'est le chien! le chien qu'a décroché la cage, la porte s'est ouverte... Ah! le misérable, il emporte Margot!

BERNARD.

Mais, dis-moi donc...

BERLINGUET, sans l'écouter..

Margot!... ma pauvre Margot!... (Il sort en courant.)

SCÈNE XV

BERNARD, puis GENEVIÈVE.

BERNARD.

Quarante-deux mille!... j'étais bien sûr que ce gaillard avait fait des affaires; mais je ne le croyais pas aussi riche... si la hausse arrive, sa fortune est faite.

GENEVIÈVE, entrant.

Monsieur Bernard...

BERNARD.

Oui, mon enfant, Bernard qui va travailler pour vous, et qui vous rapportera une superbe dot. (Il sort vivement.)

SCÈNE XVI.

GENEVIÈVE, puis DE MARSY.

GENEVIÈVE.

Que veut-il dire? Est-ce que mon père se mettrait aussi à jouer? Eh! ce n'est pas possible! et avec quoi, grand Dieu! M. Bernard a voulu rire, et eût-il dit vrai, je ne me soucie guère de la fortune... ce n'est pas elle qui m'achèterait le cœur d'Étienne... ce n'est pas elle qui comblerait la distance qui nous sépare de lui, un savant docteur... et moi, la fille du pauvre savetier...

DE MARSY, paraissant.

Ah! la voilà!

GENEVIÈVE, avec effroi.

Ah! (Elle se dirige vers la boutique, de Marsy lui barre le passage.)

DE MARSY.

Tudieu! la belle enfant... si vous me fuyez toujours, nous ne nous rencontrerons jamais.

GENEVIÈVE.

Que me voulez-vous, Monsieur?

DE MARSY.

Ce que je veux, sur mon âme!.. je veux vous dire que vous êtes belle... que je vous aime... et que je ne souffrirai pas plus longtemps que de semblables attraits se cachent sous la bure et le coton. (Il s'approche d'elle.)

GENEVIÈVE.

N'approchez pas, Monsieur!... ou je crie à l'aide...

DE MARSY.

Vous auriez tort, ma chère, car je ferais un mauvais parti au premier manant qui viendrait.

GENEVIÈVE, tremblante.

Ah! mon Dieu, mon Dieu!...

DE MARSY.

Allons, voyons, sommes-nous un peu calme? Pourquoi me repousser de la sorte? Si c'est la petite défense de rigueur, la voilà faite... causons maintenant sérieusement.

GENEVIÈVE, sanglotant.

Au nom du ciel, Monsieur!... que vous ai-je fait pour que vous preniez ainsi plaisir à m'insulter?

DE MARSY.

Comment à t'insulter!... je m'évertue à te dire que je t'a-

dore, et tu prétends que je t'insulte?... Ah! vrai Dieu! c'est de la coquetterie! La rusée est cent fois plus belle sous les larmes... Et elle le sait bien!...

GENEVIÈVE.

Laissez-moi passer, ou j'appelle mon père...

DE MARSY.

Mais sois donc raisonnable! je te jure que c'est très-sérieusement que je t'aime.

PAPILLON, au fond.

Impossible de faire parler le maudit homme...

DE MARSY.

Rien qu'un baiser et je pars... (Il la prend dans ses bras.)

PAPILLON, d'une voix étouffée.

Ah!

GENEVIÈVE, se débattant.

Laissez-moi, laissez-moi...

DE MARSY.

Non pas, vrai Dieu! je veux...

PAPILLON, le repoussant avec fureur.

Ah! gredin!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PAPILLON.

GENEVIÈVE.

Mon père!

DE MARSY.

Ah! ah! c'est le savetier Papillon!..

PAPILLON.

Oui, Papillon... Papillon le savetier. (Courant prendre son tire-pied.) Vous osez insulter ma fille, vous!

DE MARSY, avec énergie.

Prends garde, drôle, je me nomme le chevalier de Marsy.

PAPILLON.

Eh! ça m'est bien égal! Vous êtes gentilhomme... eh bien! moi, je suis père... et ma noblesse est plus sacrée que la vôtre.

DE MARSY.

Bravo!.. Il est superbe, ma parole d'honneur!

GENEVIÈVE, au cou de Papillon.

Au nom de ciel! partez, Monsieur!

PAPILLON.

Oui, oui, mais partez donc pour que je ne vous tue pas!

DE MARSY.

Si vous menacez, mon cher, c'est différent... je reste.

PAPILLON, se dégageant des bras de Geneviève et allant à lui en levant son tire-pied.

Eh bien!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LOUVARD.

LOUVARD, retenant le bras de Papillon.

Holà! maître Papillon!

PAPILLON.

Vous!

LOUVARD.

Moi-même... J'arrive à temps pour vous épargner un malheur.

PAPILLON.

Mêlez-vous de vos affaires.

LOUVARD.

C'est précisément ce que je fais... N'est-ce pas de mademoiselle Geneviève qu'il s'agit ici?

PAPILLON, troublé.

D'elle... oui... oui... (S'animant.) Et cet insolent a osé...

DE MARSY.

Hein! drôle!

LOUVARD.

Monsieur le chevalier, je désire vous dire un mot. (Il le prend à l'écart.)

DE MARSY.

A moi?

LOUVARD.

A vous.

PAPILLON, désignant Louvard.

Qu'est-ce que ça signifie? Ce qu'il me disait tout à l'heure, et maintenant cet air de mystère!.. Geneviève, il y a quelque malheur qui nous menace.

GENEVIÈVE.

Un malheur!

LOUVARD, bas à de Marsy.

Monsieur de Marsy, vous aimez cette jeune fille?

DE MARSY.

Pardieu! Monsieur, je la désire tout au moins.

PAPILLON, à part.

Mon secret n'est plus à moi seul... et je ferai mieux de tout lui apprendre.. Oui, oui... tout!

LOUVARD.

Si Geneviève était née d'un des grands noms de France, si elle avait cinq cent mille livres de dot?..

DE MARSY.

Cinq cent mille livres!... Mais alors mon bonheur deviendrait en même temps une excellente affaire.

PAPILLON, à part.

Oui, oui, il faut qu'elle sache sa naissance... Et, quand elle devrait se moquer de moi... quand je devrais en mourir... il faut que je lui ouvre mon cœur.

GENEVIÈVE.

Rentrons, mon père.

PAPILLON, à part.

Allons... demain, mon sort sera décidé...

LOUVARD, bas à de Marsy.

Dans huit jours, vous serez son mari.

ACTE TROISIÈME.

Chez le savetier.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAPILLON, puis BERLINGUET.

PAPILLON. Il est en train de se coiffer. — Sa figure est blanche, ses mains aussi.

V'là deux fois que je vas trouver Geneviève pour tout lui dire, et deux fois que tout s'arrête à ma gorge... La première fois, je m'ai trouvé trop bête... la seconde, je m'ai trouvé trop laid; mais c'te fois-ci... que j' vas être quasiment présentable... C'est égal, c'est difficile à dire, une chose qu'on n'ose presque pas s'avouer à soi-même!... Allons! du courage!... Eh! Berlinguet!... Berlinguet!... Berlinguet!... mes effets!...

BERLINGUET, entrant en pleurant.

Voilà, patron, voilà... (Il lui donne un habit.)

PAPILLON.

Eh ben! qu'est-ce qu'il y a donc?... Pourquoi que tu fonds comme ça?

BERLINGUET.

Ah! patron, elle est bien malade, allez...

PAPILLON.

Hein! Geneviève est malade?..

BERLINGUET.

Margot, patron, Margot...

PAPILLON.

Ah! ce n'est que ça?

BERLINGUET, d'un ton de reproche.

Oh! patron!... la pie...

PAPILLON.

T'as raison! c'est pas bien, ce que je viens de dire là... mais, c'est que je croyais que c'était...— Allons, console-toi, ce ne sera rien.

BERLINGUET.

Rien?.. Merci, un coup de croc dans l'aile, et deux dans le cou... Il ne lui faudrait-il pas encore un boulet de canon dans l'œil!

PAPILLON.

Et c'est encore ce maudit épagneul?

BERLINGUET.

L'espagnol... Oui, c'est lui, l'assassin! Aussi je l'ai pincé; il est enfermé là-bas, et il n'a qu'à bien se tenir, s'il arrive malheur à Margot...

PAPILLON.

Voyons, faut pas lui faire de mal à c'te bête, si Margot n'en meurt pas.

BERLINGUET.

Non: mais nous allons savoir ça... J'ai pris la liberté de demander le médecin, M. Etienne, sans lui dire pour qui... et il verra bien, lui...

PAPILLON, qui pendant tout cet entretien s'est habillé.

Dis donc, Berlinguet... est-ce que je n'ai pas quelque chose de mieux que c't habit-là...

BERLINGUET.

De mieux, patron? Eh ben! merci, vot' habit des dimanches! Non, patron, non... on n'a pas encore apporté votre costume de général...

PAPILLON.

Berlinguet!..

BERLINGUET.

Patron?

PAPILLON.

Comment me trouves-tu?

BERLINGUET.

Oh! vous êtes beau, patron! vous êtes bien beau!..

PAPILLON.

Ah!.. mais pas seulement les habits... La figure, là?.. hein?..

BERLINGUET.

Oh! elle est bien propre... patron; jamais j'aurais cru que vous pourriez l'avoir aussi propre...

PAPILLON.

Vrai?..

BERLINGUET.

Ça vous r'tire dix ans, patron. Si j'étais femme, j' vous épouserais.

PAPILLON.

C'est bon... à c't' heure, va-t'en, Berlinguet.

BERLINGUET.

J'y cours, patron. (Il sort.)

SCENE II.

PAPILLON, puis GENEVIÈVE.

PAPILLON.

Qui sait? Quand elle apprendra que je ne suis pas son père, elle aura peut-être autant de chagrin que moi, à l'idée de nous séparer, et peut-être bien qu'elle me dira : Papillon, si je ne suis plus votre fille, je puis devenir votre f.... Ah! Seigneur! si elle disait ça!..

GENEVIÈVE, entrant.

Bonjour, mon père.

PAPILLON.

La v'là!

GENEVIÈVE.

Ah! comme vous êtes beau!

PAPILLON, à part.

Ah! elle l'a remarqué! (Haut.) Tu trouves, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Oui... je trouve ces habits superbes.

PAPILLON, un peu décontenancé.

Ah! les habits? (A part.) Enfin, c'est déjà quelque chose...

GENEVIÈVE.

C'est égal, je vous aimais mieux avant...

PAPILLON.

Ah! (A part.) Allons! faut pourtant v'nir au fait... (Haut.) Écoute, Geneviève... les jours de cérémonie, on s'habille le mieux qu'on peut... et c'est pour cela qu' j'ai mis ces vêtements-là... parce qu'aujourd'hui c'est un jour qui doit bien compter dans ta vie...

GENEVIÈVE.

Oh! que vous avez l'air sérieux!..

PAPILLON.

Je le suis, petite. Il s'agit d'un grand secret que j'ai à te révéler.

GENEVIÈVE.

Un secret!

PAPILLON

Oui, un secret concernant... ta naissance.

GENEVIÈVE.

Ma naissance! Qu'est-ce que cela veut dire?

PAPILLON, tremblant.

Ça veut dire, Geneviève, que... tu... n'es pas ma fille.

GENEVIÈVE.

Je ne suis pas... Oh! c'est impossible! Est-ce que vous auriez eu pour moi cette affection, cette tendresse si dévouées!.. Voyons, voyons, dites : je suis votre enfant, n'est-ce pas!

PAPILLON.

Non, Geneviève.

GENEVIÈVE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu!..

PAPILLON.

Bah! fille d'un savetier! ce n'est pas une naissance si belle que tu aies beaucoup à la regretter.

GENEVIÈVE.

Mais qui est-ce qui m'aimera, maintenant?

PAPILLON.

Moi, toujours, toujours, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Vous me le promettez, n'est-ce pas?

PAPILLON.

Oui, ma Geneviève, oui, je t'aimerai toujours, et si... ce n'est plus comme un père, ce sera comme un ami, comme un frère, comme un...

GENEVIÈVE.

Oh! si, si!.. toujours comme un père!.. vous m'aimiez si bien comme ça!

PAPILLON.

Ah!.. si tu le veux absolument.

GENEVIÈVE.

A la bonne heure! A présent, j'ai plus de courage, et je vous écoute.

PAPILLON.

Eh ben! je te l'ai dit, mon enfant, je ne suis pas ton père... je t'ai reçue des mains d'une brave femme qui t'élevait et qui allait mourir; quand elle t'a confiée à moi, elle ne m'a dévoilé que le nom de ta mère... Henriette d'Esparville, que j'ai vainement cherchée depuis quinze années; et puis elle m'a remis des papiers que tu ne dois lire qu'à dix-huit ans, c'est-à-dire dans un mois.

GENEVIÈVE.

Et vous avez consenti à vous charger de moi, et vous m'avez prodigué les soins les plus touchants, vous m'avez nourrie de votre travail! et moi j'acceptais tout, comme si cela m'était dû... je me croyais si bien votre fille!...

PAPILLON.

Mais je te dois du retour, au contraire, car t'as fait pour moi plus que je n'ai fait pour toi.

GENEVIÈVE.

Et qu'ai-je fait, mon Dieu?

PAPILLON.

Quand je t'ai adoptée, ma Geneviève, j'étais un jeune gars bien insouciant, un peu mauvais sujet, qui buvait son verre d'eau-de-vie le matin, son verre d'eau-de-vie le soir, et quelques bouteilles de vin dans le jour; mais quand je me suis vu père de famille, je me suis dit : Faut te ranger pour elle, mon bonhomme; et comme t'avais besoin de petites robes, j'ai d'abord mis de côté les petits verres du matin... Après, l'hiver est arrivé, et comme tu grelottais, faute de bons vêtements chauds, j'ai encore mis de côté le petit verre de chaque soir, et v'là comme tu m'as guéri de l'eau-de-vie.

GENEVIÈVE.

Oh! mon bon, mon véritable père!

PAPILLON.

Plus tard, t'étais si gentille qu'il te fallait de jolis bonnets, des fichus, des petits bas, les souliers... je les faisais moi-même... Et pour acheter tout ça, j'ai supprimé, une à une, les bouteilles de la journée; je ne les regrettais pas, ma Geneviève, car ton sourire, c'était le bon vin qui me réjouissait le cœur!

GENEVIÈVE, pleurant dans ses bras.

Ah! vous avez été pour moi un ange du bon Dieu!

PAPILLON.

Veux-tu bien sécher tes pleurs, veux-tu bien me sourire tout de suite?

GENEVIÈVE, essayant de sourire.

Oui, mon ami... je... Ah! que je vous aime, que je vous aime! (Elle sanglotte.)

PAPILLON.

Encore!... mais si tu pleures en me souriant, méchante enfant, tu me mets de l'eau dans mon vin.

GENEVIÈVE.

Eh bien! non, non, je ne pleure plus, tenez... (Lui souriant.) Êtes-vous content, à présent?

PAPILLON, s'oubliant.

Est-elle bonne! est-elle gentille! est-elle... (Il lui prend la tête, va pour l'embrasser et s'arrête.) Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

GENEVIÈVE.

Mais j'y pense. Pour que vous m'ayez appris ce secret .. il faut qu'il soit survenu quelque chose...

PAPILLON.

Oui... il est survenu que je t'... Enfin la position ne peut pas rester la même, ma Geneviève.

GENEVIÈVE, avec effroi.

Est-ce qu'il faut que je vous quitte?

PAPILLON.

Ça te ferait donc du chagrin, dis?...

GENEVIÈVE.

Pouvez-vous le demander?... Croyez-vous que je puisse m'habituer à vivre loin de celui qui a pris soin de mon enfance, qui, à lui seul, m'a tenu lieu de famille?

PAPILLON.

Alors, écoute-moi encore un peu : Quand j' t'adoptai, j'avais dix-huit ans; mais l' travail m'avait renforci, j'avais quasiment l'air d'en avoir vingt-cinq... J' le fis passer sans peine

pour ma fille, et à mesure que tu grandissais, j' m'ai vieilli tant que j'ai pu... J'ai pas eu soin de moi... et puis, un savetier, ça n'a pas d'âge... Mais malgré toutes ces précautions, tu devenais une belle jeune fille plus vite encore que je vieillissais; si bien que, dans le quartier, on s'étonne, on commence à jaser, ce qui fait que je me suis dit : Faut aller au-devant de tout cela; plus de mystère!... Geneviève a dix-huit ans... si elle n'a plus de père, faut qu'elle prenne un mari... et... j'ai voulu savoir si, pour le choix, t'avais quelque chose à me dire. - Voilà...

GENEVIÈVE.

Cette question si brusque... Que me demandez-vous là?...

PAPILLON.

J' te demande de m'ouvrir ton cœur... dis... Geneviève... Aimes-tu assez quelqu'un pour en faire ton mari?.. Allons, du courage... parle!.. (A part.) J'ai plus une goutte de sang dans les veines...

GENEVIÈVE.

Eh bien! puisque vous voulez que je parle... oui... oui, j'aime quelqu'un...

PAPILLON.

Ah! tu... tu... aimes... dis-moi... dis-moi qui? .. Non, attends... pas encore... (Il va à la table et avale un grand verre d'eau.) Va... tu peux parler à présent... Comment est-il, dis?

GENEVIÈVE.

Il est jeune...

PAPILLON, avec effroi.

Ah!... très... très-jeune?

GENEVIÈVE.

Et puis... il est beau.

PAPILLON.

Il... est beau? très-beau, dis?

GENEVIÈVE.

Oui...

PAPILLON, à part.

Ah! mon Dieu... je ne pourrai jamais lutter contre tout ça.

GENEVIÈVE.

Et puis, il est instruit, savant.

PAPILLON, à part.

Oui, décidément... c'est impossible!... (Il ôte sa cravate qui l'étouffe.) Qu'est-ce que j'ai donc... j'étouffe?...

GENEVIÈVE, confuse.

Vous ne me demandez plus rien, mon ami?

PAPILLON.

Moi? non, ça me suffit... Ah! si fait, il y a encore... il y a encore son nom que tu ne me dis pas.

GENEVIÈVE.

Eh bien, c'est...

PAPILLON.

C'est?...

GENEVIÈVE.

Je n'ose pas.

PAPILLON.

Ah! mon Dieu! Est-ce que t'aurais fait un mauvais choix, Geneviève, est-ce qu'il serait indigne?..

GENEVIÈVE, vivement.

Oh! non, c'est M. Étienne.

PAPILLON.

Étienne!... (A part.) Ça me fait du mal et du bien à la fois. (Haut.) Et lui... sait-il déjà?...

GENEVIÈVE.

Oh! rien!... J'ignore moi-même comment... ça m'est venu... Les soins que M. Étienne m'a si généreusement prodigués il y a trois ans, m'avaient donné pour lui une grande affection. Lorsque ma convalescence finissait à peine, et avant que j'aie pu lui exprimer ma reconnaissance... il partit, mais je ne cessais pas de le voir... J'avais toujours présente à mes yeux cette douce physionomie et ce regard triste et bon, qui m'apportaient le calme au milieu de ma fièvre... Ma petite tête a-t-elle trop travaillé sur ce souvenir si doux? Je ne sais. — Mais lorsqu'il y a deux mois vous m'avez annoncé son retour... j'ai senti comme un vide qui se comblait dans mon âme... Quand je l'ai aperçu pour la première fois, en soulevant le rideau de ma fenêtre, j'ai été saisie d'une émotion si violente, que mes yeux se sont troublés... et qu'il m'est monté du cœur comme un flot de joie qui m'étouffait... Enfin, maintenant que je vous fais cet aveu, je ne peux pas vous dire comme mon cœur bat en parlant de lui, comme je tremble que vous condamniez cet amour, car, si vous le condamnez, mon ami, il faudra bien que j'y renonce; mais je sens que j'en mourrai. (Pendant ce récit, que Geneviève a fait les yeux baissés, sans regarder Papillon, celui-ci a ôté son bel habit, a remis son tablier.)

PAPILLON, très-ému.

Geneviève .. t'as raison de l'aimer... (Il se remet à son établi, et frappe à grands coups de marteau sur une paire de chaussures en disant :) T'as bien raison de l'aimer !...

GENEVIÈVE.

Vous m'approuvez, mon ami?... et pourtant... vous pleurez?... Mais puisque je ne vous quitterai jamais!.. C'est donc impossible que je l'épouse? ..

PAPILLON.

Impossible!... ah! ben oui!... Il faut que ça se fasse... c'est le mari qui te convient. Il est jeune, lui; il est beau, lui; il est savant, lui... J'arrangerai c't' affaire-là... je le verrai... je le sonderai... Mais tu l'aimes bien, dis... t'en es ben sûre?

GENEVIÈVE.

Depuis trois ans...

PAPILLON.

Eh bien!... compte sur moi...

GENEVIÈVE.

Merci, merci, mon bon père... Vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous conserve ce nom-là?...

PAPILLON.

Si je le veux! (A part.) C'est là-dessus que je me rattraperai. (Elle lui tend son front; il l'embrasse. — Geneviève sort.)

SCÈNE III.

PAPILLON, puis BERLINGUET.

PAPILLON.

Comment, animal que t'es, tu voulais qu'elle soit amoureuse de toi!... (Il se met devant la glace.) Mais regarde-toi donc bien, imbécile! Oui, oui, v'là que je me vois comme je suis à présent : avec ma taille épaisse, mon rude visage et mes mains... Allons, allons, je suis vilain. (Il marche à grands pas et se regarde encore.) Et tu as cru qu'une enfant comme celle-là pourrait être autre chose que ta fille! Oh! mais, tais-toi donc!... tais-toi donc... t'es trop bête!.. A présent, il n'y a plus qu'une chose, faut que Geneviève soit heureuse. Je vas m'occuper de ça. (Il se dirige vers la porte.)

BERLINGUET.

Patron!... v'là les souliers du sieur Trapart... Ah! qu'est-ce que vous avez donc, patron?...

PAPILLON, le bousculant.

Ce que j'ai? Je sors; je m'en moque pas mal des pratiques! (Il sort brusquement.)

SCENE IV.

BERLINGUET, puis BERNARD.

BERLINGUET.

Tiens! est-il drôle, donc!... Il avait mis ses beaux effets pour rester chez lui, et il remet son *tabellier* pour sortir?... Décidément, il est un peu timbré c' matin, l' patron.

BERNARD, entrant.

Berlinguet!.. Papillon est-il là?

BERLINGUET.

Non, monsieur Bernard, non... il vient de sortir.

BERNARD.

Ah! quel coup!... mon ami!... Quel coup de filet!..

BERLINGUET.

Un coup de filet?... Vous venez de la pêche, monsieur Bernard?

BERNARD.

Une fortune!.. petit... une fortune que je lui apporte, en échange de l'argent qu'il m'a confié.

BERLINGUET.

Une fortune!..

BERNARD.

En une heure, mon ami, en une heure, les actions de la première émission viennent de décupler à l'annonce subite que les nouvelles actions seraient souscrites, de préférence et avant tous autres, par les porteurs des anciennes.

BERLINGUET.

Ah! on a annoncé ça comme cela?

BERNARD.

Oui... à raison de cinq pour une... Tu comprends?

BERLINGUET.

Parfaitement...

BERNARD.

C'est une rage... une fureur... Tout le monde en veut... et bien m'en a pris d'avoir acheté dès ce matin.

BERLINGUET.

Je crois bien... je crois bien!.. Alors, maintenant, le patron pas sûr?

BERNARD.

Ma foi... à cinq mille livres les actions qui en valaient ce matin cinq cents... Car, pour les relever d'autant mieux, on les avait fait à dessein tomber au pair...

BERLINGUET.

Au père qui?

BERNARD.

Allons, tu deviens donc fou?.. Mais c'est tout simple, ton maître vient de gagner trois ou quatre cent mille livres.

BERLINGUET.

Ah! mon Dieu!.. quatre cent mille livres!..

BERNARD.

Et sans compter la hausse qui continue...

BERLINGUET.

Ah! elle continue?.. (A part.) Je ne comprends pas un mot à tout ce qu'il me dit.

BERNARD.

Le temps se passe!.. il faut que je redescende... (Tirant un portefeuille.) Voici les actions... J'ai retenu, pour le versement et ma commission, dix actions que j'ai comptées au cours de cinq mille livres... et voici les soixante-dix autres qui lui reviennent.

BERLINGUET.

Ah! permettez... je ne me charge pas de ça... moi... faut les donner vous-même...

BERNARD.

Oui, oui, mais je suis pressé... Appelle Papillon.

BERLINGUET.

Il est sorti.

BERNARD.

Eh bien, appelle sa fille.

BERLINGUET.

J'y vas... Ah! Inutile, voilà le patron qui rentre.

SCENE V.

BERNARD, BERLINGUET, PAPILLON.

PAPILLON.

J'ai bien fait de prendre l'air... A présent, ça va tout à fait bien.

BERNARD.

Arrivez donc, mon cher Papillon, notre placement a fait merveille!.. Vous savez la hausse?

PAPILLON.

Moi!.. je ne sais rien du tout.

BERNARD.

Une hausse colossale!.. (Lui donnant une liasse d'actions.) Tenez, voilà vos titres, votre bénéfice a dépassé toutes mes espérances. Vous êtes riche, mon ami, très-riche; vous doterez votre fille, et vous la marierez, si vous voulez, avec le plus gros bonnet du quartier.

PAPILLON, regardant.

Comment tous ces papiers-là!..

BERNARD.

Sont à vous, et vous les échangerez, quand vous voudrez, contre du bel et bon argent; mais les transactions marchent, on m'attend..... Mes félicitations et au revoir, Papillon, au revoir!

SCÈNE VI.

PAPILLON, BERLINGUET.

PAPILLON.

Ah çà! qu'est-ce qu'il m'a dit, monsieur Bernard?

BERLINGUET.

Mais il dit que vous êtes riche, patron.... Il m'a expliqué tout cela. Il paraît que ça vaut quatre cent mille livres.

PAPILLON.

T'es bête, Berlinguet...

BERLINGUET.

Bête?.. Puisque je vous dis, patron, qu'il m'a expliqué l'affaire... qu'il paraît que les actions étaient tombées auprès du père... du père... chose... je me rappelle plus... Alors, on les a relevées... et comme justement, à ce moment-là, on a annoncé que les porteurs... parce que les anciennes... à cause des nouvelles... Enfin, patron, ces petits papiers-là, ça vaut cinq mille livres chacun

PAPILLON.

Et combien qu'y en a?

BERLINGUET.

Soixante-dix, qu'a dit le père Bernard!

PAPILLON.

Soixante-dix?... Il a acheté ça avec quatre-vingt-dix livres?...

BERLINGUET.

Oui, patron... Mais on peut compter... (Il étale toutes les actions devant Papillon.)

PAPILLON, travaillant.

Que ça vaille ce que ça voudra, y aura toujours bien de quoi les doter tous les deux... Allons, allons, ils seront heureux... c'est tout ce que j'ai à souhaiter maintenant.

BERLINGUET.

Comment, patron, vous travaillez tout d' même, à présent que?...

PAPILLON.

Et qu'est-ce que tu veux que je fasse, si je ne travaille pas? Allons, bon! où est mon tranchet?... (Il bouscule toutes les actions pour chercher son tranchet.)

BERLINGUET, les ramassant.

Oh! patron!... Mais qu'est-ce que vous faites donc?...

PAPILLON, cherchant toujours.

Eh! je veux mon tranchet!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Vous m'avez fait demander, mon ami?...

PAPILLON.

Étienne!...

BERLINGUET.

Oui, m'sieur Étienne, c'est moi... pour la pie... Mais (Tout bas.) j'crois que c'est le patron qu'il faut que vous soigniez... Depuis ce matin... la tête n'y est plus...

ÉTIENNE.

Que veux-tu dire?

PAPILLON.

Allons, va-t'en, toi, Berlinguet...

BERLINGUET.

Oui... patron... je m'en vas!... Quel dommage! un si brave homme!... et qu'a tant d'argent! (Il sort.)

SCENE VIII.

PAPILLON, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Qu'y a-t-il... mon ami... et que veut dire Berlinguet?...

PAPILLON.

Rien, rien! (Le regardant en face.) Ah! oui, c'est un beau garçon!...

ÉTIENNE.

Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?

PAPILLON.

Moi?... j'ai... j'ai du plaisir à vous voir.

ÉTIENNE.

Berlinguet me disait que vous étiez souffrant.

PAPILLON.

Souffrant?... Allons donc!... Et de quoi?... Mais il ne s'agit pas de moi... il s'agit de vous... Voyons, monsieur Étienne, sommes-nous plus gai, aujourd'hui?...

ÉTIENNE.

Hélas! mon pauvre ami, il n'y a rien de changé dans ma vie, dans mon sort!...

PAPILLON.

Eh ben!... ça changera...

ÉTIENNE.

Que veux-tu dire?...

PAPILLON.

Tenez, monsieur Étienne, vous qui savez tout, pouvez-vous me dire c' que valent ces petits chiffons-là?..

ÉTIENNE.

Des actions de la Compagnie des Indes!... Mais, je viens de traverser la rue Quincampoix.... qui est tout en émoi, à ce sujet... Une hausse formidable... Cela vaut 5,000 livres!...

PAPILLON.

La pièce?

ÉTIENNE, souriant.

La pièce...

PAPILLON, à part.

Et il y en a soixante-dix! Comment ce M. Bernard a-t-il pu? (Haut.) Alors, vrai, vous pourriez échanger ça contre 5,000 livres en argent?..

ÉTIENNE.

Oui, certes...

PAPILLON.

Et hier, vous me disiez que 3,000 livres vous rendraient le plus heureux des hommes...

ÉTIENNE.

Mais...

PAPILLON, lui donnant deux actions.

Eh ben! en v'là 10,000!

ÉTIENNE.

Que signifie?

PAPILLON.

M'sieu Étienne, voulez-vous permettre à un pauvre diable que vous avez sauvé en rendant la vie à... sa fille, d' vous prêter c'te somme?... C'est sur votre avenir... et il est ben sûr qu'il sera remboursé...

ÉTIENNE.

Oh! Papillon... mon ami, c'est un dévouement que je ne puis accepter... C'est ta fortune... que tu m'offres...

PAPILLON.

Ma fortune?... (Montrant les papiers.) J'ai encore soixante-huit chiffons de papier comme ceux-là...

ÉTIENNE.

Est-il possible?.. Mais, d'où te vient cette somme énorme?..

PAPILLON.

Eh! pardine, de la rue Quincampoix; mais c'est loyalement gagné, allez. Vous êtes ben tranquille à c't égard-là, n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Oui, oui...

PAPILLON.

Et vous acceptez?

ÉTIENNE.

J'accepte. Merci! merci, mon brave Papillon!... mon sauveur!... Oui, j'accepte... car c'est l'espoir, c'est la vie que tu me rends...

PAPILLON.

Eh bien! nous ne sommes pas quittes... (A part.) Et j'ai encore du bien pour lui dans mon sac... Allons, du courage!

ÉTIENNE.

Oh! vois-tu, le luxe, la fortune pour un jour, pour une heure!... et j'aurais donné ma vie en échange!... car avec ce luxe, avec cette fortune, je pourrai m'approcher d'elle...

PAPILLON.

Elle? qui, elle?..

ÉTIENNE.

Ah! je ne te l'ai pas dit... une femme!.. une femme adorable, qui, avec son éclat, sa beauté, sa richesse, m'est apparue tout à coup, au milieu de ma peine et de mon obscurité, comme un éclair au milieu de la nuit.

PAPILLON, à part.

Ah! mon Dieu!.. mais ce n'est pas de Geneviève qu'il parle...

ÉTIENNE.

Je te dirai tout un jour... je te dirai où je l'ai rencontrée... comment, depuis que je l'ai vue, le travail m'est devenu impossible, le sommeil m'a fui... Comment, enfin, je n'ai plus senti en moi qu'une aspiration, qu'un besoin : la voir!.. Et c'est à toi que je devrai ce bonheur!..

PAPILLON.

Et vous l'aimez?

ÉTIENNE.

Si je l'aime!.. mais elle est l'unique pensée de ma vie, te dis-je!

PAPILLON, à part.

Et Geneviève!

ÉTIENNE.

Tiens, mon ami, maintenant que je puis me rapprocher d'elle, chaque instant qui s'écoule me semble un siècle de bonheur perdu!.. Et tu me permets de te quitter, n'est-ce pas?

PAPILLON.

Oui, oui... je vous...

ÉTIENNE.

Eh bien, encore une fois, merci, merci!.. et au revoir... mon ami... Ah! comment reconnaître... ah!.. (Il sort en courant.)

SCÈNE IX.

PAPILLON, puis BERLINGUET.

PAPILLON, atterré.

Oh! ma pauvre Geneviève, tu n'es pas plus heureuse que moi!... (A Berlinguet qui entre.) Que veux-tu?

BERLINGUET, pleurant.

Patron, c'est le coureur de la dame d'à côté qui vient redemander le chien qu'il a entendu aboyer de loin.

PAPILLON.

Eh ben! rends-le.

BERLINGUET.

Non, patron... parce que...

PAPILLON.

Parce que?..

BERLINGUET.

La pie est morte!

PAPILLON, froidement.

Ah!.. Margot est morte!..

BERLINGUET.

Oui, patron... j' viens de recevoir son dernier soupir...

PAPILLON.

Margot!.. ma pauvre Margot!.. Elle qu' était si douce, si gaie!.. elle qu'était la joie de notre pauvre échoppe! elle est morte!.. C'est tout simple, le bonheur s'en va de chez nous!.. Geneviève, Étienne, tout cela me manque en même temps!.. Alors Margot est morte?.. (Il s'essuie les yeux.) Eh ben! tu diras au coureur...

BERLINGUET.

Je lui ai déjà fait la réponse.

PAPILLON.

Laquelle?

BERLINGUET.

Que je lui rendrais son chien quand il me rendrait la pie : il a dit qu'on enverrait un exempt ; j'ai dit qu'il trouverait un antraut l'*Espagnol* pendu derrière la porte.

PAPILLON.

T'as bien fait...

BERLINGUET.

On monte l'escalier... j' vas pendre le chien.

PAPILLON.

Non, attends.

SCÈNE X.

PAPILLON, BERLINGUET, MADAME DE FERRIÈRES.

BERLINGUET.

Madame de Ferrières!

MADAME DE FERRIÈRES.

Quel vilain escalier vous avez là, monsieur Papillon!.. (Elle entre.)

PAPILLON.

Madame de Ferrières... ici, chez moi!.. (Berlinguet s'en va sur un geste de Papillon.)

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui... Ma présence vous étonne, mon ami? La conversation que nous avons eue hier m'avait donné bonne opinion de votre cœur... J'ai fait prendre des renseignements sur vous... on vous aime... on vous estime dans votre voisinage... Voilà pourquoi, ce soir, j'ai cru ne pas trop faire en venant vous dire moi-même : Vous aimiez une pauvre pie que mon chien a tuée... je vous ai causé, sans le vouloir, un grand chagrin peut-être... comment puis-je l'adoucir?

PAPILLON.

Vous êtes bien bonne d'avoir pris c'te peine, Madame... Mais qu'est-ce que vous pourriez m'offrir? de l'argent!.. je n'en ai pas besoin... Tenez, en voilà; j'en ai plus que je n'en saurais compter... ça m'est ben égal, l'argent...

MADAME DE FERRIÈRES.

Si vous faites peu de cas de l'argent... peut-être y a-t-il une autre chose que vous souhaitiez et qu'il soit en mon pouvoir de vous faire obtenir?..

PAPILLON.

Je ne demande rien, Madame... J' suis pas heureux... Eh ben! qu'on me laisse, ça me regarde...

MADAME DE FERRIÈRES.

Pour parler ainsi, il faut, en effet, que vous ayez un profond chagrin... et ce chagrin ne peut venir seulement de la perte d'un oiseau, quelque cher qu'il ait pu vous être...

PAPILLON.

Oui, il y a une autre chose encore, Madame.

MADAME DE FERRIÈRES.

Voyons, ouvrez-moi votre cœur... Hier, nous étions ennemis.... aujourd'hui vous êtes malheureux, je suis votre amie...

PAPILLON.

Eh bien!... oui, Madame, je suis malheureux... Et je vous trouve si bonne, que j' demanderais pas mieux que de vous dire mon chagrin... mais vous n'y pouvez rien...

MADAME DE FERRIÈRES.

Qui sait?.. Dites toujours...

PAPILLON.

En deux mots, Madame j'avais adopté une petite fille, un amour d'enfant...

MADAME DE FERRIÈRES.

Cette charmante jeune fille que j'ai souvent vue, riant et chantant autour de vous?

PAPILLON.

Oui, Madame. J' m'étais fait passer pour son père... j' l'aimais comme si c'eût été vrai... et aujourd'hui faut que je me sépare d'elle...

MADAME DE FERRIÈRES.

Et pourquoi?..

PAPILLON.

Parce qu'elle a grandi... qu'on commence à jaser dans le quartier... A cause que je suis pas aussi vieux qu'elle est grande et belle... et que... Voyez-vous, l'idée qu'on pourrait toucher à la robe d'innocence de c't ange-là!.. j'aime mieux m' séparer d'elle!...

MADAME DE FERRIÈRES.

Pauvre homme!.. C'est bien à vous, d'avoir pensé à garantir de tout soupçon la pureté de cette jeune fille...

PAPILLON.

Et puis... il y a une chose... que je suis tout honteux d'avouer, à présent que je me vois... comme je suis...

MADAME DE FERRIÈRES.

Qu'est-ce donc?.

PAPILLON, avec une gaîté affectée.

Eh ben!... imaginez-vous, Madame, que je m'étais figuré qu'en apprenant que je n'étais pas son père... elle, si jolie, si bonne... elle pourrait penser à devenir ma f..... Ah! ah! ah! c'était trop bête, pas vrai? c'était trop bête...

MADAME DE FERRIÈRES, à part.

Pauvre garçon... il l'aime!

PAPILLON.

Mais vous comprenez, Madame, quand ça ne serait qu'à cause de ces sottes idées... que j'ai eues, maintenant qu'elle sait qu'elle n'est plus ma fille, faut prendre un parti, pas vrai?

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui, il le faut.

PAPILLON.

Mais qu'est-ce que je peux faire de cette enfant?

MADAME DE FERRIÈRES.

Voulez-vous la placer momentanément dans un couvent, où elle sera traitée comme ma fille par une de mes parentes?..

PAPILLON.

Ah! Madame!... vous seriez assez bonne pour ça... et vous pensez que c'est ce qui vaudrait le mieux?

MADAME DE FERRIÈRES.

Sans aucun doute... Tenez, je vais vous donner un mot pour la supérieure du couvent de la Madeleine du Trainel, pour mademoiselle d'Esparville...

PAPILLON.

Mademoiselle d'Esparville!.. Ah! mon Dieu! C'est bien... mademoiselle d'Esparville que vous avez dit!..

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui... ma grand'tante, mademoiselle Hermance d'Esparville...

PAPILLON, à lui-même.

Hermance, ce n'est pas cela... Mais il y en a d'autres demoiselles d'Esparville, pas vrai?... et vous devez les connaître?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui, certes... il y a...

PAPILLON.

Henriette?.. Henriette... vous la connaissez?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Henriette d'Esparville! c'est moi.

PAPILLON.

Vous!.. vous, Madame?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Sans doute... D'où vient cet étonnement?...

PAPILLON.

Pardon, Madame... c'est que... madame de Ferrières, mademoiselle d'Esparville!.. J'étais si loin de m'attendre... Ah! mon Dieu, mon Dieu!

MADAME DE FERRIÈRES.

Mais enfin, qu'y a-t-il?

PAPILLON, ému.

Eh bien!.. eh bien! il y a, Madame, que je vous cherche depuis plus de quinze ans...

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous?..

PAPILLON.

Et vous demeuriez là, à côté... et nous ne soupçonnions ni l'un ni l'autre... Ah! vous aviez raison de vous intéresser à la petite... c'était comme un cri du sang.

MADAME DE FERRIÈRES.

Que voulez-vous dire?.. parlez donc!..

PAPILLON.

Je dis... vous connaissez bien le village de Saint-Jussieux, pas vrai?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Le village de Saint-Jussieux?.. Oui, oui.

PAPILLON.

Et dans ce village, il y a quinze ans, vous connaissiez bien Jeannette Morand, pas vrai?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Jeannette!.. ma sœur de lait!.. celle à qui j'avais confié, hélas! plus que ma vie!..

PAPILLON.

Une... une enfant, pas vrai, un amour d'enfant?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous savez où elle est, ma fille?... Ma fille!.. où est ma fille?..

PAPILLON.

J'étais là, Madame, le jour où la pauvre Jeannette a été assassinée... j'étais là, et cette enfant, elle me l'a confiée au moment de mourir!..

MADAME DE FERRIÈRES.

O mon enfant, mon enfant, que j'ai tant pleurée!.. Mais c'est donc... (Voyant entrer Geneviève.) Ah!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

PAPILLON.

Silence, Madame.

GENEVIÈVE.

Madame la présidente, ici!..

MADAME DE FERRIÈRES, bas.

C'est elle!.. c'est bien elle, n'est-ce pas?..

PAPILLON, bas.

Oui, Madame.

MADAME DE FERRIÈRES, bas.

Ma fille!.. c'est ma f.....

PAPILLON, bas et la retenant.

Pouvez-vous lui donner ce titre-là, Madame?.. A-t-elle le droit de s'appeler Geneviève de Ferrières?..

MADAME DE FERRIÈRES, bas.

Hélas!..

PAPILLON, bas.

Non?.. Eh bien... contenez-vous, alors.

GENEVIÈVE.

Qu'y a-t-il donc, mon ami?..

PAPILLON.

C'est... c'est madame la présidente qui vient chercher son petit épagneul... Je lui ai raconté... comme ça, en causant, l'aveu que je viens de te faire... et elle veut bien s'intéresser à nous, à toi, Geneviève... elle veut bien s'occuper de te placer...

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu!.. est-ce qu'il faut nous séparer?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Rassurez-vous, mon enfant!.. si vous le désirez... vous resterez auprès de celui que vous avez toujours appelé votre père...

GENEVIÈVE.

Merci, Madame... car il a été toute ma famille... et sa tendre affection me faisait presque oublier que je n'ai pas eu de mère.

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui, pauvre enfant, vous avez grandi loin des baisers, loin des caresses de votre mère... et peut-être l'avez-vous accusée de votre isolement.

GENEVIÈVE.

Non, Madame, car il faut être bien malheureuse pour se séparer de son enfant.

MADAME DE FERRIÈRES.

Oh! oui, oui, bien malheureuse, ma f....

PAPILLON, bas.

Prenez garde, Madame...

MADAME DE FERRIÈRES.

Si vous l'aviez connue, vous l'auriez bien aimée, votre mère?..

GENEVIÈVE.

Si je l'aurais aimée!.. oh! oui, oui, de toute mon âme!

MADAME DE FERRIÈRES.

Geneviève!..

PAPILLON.

Hum!.. hum!.. Parbleu!.. je crois bien qu'elle l'aurait aimée!..

MADAME DE FERRIÈRES.

Et si vous la retrouviez jamais, vous lui pardonneriez l'abandon où elle vous a laissée... n'est-ce pas?...

PAPILLON.

Hum!.. hum!..

GENEVIÈVE.

On n'a rien à pardonner à sa mère, Madame... Si j'avais la joie de connaître la mienne, je lui dirais à deux genoux : Ma mère, pardonnez-moi le chagrin et la douleur que je suis venue vous causer en ce monde... Pardonnez-moi, car à force d'amour et de tendresse, je veux vous faire oublier les larmes que vous avez versées le jour où vous avez été forcée de m'obandonner à une autre.

MADAME DE FERRIÈRES.

Genev... chère enfant!.. (Elle suffoque et va se jeter au cou de Geneviève ; Papillon les sépare.)

PAPILLON, très-ému.

Hum!.. hum!.. Eh ben... vous voyez, Madame, que je ne vous ai pas trompée... que ma Geneviève est une bonne fille qu'a de beaux sentiments... et qu'on peut s'intéresser à elle... pas vrai?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui... c'est une sainte fille...

PAPILLON.

Et c'est moi qu'a formé ce cœur-là!.. ai-je ben travaillé?.. (Bas.) Êtes-vous contente de moi, Madame?..

MADAME DE FERRIÈRES, bas.

Ah! mon ami! pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

PAPILLON, haut.

Comme ça, madame la présidente, Geneviève ne me quittera pas encore?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Non, non... je veux m'occuper de son sort... je veux qu'elle soit heureuse.

GENEVIÈVE.

Oh! merci, merci, Madame.

PAPILLON.

Eh bien! tenez... vous aussi, vous avez un bon cœur... Mais comme nous ne devons pas retenir plus longtemps ma'me la présidente, nous allons lui rendre son petit chien... qu'elle aime tant... Va chercher le petit chien, Geneviève, va...

GENEVIÈVE.

Oui, mon père. (Bas.) Elle a l'air bien bon, madame la présidente. (Elle sort.)

SCÈNE XII.

PAPILLON, MADAME DE FERRIÈRES.

MADAME DE FERRIÈRES.

Oh! ma fille! ma fille!.. Comment ai-je pu me contraindre à ce point!.. Mais il y a quinze ans que je la pleure!.. il y a dix ans qu'une volonté inflexible m'a forcée de m'unir à un homme qui n'est pas son père, et depuis, que de recherches vaines, que de larmes secrètes, que de regrets déchirants!.. Et quand je la vois, quand je la retrouve, vous ne voulez pas que je la presse sur mon cœur, que je la couvre de mes baisers!.

PAPILLON.

Eh bien! si, si, madame la présidente, vous l'embrasserez... mais sans lui dire ce que vous êtes pour elle... car enfin... voyons, vous ne pouvez pas l'avouer, cette enfant!...

MADAME DE FERRIÈRES, avec douleur.

C'est vrai...

PAPILLON.

Pas plus... et encore moins qu'il y a dix-huit ans... puisque vous n'aviez pas de mari... alors, et qu'aujourd'hui...

MADAME DE FERRIÈRES.

Hélas! son père est mort loin de moi, loin d'elle, dans les douleurs de l'exil!

PAPILLON.

Eh bien!... elle en a trouvé un autre... qui l'aime bien aussi, allez, Madame, et nous serons toujours deux pour veiller sur elle...

MADAME DE FERRIÈRES, lui prenant la main.

Merci, merci!.. (Geneviève reparaît, portant le petit chien.)

PAPILLON.

Chut!...

SCÈNE XIII.

PAPILLON, MADAME DE FERRIÈRES, GENEVIÈVE.

PAPILLON, s'apercevant que la main de madame de Ferrières tient encore la sienne.

Comment, comment, ma'me la présidente, parce qu'il vous rend votre épagneul, vous serrez la main d'un pauvre savetier!... Faut-il qu'elle aime son chien, dis, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Madame la présidente m'a dit de si douces paroles sur ma mère, qu'elle doit avoir le cœur bien bon. Tenez, Madame, le voici le pauvre petit... (Elle présente le petit chien.) Ah! mon Dieu!.. comme vous êtes tremblante!

PAPILLON.

Oui, oui, c'est... c'est l'émotion d'avoir retrouvé... ce petit animal... car le voilà retrouvé, Madame, ce cher trésor perdu! (Il lui montre Geneviève à la dérobée.)

MADAME DE FERRIÈRES.

Et je vous dois plus que la vie. (Bas.) Mais je voudrais la presser sur mon cœur.

PAPILLON, bas.

Attendez... (Haut.) Eh ben! puisque vous l'aimez tant, ce petit, ne vous gênez pas devant nous, embrassez-le, Madame... et... embrassez aussi Geneviève, qui en a eu bien soin...

MADAME DE FERRIÈRES.

Oh! oui, oui. (Tendant les bras à Geneviève.) Geneviève!

GENEVIÈVE.

Moi, Madame, vous daignez...

PAPILLON.

Mais oui, va donc, va donc. (Il la pousse dans les bras de la présidente.)

MADAME DE FERRIÈRES, l'embrassant.

Ah!... (Elle l'embrasse de nouveau.)

PAPILLON, bas.

Assez, assez, Madame... (Haut.) L'aime-t-elle, hein, c't animal...

GENEVIÈVE.

Vous pleurez, Madame?

MADAME DE FERRIÈRES.

Moi...

PAPILLON, pleurant.

Oui, oui, vous pleurez... Elle pleure... Après ça... je comprends... C'est drôle comme on les aime ces petites bêtes-là... comme on aimerait... ses enfants, quoi. (On entend rouler une voiture... Papillon court vers la fenêtre.) Un carrosse! c'est... c'est M. le président qui rentre à l'hôtel, Madame, et... je crois bien que l'honneur que vous nous faites en restant ici... pourrait l'étonner un peu...

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui, je pars... mais... je ne vous dis pas adieu, mon enfant!... nous nous reverrons, nous nous reverrons. (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

PAPILLON, GENEVIÈVE, qui a toujours le petit chien dans ses bras.

PAPILLON.

Oui, oui, c'est une bonne femme!

GENEVIÈVE.

Eh bien!... elle s'en va sans prendre son petit chien!

PAPILLON.

Tiens... c'est vrai! Ah! vois-tu... c'est que, elle est si heureuse de l'avoir retrouvé... qu'elle oublie de l'emporter... (Geneviève se dirige vers la porte... Papillon l'arrête.) Laisse, je m'en charge... (A part.) Pauvre fille!... maintenant que j'ai retrouvé ta mère... il faut que je te rende celui que tu aimes...

ACTE QUATRIÈME.

Chez Flora.

Un salon très-élégant ouvrant de toutes parts sur d'autres salons.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUVARD, DE MARSY, BERNARD, DE VERGENNES, D'ESCARS, MARIETTE, ZERLINE, PLUSIEURS AUTRES DAMES DE L'OPÉRA, PLUSIEURS GENTILSHOMMES. — Des tables de jeu sont dressées de tous les côtés, les gentilshommes sont occupés à jouer; les dames causent entre elles.

ZERLINE.

Flora reçoit décidément à merveille... Mais qui donc est-elle en train de ruiner maintenant?

MARIETTE.

Ma foi, je l'ignore.

DE MARSY.

Eh bien, Mesdames, je vais vous l'apprendre.

TOUTES.

Ah!

ZERLINE.

Parlez, parlez vite...

DE VERGENNES, quittant le jeu.

De quoi s'agit-il donc?..

DE MARSY.

D'un grand mystère qui tient en éveil, depuis quinze jours, la curiosité de l'Opéra tout entier.

D'ESCARS.

Et ce mystère, quel est-il?

DE MARSY.

On se demande, comme le faisaient à l'instant ces demoiselles, quel est le bel oiseau doré que notre charmante Flora, la maîtresse de céans, est en train de plumer de ses jolis petits doigts blancs et roses.

DE VERGENNES.

Et vous dites que c'est?

DE MARSY.

L'ambassadeur d'Autriche.

TOUS.

Ah!

D'ESCARS.

Allons donc. C'est bien plutôt le gros financier des Étangs.

TOUS.

Oh!

DE VERGENNES.

Et moi, je tiens pour le vieux maréchal d'Estrées.

TOUS.

Oh!

DE MARSY, à Louvard.

Qu'en pensez-vous, Monsieur Dubreuil?

LOUVARD.

Moi?... je pense qu'elle les ruine tous les trois ensemble.

BERNARD.

Et vous vous trompez tous.

DE MARSY.

C'est peut-être vous, maître Bernard?...

BERNARD.

Moi! Je l'en défie bien.

LOUVARD.

Il a trop de millions entassés pour qu'elle en vienne à bout.

ZERLINE.

Mais enfin, qui donc Flora est-elle en train...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FLORA.

FLORA, au fond.

De ruiner?... Je vais vous le dire, mes bonnes petites amies... je me ruine moi-même.

TOUS, avec étonnement.

Oh!

FLORA.

C'est bien extravagant, n'est-ce pas?.. mais que voulez-vous; j'étais lasse de me faire adorer, j'ai voulu aimer un peu, et voilà pourquoi je me ruine: je ne me laisse plus aimer, j'aime! je mange mon fonds.

DE MARSY.

Eh bien, vrai, c'est superbe!..

DE VERGENNES.

Et tout cela, pour ce petit croquant d'Étienne... je ne sais quoi.

FLORA.

Oui, mais je le sais moi.

DE VERGENNES.

Ah! ce n'est pas pour moi que vous auriez agi de la sorte.

FLORA.

Non certes!

D'ESCARS.

Mais qu'a-t-il donc de plus que nous?..

FLORA.

Oh! rien, marquis, il a de l'esprit, voilà tout.

DE MARSY.

Le beau mérite!.. qui est-ce qui n'en a pas de l'esprit?..

FLORA.

Quelques imbéciles peut-être.

DE VERGENNES.

Mais nous en avons tous et plus que lui, ma chère!

FLORA.

C'est bien possible... vous devez avoir des économies, vous en dépensez si peu.

DE VERGENNES.

Méchante!

ZERLINE.

Mais ces bals, ces fêtes que tu donnes... tu étais donc bien riche?

FLORA.

Non, mais j'ai rêvé les amours champêtres; je ne demande qu'une chaumière et lui... et je me débarrasse du reste.

TOUS.

Comment?

FLORA.

Ce sont mes écrins qui ont payé la première semaine de plaisirs. Il y a huit jours, nous mangions, à souper, mon boudoir et mon salon; et maintenant, ce sont mes chevaux, mes carosses et ma vaisselle plate qui dansent joyeusement avec nous. Enfin, c'est une fête d'adieu que je donne à mon hôtel... que j'ai vendu ce matin.

DE MARSY.

Allons donc!.. c'est impossible!

BERNARD.

C'est pourtant bien vrai... et voilà pourquoi je vous disais, tout à l'heure, que vous vous trompiez tous.

DE MARSY.

Eh bien! c'est superbe, et j'approuve Flora: c'est si délicieux les champs!

LOUVARD.

Oui, quand il n'y pleut pas.

FLORA.

Il pleut donc à la campagne?

DE MARSY.

Jamais, jamais!.. et quand il y fait trop sec... ce sont les jeunes bergères qui humectent la terre avec de petits arrosoirs garnis de rubans.

FLORA, rêveuse.

Hum!.. c'est bien vilain la pluie, quand on n'a plus de carrosse... Ah! bah!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Qui diable disait donc: Heureux en amour, malheureux au jeu... Voilà une heure que je suis au pharaon sans pouvoir y perdre un louis... Le proverbe est menteur, n'est-ce pas, ma Flora?

FLORA.

Vous le savez bien...

ÉTIENNE.

C'est égal, je gagne trop.

DE MARSY.

Vous êtes bien heureux!.. Moi, mon cher, je ne peux plus gagner... parce que je ne peux plus perdre.

ÉTIENNE.

Ah bah! vous êtes ruiné?

DE MARSY.

Tout à fait ruiné.

LOUVARD.

La belle affaire!.. Vous savez bien, qu'avant huit jours, je vous aurai rendu dix fois plus que vous n'avez perdu.

TOUS.

Vous?

LOUVARD.

Moi-même.

BERNARD.

En vérité?... Le chevalier sera en état d'acquitter...

LOUVARD.

Je paye toutes ses dettes.

BERNARD.

Et qui est-ce qui payera les vôtres, monsieur.... Dubreuil, je crois?

LOUVARD.

Oui, Dubreuil, pour quelque temps encore, mon cher.... Vous demandiez donc... qui payera mes dettes?

BERNARD.

Oui...

LOUVARD.

Vous seriez bien étonné si je vous le disais.

BERNARD.

Dites donc, alors.

LOUVARD.

Eh bien, monsieur Bernard, ce sera vous.

BERNARD.

Moi!

LOUVARD.

Vous nous compterez peut-être une fort belle somme... Qu'est-ce que... cinq cent mille livres... placées dans des mains habiles, peuvent bien rapporter... en dix-huit ans?

BERNARD, troublé.

Cinq cent mille livres en dix-huit ans?

LOUVARD.

Oui... cela doit faire quinze cent mille livres au moins?

BERNARD, troublé.

Que voulez-vous dire, Monsieur, expliquez-vous?... Vous connaissez donc la personne qui m'a confié...

LOUVARD.

Peut-être!...

BERNARD.

Serait-ce...

LOUVARD, bas.

Silence!.. pas ici, pas maintenant. (Bernard le regarde avec étonnement.)

ÉTIENNE.

Mais il est bien tard... Est-ce que ce n'est pas l'heure du souper?

FLORA.

J'attends encore un convive.

ÉTIENNE.

Qui donc?

FLORA.

Un banquier hollandais, je crois, archimillionnaire, et qui m'a demandé une invitation dans le style le plus singulier du monde.

ÉTIENNE.

Vraiment?

FLORA.

Voilà le billet... (Elle lit.) « Mademoiselle, on dit que vous recevez tout ce qu'il y a de bien en France... J'ai cent mille livres à manger par jour... Je ne crois pas que vous connaissiez mieux que ça. »

TOUS.

Cent mille livres!..

LOUVARD.

Cent mille livres par jour!

BERNARD.

Mais cela fait trente-six millions par an!..

LOUVARD.

Ces Hollandais ont rapporté des Indes des fortunes colossales.

BERNARD.

C'est vrai!.. (A Flora.) Et le vôtre s'appelle?..

ÉTIENNE.

Ah! oui, la signature?

TOUS.

Oui, oui, la signature?

FLORA.

Il s'appelle : Van Papillon.

TOUS.

Van Papillon!..

ÉTIENNE.

Papillon!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAPILLON, tout couvert de velours, de soie et d'or.

PAPILLON.

Van Papillon, c'est moi... Serviteur, toute la compagnie.

DE MARSY.

Eh! mais...

ÉTIENNE.

Que vois-je?

LOUVARD.

C'est lui... c'est...

PAPILLON.

Je suis reconnu Papillon, le savetier, c'est lui-même.

TOUS.

Un savetier!

FLORA.

Quoi, Monsieur, vous êtes... Ah! ah! ah! eh!... un savetier!...

PAPILLON.

Oui, Mademoiselle!... Mais, tranquillisez-vous, j'ai fait de meilleures affaires dans la rue Quincampoix que dans mon échoppe; j'ai cent mille livres à manger par jour. Je suis un savetier gentilhomme.

DE MARSY.

Ma foi, par le temps qui court, on ne sait plus qui est riche ou qui est pauvre. Recevez mes compliments, monsieur de Papillon.

PAPILLON.

Vos compliments? Merci, je n'en ai que faire.

BERNARD, bas.

Ah çà! compère, vous dites cent mille livres à manger par jour?

PAPILLON.

Eh! oui.

BERNARD, bas.

Mais je ne vous connais que quatre cent mille livres.

PAPILLON, bas.

Eh bien .. si je veux les manger en quatre jours, ça me fait bien cent mille livres par jour?

BERNARD.

C'est juste.

ÉTIENNE.

Ah! mon cher, je ne te croyais pas aussi riche!

PAPILLON.

Oh! ça a marché, depuis quinze jours qu'on ne vous a vu... (Avec reproche.) car il y a quinze jours...

ÉTIENNE.

Mais pourquoi t'appelles-tu van Papillon?

PAPILLON.

C'est que, pour arriver dans la belle société, j'ai trouvé que Papillon tout court c'était bien court, et comme le *van* et le *papillon* vont bien ensemble; je me suis donné un peu de *van*, voilà... (En disant ces mots, il se démène dans sa culotte qui semble le gêner beaucoup.)

DE VERGENNES.

Qu'avez-vous donc?... Vous ne paraissez pas à votre aise?

PAPILLON.

Je vas vous dire, c'est que le tailleur m'a demandé quelle étoffe que je préférais pour ma culotte, soie ou velours, or ou argent; naturellement, j'ai voulu ce qu'il y avait de plus cher, et j'ai commandé une culotte de drap d'or, doublé de drap d'argent...

DE VERGENNES.

Doublée de drap d'argent!...

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

PAPILLON.

Ça vous amuse... mais je suis bien gêné!...

DE VERGENNES.

C'est une idée superbe que vous avez eue là, mon cher!...

PAPILLON.

Vous trouvez?... A propos... (A Étienne.) et la maîtresse de la maison... faut au moins que je la salue...

ÉTIENNE.

Permettez que je vous présente. (Le conduisant auprès de Flora.) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter M. van Papillon...

PAPILLON. Il salue à moitié, et s'arrête en tirant sa culotte.

Madame... Hum!... je suis gêné...

FLORA.

Monsieur... enchantée de vous recevoir...

PAPILLON, à part, l'examinant.

C'est elle qu'il aime!... (Haut.) Vous êtes une belle femme, Madame.

FLORA.

Grand merci! monsieur Papillon.

PAPILLON, à part.

Oui, c'est un beau brin de fille... mais Geneviève, donc! (Haut.) Alors, Madame, c'est vous qui êtes mademoiselle Flora de l'Opé...

FLORA.

Moi-même, monsieur Papillon. (On entend dehors un air de menuet.) Le menuet, Messieurs! le dernier avant le souper... Monsieur van Papillon ne le dansera-t-il pas?

PAPILLON.

Danser... avec ça?... (Il montre sa culotte.) mais ça me ferait l'effet que je me trémousserais dans une râpe!... Non, si vous le voulez bien, je causerai un instant avec Monsieur. (Il désigne Étienne.)

ÉTIENNE.

Avec moi? Très-volontiers, mon cher.

FLORA.

Venez donc, Messieurs. A bientôt, Etienne!..

PAPILLON.

Oh! ça ne sera pas long, Madame... (Tous sortent, excepte Papillon et Etienne.)

SCÈNE V.

PAPILLON, ÉTIENNE.

PAPILLON.

Pour lors, vous êtes donc heureux, monsieur Etienne... vous et la demoiselle; vous vous aimez comme une paire de ramiers, quoi?

ETIENNE.

Le cœur le plus tendre, le plus désintéressé...

PAPILLON.

Oh! son désintéressement, je le connais... mais ça n'empêche pas que vous ayez échangé quelques petits gages d'amour, pas vrai?...

ÉTIENNE.

En effet.

PAPILLON.

Et... lesquels, sans vous commander?...

ETIENNE.

Mais, nos cœurs, d'abord...

PAPILLON.

Mauvaise affaire, vous n'avez pas dû gagner au change...Et puis après?...

ETIENNE.

Ah!... vous êtes curieux. — Mais bah!... je suis si heureux que c'est une joie nouvelle pour moi de parler de mon bonheur... Tenez, voyez si notre amour est simple... voici le premier souvenir qu'elle m'a donné... un ruban tombé de son corsage...

PAPILLON.

Ça vaut bien douze sous, ça?...

ÉTIENNE, révolté.

Oh!...

PAPILLON.

Et vous?

ÉTIENNE.

Moi?...

PAPILLON.

Oui, qu'est-ce que vous lui avez donné!...

ETIENNE.

Une bague en brillants...

PAPILLON.

Qui vaut bien douze ou treize cents livres... pas vrai?...

ETIENNE.

Qu'importe le prix!...

PAPILLON.

Et avec ça?

ÉTIENNE, lui montrant un gant.

Voici le souvenir auquel je tiens le plus... à cause du moment où Flora me l'a donné... C'était au dernier bal chez de Virgennes... Entourée d'admirateurs et d'amoureux... on la pressait de s'expliquer et de choisir... et, feignant l'embarras, elle ferma les yeux, jeta en l'air, comme au hasard, ce gant qui tomba près de moi... mais un sourire charmant de ses lèvres roses, un regard furtif et enivrant de ses yeux adorés m'avaient dit que ce n'était pas le hasard qui jetait à mes pieds ce petit gant parfumé...

PAPILLON.

C'est très-gentil, c'te p'tite histoire-là... et je suis sûr qu'elle vous aura donné encore quelque chose?..

ÉTIENNE.

Oui, monsieur le sceptique... oui, elle m'a encore donné une mèche de cheveux...

PAPILLON.

Oh! c'est très-cher, les cheveux... aussi vous, en échange, vous lui avez offert un bracelet de mille écus...

ÉTIENNE.

Comment!...

PAPILLON.

Je le sais, et j'vas vous faire votre compte, à présent : un ruban de douze sous, un gant dépareillé de six deniers, et des cheveux qui sont peut-être coupés à sa femme de chambre; total : douze sous six deniers... Et vous avez payé tout ça quatre mille trois cents livres! — Vous y êtes de quatre mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf livres onze sous six deniers; voilà la balance!

ÉTIENNE.

Ah! Papillon...

PAPILLON.

Van Papillon, si ça vous est égal... Je tiens au van... Ah! satanée culotte... C'est avec ce titre et mes trésors que je réussirai, si je veux, auprès de votre belle...

ÉTIENNE, riant.

Vous?.. Ah! ah! ah!..

PAPILLON.

Moi-même... Tenez, je parie que je vous rapporte, avant quatre jours, tous vos gages d'amour... Le montant des 4,300 livres.

ÉTIENNE, riant.

En quatre jours?..

PAPILLON.

Voyons, un petit pari?..

ETIENNE.

Soit; mais l'enjeu?..

PAPILLON.

L'enjeu, de mon côté, ce que vous voudrez; du vôtre... la promesse de ne plus penser à la demoiselle... si je vous rapporte tous vos cadeaux... pas dans quatre jours, non...

ETIENNE.

Ah! vous convenez donc que c'est...

PAPILLON.

C'est trop long... Dans quatre heures... j'aime mieux ça...

ETIENNE.

Pour le coup, mon cher, vous êtes sublime... en quatre heures!.. (Il rit.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FLORA.

FLORA.

Qui vous rend donc si joyeux, Messieurs?

ÉTIENNE, riant.

Vous le demandez?.. mais c'est... Ma foi... ma chère, je regrette de ne pouvoir vous le dire...

PAPILLON.

Oh! si fait, allez, allez, vous le pouvez...

ETIENNE.

Quoi, vraiment... vous ne craignez pas?..

PAPILLON.

Au contraire, ça m'obligera...

ETIENNE.

En ce cas...

FLORA.

Eh bien?..

ETIENNE.

Eh bien! ma chère Flora... voilà monsieur van Papillon qui est affolé de vos beaux yeux...

FLORA.

Monsieur Papillon!..

PAPILLON, froidement.

Oui, Madame, oui...

ETIENNE.

Vos grâces ont bouleversé son esprit, vos charmes ont embrasé son cœur...

FLORA, riant.

En vérité?

PAPILLON, tranquillement.

Oui, Madame, oui...

ETIENNE.

Son impétueuse flamme doit anéantir tous les obstacles, et il jure que vous serez amoureuse de lui avant... je vous demande pardon... avant quatre heures...

FLORA, riant.

Avant quatre heures!..

PAPILLON.

Oui, Madame... oui...

FLORA.

Ah! ah! ah!..

ÉTIENNE.

Ah! ah! ah!

FLORA.

Comment, monsieur Van-Papillon... mais c'est trop de temps...

PAPILLON.

Oui, Mad... (Se reprenant.) Non, Madame, non, il faut bien ça...

FLORA.

Ah!..

PAPILLON.

Quoique, cependant, monsieur Étienne m'ait déjà diminué la besogne.

ÉTIENNE.

Moi!..

PAPILLON.

Ah! sans doute ; j'aurais été bien embarrassé de faire part de mon amour à Mademoiselle, vous l'avez fait pour moi, et avec des belles paroles que je n'aurais pas trouvées. Mademoiselle sait à quoi s'en tenir... et, à c't' heure, ça va marcher tout seul.

FLORA.

Ah! ça va marcher...

PAPILLON.

Oui, si Monsieur... veut bien... (Il fait le geste de s'en aller.)

ÉTIENNE.

C'est-à-dire qu'il faut que je m'en aille?..

PAPILLON.

Dame! j'avoue que vous me feriez plaisir...

ÉTIENNE.

Eh bien! Flora, qu'en pensez-vous?... Faut-il que je...

FLORA.

Ma foi, mon cher, je suis si curieuse de me voir éprise de monsieur van Papillon...

ÉTIENNE.

Eh bien! voilà qui est dit... monsieur van Papillon, je vous laisse la place... faites votre siége... Allons, Flora, je crois que vous rirez bien... Ah! oh! ah!... (Il sort en riant.)

SCÈNE VII.

FLORA, PAPILLON.

FLORA, s'asseyant.

Eh bien, monsieur Papillon... les hostilités sont ouvertes... me voici sur la défensive... commencez le feu...

PAPILLON.

Je m'y prédispose, Madame... Hum! hum!...

FLORA.

Vous êtes enrhumé?...

PAPILLON.

Non, Mam'selle, non... (Se campant sur la hanche.) Mam'selle Flora, si je vous faisais des phrases d'amour, je sens que je vous paraîtrais très-ridicule...

FLORA.

Peut-être.

PAPILLON.

Je vas donc vous parler rondement... Y a une chose qui ne l'est pas, ridicule : je suis très-riche...

FLORA.

Mon cher, j'ai ri au nez de bien des gens qui étaient aussi riches que vous... et, de plus, ils étaient moins impertinents.

PAPILLON.

C'est pour ça qu'ils arrivaient moins vite.

FLORA.

Hein?...

PAPILLON.

Et puis, ils tenaient peut-être à leur fortune, tandis que, moi, ma richesse m'ennuie.

FLORA.

La richesse vous ennuie?

PAPILLON.

Oui, et j'ai l'intention de me ruiner très-vite.

FLORA.

De vous ruiner?

PAPILLON.

Le plus vite possible... Je désire retourner à mes petites affaires, et je voudrais être à sec d'ici à quatre ou cinq jours... Vous voyez que c'est de l'ouvrage pressé...

FLORA.

Une fortune comme la vôtre!..

PAPILLON.

Est-ce que vous ne trouvez pas que ça serait drôle de faire danser tout ça en quelques jours?

FLORA.

Voyons, est-ce que vous parlez sérieusement?...

PAPILLON.

Moi?.. Je vous donne ma parole d'honneur que, dans quatre jours, je veux être gueux... comme un savetier... et, la meilleure preuve, c'est que c'est à vous que je m'adresse pour arriver à mon petit résultat...

FLORA.

Pas mal, ceci... et j'avoue que, dans d'autres circonstances, à un autre moment, tout ce que vous dites là aurait pu me faire rêver... mais aujourd'hui...

PAPILLON.

Aujourd'hui?...

FLORA.

Aujourd'hui, mon cher Monsieur, j'aime...

PAPILLON.

Vous aimez?... Oui, c'est une plaisanterie qui dure depuis quinze jours, et il est temps que ça finisse.

FLORA.

Et pourquoi?

PAPILLON.

Parce que je vous apporte un moyen ben plus amusant et ben plus malin de faire enrager vos petites amies de l'Opéra, qui se moquent de vous...

FLORA.

On se moque de moi à l'Opéra?...

PAPILLON.

Pardienne!... elles disent que vous avez vendu vos chevaux, parce que vous ne pouviez plus les nourrir; que vous parlez d'aller vivre dans les champs, parce que vous n'avez plus de quoi briller à la ville, et que si vous vous êtes mise à faire semblant d'aimer, c'est de peur qu'on s'aperçoive qu'on ne vous aimait plus!

FLORA.

Ah! elles disent ça?...

PAPILLON.

Je l'ai entendu de mes oreilles, dans les coulisses... (A part.) Je sais pas où c'est. (Haut.) Enfin, elles se promettent de vous écraser de leur luxe, comme vous les écrasiez autrefois.

FLORA.

Oh! nous verrons!

PAPILLON.

Nous verrons! car, au fait, vous vous ruinez pour faire parler d' vous... Est-ce qu'il n' vaut pas ben mieux faire parler de vous en me ruinant?...

FLORA.

Vous ruiner!.. En valez-vous la peine, seulement?

PAPILLON.

Vous ne trouverez jamais mieux... Je vous dis que je cherche quelqu'un qui jette l'or par toutes les fenêtres; qui fasse mourir d'envie les femmes les plus huppées... qui me mange dix mille, quinze mille, vingt mille livres par heure.... Et on laisserait ces petites quenottes-là dans leur étui?.. Allons, allons, bon appétit, ma petite dame, et croquez-moi ce croquant-là!..

FLORA.

Ah! mes bonnes amies!.. cent mille livres par jour!.. Que de jalouses on ferait avec cela?.. Voyons, franchement, pourquoi me tentez-vous ainsi?

PAPILLON.

Pourquoi?.. (A part.) V'là qu'elle aiguise ses quenottes... ça va mordre.

FLORA.

Pourquoi m'éblouissez-vous?

PAPILLON.

Pourquoi?.. Eh ben, tenez... descendez dans vos écuries, vous y retrouverez les chevaux que vous avez vendus, et que j'ai achetés.

FLORA.

Que dites-vous?

PAPILLON.

Ouvrez ça... (Il tire des écrins de ses poches.) Vous y verrez les perles et les diamants que vous avez vendus, et que j'ai achetés.

FLORA.

Mes diamants!..

PAPILLON.

Enfin, reprenez ces titres, et vous redeviendrez propriétaire de cet hôtel, que vous avez vendu et que j'ai acheté... Voilà!..

FLORA.

Ce n'est pas possible!... Mais c'était donc sérieusement que vous m'aimiez?

PAPILLON.

Si c'était sérieusement?.. Parbleu!.. (A part.) A présent, de l'amour, ferme! (Haut.) Oui, Flora, oui, il y a ben longtemps que mon cœur vous... que mon cœur vous... adore! (A part.) Ça ne pouvait pas sortir!.. (Haut.) Et je jure à vos pieds, à vos délicieux pieds... Oh! ma jolie F.... Oh! comme elle est bien chaussée!.. (Il reste en admiration devant les mules de Flora.)

FLORA, étonnée.

Vous dites?..

PAPILLON, *plongé dans l'admiration.*

Comme c'est travaillé!... C'est pas des souliers, c'est des petits écrins à bijoux!..

FLORA.

Ah! mon Dieu!.. l'artiste reparaît!.. (*Haut.*) Il admire ma chaussure... Ah! ah! ah!

PAPILLON, *revenant à lui.*

Oh! oh! pardon, pardon... Qu'est-ce que je disais donc?... Ah! (*Essayant de s'animer de nouveau.*) Ravissante Flora!.. Je jure...

FLORA.

Relevez-vous... relevez-vous donc, mon cher, on croirait que vous me prenez mesure.

PAPILLON, *tristement.*

Y a pas de danger, Madame... en vous regardant, on ne s'y tromperait pas, je ne travaille que dans le vieux.

FLORA.

Tiens, c'est gentil ce que vous me dites là. . et je veux être franche avec vous, monsieur Papillon... J'aime Étienne plus encore... que je ne déteste mes bonnes amies de l'Opéra. — Je ne peux pas accepter vos offres.

PAPILLON.

Eh bien! moi aussi, je vas vous parler franchement : Je n'ai pas d'amour pour vous, Mademoiselle, mais j'aime Étienne... C'est un brave garçon qu'il faut sauver à nous deux.

FLORA.

Le sauver?

PAPILLON.

Il faut l'arracher à cette vie de désordre; à cette vie inutile, sans travail, sans honneur, sans estime des autres, sans respect de lui-même; il faut le sauver de vous, enfin.

FLORA.

De moi!... Mais en quoi puis-je le perdre?

PAPILLON.

En quoi?.. Eh! ma pauvre enfant! vous ne voyez que le bonheur d'aujourd'hui, vous autres, qui n'avez qu'à ouvrir la main en souriant pour la voir remplie d'or; nous qui payons à grand'peine le pain de la veille par le travail de chaque jour, nous songeons à l'avenir. Eh bien! dites-moi un peu ce qui se prépare pour Étienne?... — Il est bien joyeux, bien brillant; il a de beaux habits et de l'argent dans ses poches... et tout ça ne lui vient ni de sa famille, ni de son travail!..— Est-ce bien honorable, dites?.. Il est l'amant d'une danseuse, et, au lieu qu'il se ruine pour elle, ce qui ne serait qu'un malheur, c'est elle qui se ruine pour lui, ce qui est une honte!..

FLORA, *émue.*

Enfin, Monsieur...

PAPILLON.

Et quand vous ne l'aimerez plus... et ça ne sera pas long...

FLORA.

Qui prétend cela?

PAPILLON.

Ça ne sera pas long, je vous dis... Vous n'aimerez pas longtemps l'homme qui se sera dégradé à vos yeux, et vous pleurerez vous-même de l'avoir amené là. (*Mouvement de Flora.*) Oui, vous pleurerez, car vous avez le cœur bon.

FLORA, *très-émue.*

Moi!.. une danseuse!

PAPILLON.

Oui, vous avez le cœur bon... Je le sais bien, je travaille pour vos pauvres.

FLORA.

Continuez, continuez, monsieur Papillon.

PAPILLON.

Eh bien! un jour viendra où vous vous séparerez. Il vous aimera toujours, lui, parce qu'il vous aura tout sacrifié, et, comme il aura perdu l'habitude du travail, comme il sera sans consolation et sans ressources, un matin, une de vos bonnes amies de l'Opéra viendra vous dire en riant : Tu sais bien, ton ancien, ton Étienne, eh bien! ma chère, il s'est tué.

FLORA, *avec terreur.*

Tué!..

PAPILLON.

Oui, Mam'selle, oui. Voyons, vous disiez que vous vouliez être franche... eh ben, je m'en rapporte à vous : répondez!.. ça peut-il finir autrement?.. (*Moment de silence.*)

FLORA, *avec émotion.*

Monsieur Papillon, cela finira autrement...

PAPILLON.

Que voulez-vous dire?

FLORA, *très-émue.*

Aujourd'hui... tout à l'heure... vous emmènerez... Étienne, et je ne le reverrai plus.

PAPILLON.

Ah! Mam'selle! Mam'selle!.. si vous saviez tout ce que vous faites de bien en disant ça!.. c'est pas une existence, c'en est deux... (*Changeant de ton.*) Non, c'en est trois que vous sauvez. (*Il se jette à ses genoux et lui baise les mains.*) Vous êtes une brave fille!..

SCENE VIII.

LES MÊMES, ETIENNE.

ETIENNE.

Bravo! bravo!.

FLORA.

Etienne!..

PAPILLON.

Lui!.. (*Bas.*) J'ai gagé que vous me donneriez sa bague et son bracelet, Madame.

FLORA, *bas.*

C'est bien.

ETIENNE.

Ah! monsieur Papillon, c'est une trahison!..

PAPILLON.

Une trahison!..

ETIENNE.

Sans doute, vous ne deviez employer, pour séduire Flora, que des arguments de financier, et je vous trouve à ses genoux comme un amoureux de comédie!..

PAPILLON.

Dame! écoutez donc.. on fait ce qu'on peut, et...

FLORA, *à part.*

Allons, du courage. (*Haut.*) Ne vous justifiez pas, monsieur Papillon; quand on agit avec une délicatesse aussi exquise que la vôtre, on ne doit craindre les railleries de personne.

ETIENNE.

Hein!.. comment... vous dites, Flora?..

FLORA.

Je dis que monsieur Papillon est un homme plein d'esprit, de raison et de cœur.

ÉTIENNE.

Vraiment!..

FLORA.

Il m'a fait comprendre que... notre liaison... est une folie.

PAPILLON, *bas.*

Bien.

ÉTIENNE.

Une folie!.. Allons donc... vous plaisantez, Flora, vous savez combien je vous aime, et...

FLORA, *vivement.*

Étienne!.. (*Se calmant.*) C'est très-sérieusement que je vous parle.

ETIENNE, *avec étonnement.*

En vérité?.. Eh bien, alors... achevez, achevez...

FLORA.

Il m'a fait comprendre encore que cette folie pouvait devenir une faute, un malheur... et que... notre devoir... à tous deux... était d'y mettre un terme.

ETIENNE.

Ah!.. vous... avez compris... tout cela?..

PAPILLON.

Elle l'a compris.

ÉTIENNE, *avec ironie.*

Ah! je suis curieux de savoir quelles pressantes raisons, quels arguments sans réplique monsieur Papillon a pu vous donner..

FLORA.

Oh! vous ne les comprendriez peut-être pas... (*Affectant de sourire.*) Mais voyez jusqu'où vont ses délicates prévenances : je m'étais défaite de quelques bijoux, et il me les rapporte.

ETIENNE.

Vos bijoux!..

FLORA.

Oh! ce sont bien les mêmes. Voyez cette bague que je portais à ce doigt .. (*Elle ôte la bague qu'elle tient d'Étienne et met l'autre à la place.*) Vrai, je la regrettais... je vous donne celle-ci en échange, monsieur Papillon.

PAPILLON.

A moi, Mademoiselle?..

ÉTIENNE, *à part.*

Mais c'est la bague que je lui ai...

PAPILLON.

Bon... (*Il la fourre dans sa poche.*) Et d'un...

FLORA.

Et mon bracelet, ces belles émeraudes... je les ai bien pleurés un peu... (Elle ôte celui qu'elle porte et le donne à Papillon.) Tenez, monsieur Papillon...

ÉTIENNE.

Et mon bracelet aussi?

PAPILLON.

Et de deux!.. (Il l'empoche.)

ÉTIENNE.

Assez, assez, Flora!.. Je comprends... je comprends tout, et si quelque chose peut me consoler de votre indigne trahison, c'est le choix que vous avez fait pour me remplacer.

PAPILLON, à part.

Abîme-moi, ça m'est bien égal.

FLORA.

Un jour, Étienne, vous me comprendrez mieux... et vous m'approuverez. (Elle lui fait un signe d'adieu et va pour sortir.)

ÉTIENNE.

Oh! Flora! Flora!..

PAPILLON, arrêtant Flora et lui parlant bas.

Et ce contrat que vous oubliez!..

FLORA.

Un contrat!..

PAPILLON.

Votre hôtel que je vous rends, après ce que vous venez de faire... vrai, ça vous est bien dû.

FLORA.

Vous vous trompez, Monsieur, on ne me doit rien. (Portant la main à son cœur.) Je suis payée. (Elle prend le contrat, le déchire et sort.)

SCÈNE IX.

ÉTIENNE, PAPILLON.

ÉTIENNE.

Ah!.. malheureuse!.. cœur sec et cupide... fille sans âme...

PAPILLON.

Vous avez peut-être tort de lui en vouloir tant que ça... Tenez, monsieur Étienne, croyez-moi... vous êtes un brave garçon... Vous n'aviez jamais vu que vos livres, vous ne connaissiez que l'étude, et v'là que, tout d'un coup, vous vous trouvez transporté au milieu du luxe... vous avez cru que tout ce qui reluisait autour de vous était de l'or... c'est naturel... Maintenant que vous voyez que c'est du faux... quittez ce monde-là... revenez avec moi... Celle-là n' vous aime pas... eh ben! qui sait s'il n'y a pas quelque part, là-bas, au milieu de nous, une brave et honnête fille qui vous aimera... qui vous aime peut être déjà, et qui...

ÉTIENNE.

Et qui me trompera lâchement comme l'a fait celle-là...

PAPILLON, avec force.

C' n'est pas vrai. Vous calomniez ma Geneviève.

ÉTIENNE.

Geneviève... Que voulez-vous dire?

PAPILLON.

Je veux dire que ce n'est pas pour plaire à mademoiselle Flora, mais pour vous séparer d'elle que je suis venu ici. Je veux dire que si je vous enlève à ce monde de jeunes débauchées, à ces femmes tellement peintes de rouge et blanc qu'elles vous déteignaient sur les lèvres, vous ne serez pas bien à plaindre de trouver au lieu de ca deux jolies petites joues fraîches, deux beaux yeux bleus francs et purs comme le cœur qu'ils reflètent... Je veux dire enfin que, si vous êtes toujours le brave garçon que nous avons connu, vous allez me remercier à deux genoux du trésor que je vous donne... Partons!.. venez!.. (A part.) Allons! elle sera heureuse, et c'est tout ce que je demande...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUVARD, DE MARSY, TOUT LE MONDE.

LOUVARD.

Monsieur Papillon, je vous cherchais...

PAPILLON.

Encore vous, Monsieur?... Qu'est-ce que vous me voulez?..

LOUVARD.

Je viens faire auprès de vous et au nom de mon ami, M. le chevalier de Marsy... (De Marsy s'incline.) une importante démarche.

PAPILLON.

Une démarche?..

LOUVARD.

Je sais que mon ami a eu quelques torts envers mademoiselle Geneviève; mais si le chevalier, qui porte l'un des meilleurs noms de France, venait vous demander la main de celle qu'il aime toujours... la réparation ne vous semblerait-elle pas digne d'un gentilhomme?

TOUS.

Sa main!

PAPILLON.

Je refuse. La main de Geneviève est promise.

LOUVARD, avec force.

Et à qui donc?

PAPILLON.

A M. Étienne!..

ÉTIENNE, surpris.

A moi!..

LOUVARD.

Comment!.. à M. Étienne Morin!..

ÉTIENNE.

Monsieur!..

LOUVARD.

A l'amant de mademoiselle Flora!..

PAPILLON, avec énergie.

Monsieur, Geneviève se marie comme je l'entends.

LOUVARD, avec force.

Elle se mariera... comme je le veux!

PAPILLON.

Comme vous le voulez?

LOUVARD.

Oh! je sais quels droits vous exercez sur elle; je sais que vous l'avez trouvée tout enfant sur le corps inanimé d'une malheureuse. Je sais que, depuis ce jour, vos soins ne lui ont pas manqué, et l'on vous les payera; mais si dévoué que vous vous soyez montré, vous n'êtes, après tout, que son tuteur. (Bas.) Et moi je suis son père.

PAPILLON, terrifié et lui parlant bas.

Son père!... vous... vous, son père!..

LOUVARD.

Demain, chez vous, je vous en apporterai toutes les preuves.

PAPILLON, atterré.

Toutes... les... preuves! A demain donc, Monsieur...

LOUVARD.

A demain!

PAPILLON, à part.

Son père!...

ACTE CINQUIÈME.

Chez le savetier.

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIÈVE, seule.

Que veut dire cette lettre mystérieuse?... qui a pu me l'écrire?... Étienne, l'amant d'une danseuse!... Non, non! c'est impossible! car s'il pouvait aimer une telle femme, je n'aurais pas pu l'aimer, lui!... Et pourtant, si c'était vrai...

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, MADAME DE FERRIÈRES.

GENEVIÈVE.

Madame de Ferrières!

MADAME DE FERRIÈRES.

Votre père, mon enfant, où est-il?... il faut que je le voie, que je lui parle à l'instant!...

GENEVIÈVE.

Mon père, mais... le voici, Madame...

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAPILLON.

MADAME DE FERRIÈRES.

Ah!...

PAPILLON.

Madame la présidente!.. Laissez-nous, Geneviève, laissez-nous...

GENEVIÈVE, à part.

Mon Dieu!... que se passe-t-il donc?... serait-ce au sujet d'Etienne?... Cette lettre!... Oh! je veux tout savoir!... (Elle sort.)

SCÈNE IV.

PAPILLON, MADAME DE FERRIÈRES.

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous avez désiré me parler, mon ami? J'arrive en toute hâte, qu'y a-t-il?

PAPILLON.

Eh bien, Madame, il faut de l'énergie, du courage pour apprendre ça...

MADAME DE FERRIÈRES.

Mon Dieu!... vous m'effrayez!... il est arrivé quelque chose à Geneviève?...

PAPILLON.

Non, mais il y a un danger qui la menace...

MADAME DE FERRIÈRES.

Un danger!

PAPILLON.

D'abord, Madame... le père existe...

MADAME DE FERRIÈRES.

Son père!...

PAPILLON.

Oui, Madame... M. le comte d'Aurillac!

MADAME DE FERRIÈRES.

C'est impossible!.. le bruit de sa mort s'est répandu jusqu'ici... et ce n'est qu'à cette funeste nouvelle que j'ai cédé à la volonté de mon père en épousant M. de Ferrières.

PAPILLON.

La nouvelle était fausse... le comte est ici... et je l'ai vu aujourd'hui... ce matin; il m'a apporté toutes les preuves... C'est bien le comte d'Aurillac... c'est bien le père de Geneviève...

MADAME DE FERRIÈRES.

Mon Dieu! est-ce possible! Il vit, lui, lui, Georges!...

PAPILLON.

Et... il faut le voir... lui parler, Madame, car il veut disposer de la main de sa fille, et c'est au chevalier de Marsy, à un débauché, à un homme perdu de dettes, à un misérable, enfin, qu'elle méprise, que le comte veut marier Geneviève.

MADAME DE FERRIÈRES.

C'est impossible... Georges n'a pu faire un pareil choix; il est incapable de vouloir le malheur de son enfant... Georges est un honnête homme...

PAPILLON.

Il l'était peut-être il y a quinze ans, (A part.) mais faut croire que les voyages l'ont bien changé...

MADAME DE FERRIÈRES.

Il est victime d'une erreur...

PAPILLON.

Eh ben, Madame, s'il en est ainsi... il faut que ce soit vous-même qui le détrompiez... car moi je ne peux plus rien...

MADAME DE FERRIÈRES.

Mon Dieu!... que faire?

PAPILLON.

Il n'y a que vos larmes qui puissent attendrir ce cœur-là, s'il vous a aimée réellement...

MADAME DE FERRIÈRES.

Eh bien! oui, je le verrai, Dieu me pardonnera... car il faut que je sauve Geneviève...

PAPILLON.

En ce cas, Madame, attendez ici, il ne va pas tarder à venir.

MADAME DE FERRIÈRES.

Quoi!... si promptement?..

PAPILLON.

Le temps presse... Allons, du courage!

MADAME DE FERRIÈRES.

J'en aurai, Monsieur, j'en aurai... Mon Dieu! me retrouver en face de lui après quinze années de séparation... c'est mon passé criminel, c'est le souvenir de ma honte en même temps que celui de mon bonheur perdu!... Mon Dieu! donnez-moi la force d'affronter ce regard... Georges, le ciel m'est témoin que je ne t'ai pas trompé... Mais me croira-t-il, mon Dieu!

PAPILLON.

C'est lui, Madame... c'est lui!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUVARD.

(Papillon ouvre la porte; Louvard paraît.)

MADAME DE FERRIÈRES, s'élançant vers lui.

Georges!... (Elle recule épouvantée.) Quel est cet homme?

PAPILLON.

Comment? Mais c'est...

MADAME DE FERRIÈRES.

Quel est cet homme, vous dis-je?

LOUVARD.

Cet homme, Madame, s'appelle Georges, comte d'Aurillac...

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous, Monsieur, vous, le comte d'Aurillac!...

LOUVARD.

Sans doute, Madame.

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous êtes un imposteur...

LOUVARD.

Une semblable accusation est bien grave... Qui donc ose la porter contre moi?

MADAME DE FERRIÈRES.

Moi, Monsieur, la présidente de Ferrières, qui vous répète que vous n'êtes pas Georges d'Aurillac, que vous n'êtes pas le père de Geneviève...

LOUVARD.

Prenez garde, madame la présidente, il n'y a qu'une personne au monde qui puisse avoir cette profonde conviction... c'est la mère de Geneviève...

MADAME DE FERRIÈRES, à part.

Malheureuse... je me suis trahie devant cet homme...

LOUVARD.

Madame la présidente de Ferrières, vous vous nommiez autrefois mademoiselle Henriette d'Esparville.

MADAME DE FERRIÈRES, à part.

Je suis perdue... (Haut.) Monsieur, j'ignore quel intérêt vous avez à vouloir ce mariage...

LOUVARD.

Un très-grand, Madame... (A part.) un intérêt d'un million!..

MADAME DE FERRIÈRES.

J'ignore ce qui vous pousse à abuser contre nous du terrible secret que vous avez surpris... Mais, écoutez, Monsieur, si c'est de l'argent qu'il vous faut, demandez-moi cinquante mille, cent mille, deux cent mille livres, c'est tout ce que je possède...

LOUVARD, à part.

J'aime mieux le million. (Haut.) Madame, j'ai donné parole à M. de Marsy, et ce mariage se fera...

MADAME DE FERRIÈRES.

Jamais, Monsieur, jamais!

LOUVARD.

Comment l'empêcherez-vous? Je puis réclamer cette enfant, et vous ne le pouvez pas... Allons, vous réfléchirez...

MADAME DE FERRIÈRES.

Et si je refuse de vous la rendre...

PAPILLON.

Oui, si nous refusons...

LOUVARD.

Alors, Madame, comme le temps qui a pu changer mes traits au point de me rendre méconnaissable à vos yeux, n'a pas changé pour cela les titres et les parchemins que je possède, et que j'ai montrés à Monsieur... il faudra bien que je me décide à faire valoir mes droits...

MADAME DE FERRIÈRES.

Vos droits?

LOUVARD.

Oui, Madame... Et comme c'est monsieur le président de Ferrières que la loi charge de les faire respecter...

MADAME DE FERRIÈRES.

Mon mari!

LOUVARD.

C'est à lui que je remettrai les preuves de ma paternité... Est-ce vous qui les contesterez, Madame?.. Est-ce vous qui direz à votre mari: « Cet homme n'est pas le père de mon enfant?.. »

MADAME DE FERRIÈRES.

Pitié, Monsieur!.. (Elle se traîne à ses genoux.) Tenez, tenez... je me traîne à vos genoux!.. ne brisez pas le cœur d'une mère qui vous supplie!.. Grâce pour moi! grâce pour mon enfant!..

LOUVARD.

Ma parole est donnée, Madame... Geneviève épousera le chevalier de Marsy.

MADAME DE FERRIÈRES.

Ah! vous serez donc sans pitié pour une femme qui pleure à vos genoux?

PAPILLON, s'avançant.

Et vous ne craignez donc pas qu'il se trouve un homme pour vous écraser comme une bête venimeuse... comme...

LOUVARD.

Je ne crains rien, monsieur Papillon... car vous ne pouvez rien...

PAPILLON, découragé.

Rien!..

LOUVARD.

C'est la loi qui me protège... Dans une heure, Madame, je reviendrai chercher votre réponse... (Il sort.)

SCÈNE VI.

PAPILLON, MADAME DE FERRIÈRES, puis GENEVIÈVE.

PAPILLON.

Comment! je ne pourrai pas confondre ce misérable-là!

MADAME DE FERRIÈRES.

Cet homme est un imposteur; mais comment le prouver? Il aura volé les papiers du comte... Que voulez-vous lui répondre, lorsqu'il les montrera... Ma pauvre enfant!.. Je ne t'aurai donc retrouvée que pour te voir malheureuse, sacrifiée à la réussite de je ne sais quel infâme complot, et ne pouvoir rien faire!...

PAPILLON, frappé d'une idée.

Qui sait?.. Attendez, Madame, j'ai peut-être un moyen...

MADAME DE FERRIÈRES.

Lequel?.. dites vite... lequel?

PAPILLON.

Quand la pauvre Jeannette m'a légué, en mourant, le soin d'élever Geneviève, elle m'a confié un portefeuille qu'on ne doit ouvrir que lorsque Geneviève aura dix-huit ans... Qui sait si les papiers laissés par M. d'Aurillac ne contiennent pas une preuve de l'imposture de cet homme?..

MADAME DE FERRIÈRES.

Oh! mon Dieu!... si cela était...

PAPILLON.

Ces papiers, je ne dois les lire que dans quinze jours... car c'est dans quinze jours que l'enfant aura dix-huit ans... Eh bien! faut-il que j'attende... si, aujourd'hui, en les ouvrant, je puis sauver Geneviève?

MADAME DE FERRIÈRES.

Au nom de Georges d'Aurillac, je vous délie de votre serment... Si nous sauvons sa fille, il nous pardonnera d'avoir désobéi à son ordre...

PAPILLON.

Eh bien!.. ce ne sera pas long... Je cours chez l'homme d'affaires... Attendez-moi, et espérez, Madame, espérez... (Il sort.)

MADAME DE FERRIÈRES.

Puisse-t-il réussir!.. Puissions-nous confondre ce misérable!...

SCÈNE VII.

GENEVIÈVE, MADAME DE FERRIÈRES.

GENEVIÈVE, à part.

Ma mère! c'est ma mère! Et ne pouvoir lui dire tout ce que j'ai dans le cœur! Oh! du moins je la sauverai.

MADAME DE FERRIÈRES.

Qu'avez-vous donc, mon enfant?.. vous êtes toute pâle!.. pourquoi tremblez-vous ainsi?.. on dirait que vous avez pleuré?.. (Elle l'embrasse.)

GENEVIÈVE.

Je n'ai, en ce moment, aucun sujet de larmes. (La regardant.) Il me semble que je n'ai jamais été aussi heureuse.

MADAME DE FERRIÈRES.

Ah!.. vous avez, sans doute, des nouvelles de M. Étienne?..

GENEVIÈVE.

Non, non, ce n'est pas cela, Madame.

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous l'aimez, cependant, et bientôt votre mariage...

GENEVIÈVE, vivement.

Ce mariage ne se fera pas, je ne veux plus être la femme de M. Étienne.

MADAME DE FERRIÈRES.

Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Parce qu'il en aime une autre...

MADAME DE FERRIÈRES.

Qui vous a dit cela?

GENEVIÈVE.

Je le sais... et ma résolution est bien prise. Je ne l'épouserai pas.

MADAME DE FERRIÈRES.

Prenez garde, mon enfant, si vous alliez le regretter un jour.

GENEVIÈVE.

Je... ne le... regretterai pas; d'ailleurs, je le connaissais à peine, je ne lui ai pas parlé depuis trois ans: ce que j'aimais, ce que je croyais aimer en lui, c'était son honnêteté, son courage dans le travail, son énergie dans la misère; mais l'argent a détruit tout cela. Il a soufflé dans son âme l'insouciance, l'égoïsme et la corruption; vous voyez bien, Madame, que je ne peux plus l'aimer.

MADAME DE FERRIÈRES.

Mais votre père connaît-il cette résolution?

GENEVIÈVE.

Non, Madame.

MADAME DE FERRIÈRES.

Que pensera-t-il, lui qui a si énergiquement lutté contre tous les obstacles et contre son cœur même pour l'accomplissement de ce mariage?

GENEVIÈVE, étonnée.

Contre son cœur!

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui, Geneviève, car ce bon et honnête homme, ce brave artisan qui vous a recueillie, élevée, vous regardait grandir avec admiration... Il vous trouvait belle, belle comme un père trouve son enfant; puis, peu à peu cet amour s'est transformé. Un jour, il allait vous ouvrir son cœur, et ce jour même il a appris que vous en aimiez un autre... Alors, il a étouffé en lui son secret, il a dévoré ses larmes et il s'est dit: Qu'importe ce que je souffre, si Geneviève est heureuse... car il était écrit au ciel que ce pauvre cœur épuiserait pour vous toutes les tendresses et tous les dévouements.

GENEVIÈVE.

Oh! noble et généreux ami! Et je ne savais rien!.. Que de fois j'ai dû l'affliger, le désespérer!.. Aussi, je veux lui faire oublier... Mon Dieu! (A part.) Et ma mère que je dois sauver! (Haut.) Hélas! pourquoi faut-il que je désespère encore?

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous... et comment?

GENEVIÈVE.

Sera-t-il moins malheureux lorsqu'il saura qu'en oubliant Étienne... j'ai fait un autre choix?...

MADAME DE FERRIÈRES.

Un autre choix?...

GENEVIÈVE.

Oui, Madame, oui... je veux épouser un homme qui m'aime... je le sais... j'en suis certaine...

MADAME DE FERRIÈRES.

Et c'est?...

GENEVIÈVE.

Le chevalier de Marsy!

MADAME DE FERRIÈRES.

Le chevalier de Marsy!.. C'est impossible!.. cette pensée ne vous est pas venue...

GENEVIÈVE.

Je vous assure que...

MADAME DE FERRIÈRES.

Elle ne vous est pas venue... on vous l'a imposée...

GENEVIÈVE.

Non, Madame, non...

MADAME DE FERRIÈRES.

On vous l'a imposée, vous dis-je!.. Geneviève!.. tu te sacrifies pour moi!...

GENEVIÈVE.

Moi!... Ne le croyez pas, Madame, ne le croyez pas!

MADAME DE FERRIÈRES.

Tu te sacrifies, parce que... Geneviève, tu connais le nom de ta mère...

GENEVIÈVE.

Ma... ma... je ne sais pas ce que vous me dites, je ne vous comprends pas, Madame.

MADAME DE FERRIÈRES.

Tu ne me comprends pas, et tu trembles... tu ne me comprends pas, et tu pleures... Eh bien!... ose donc le nier encore, lorsque je t'ouvre mes bras.

GENEVIÈVE, se jetant dans ses bras.
Oh! ma mère! ma mère!...

MADAME DE FERRIÈRES.
Ma fille!... ma fille!... ton premier mouvement, en retrouvant ta mère, était donc de te dévouer pour elle!... Oh! mais je ne le souffrirai pas! c'est moi qui te sauverai, au contraire... et cet odieux mariage ne se fera pas.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUVARD.

LOUVARD.
Comment l'empêcherez-vous, Madame?

MADAME DE FERRIÈRES.
Lui! Comment?... c'est à M. de Ferrières que vous parliez de vous adresser?.. Venez donc, Monsieur, je vous aurai précisé auprès de lui!...

LOUVARD.
Vous, Madame!

GENEVIÈVE.
Que dites-vous, ma mère?

MADAME DE FERRIÈRES.
Je dis que j'avouerai tout à mon mari... Il me chassera, il me tuera peut-être, mais tu seras sauvée... (A Geneviève.) mais tu seras heureuse, ma fille!

GENEVIÈVE.
Non... je ne veux pas...

LOUVARD.
Folie, exaltation, que tout cela, Mademoiselle... Quand madame votre mère aura réfléchi...

MADAME DE FERRIÈRES.
Ah! vous croyez qu'après avoir laissé subir à cette enfant quinze années d'abandon, je la condamnerai à une vie tout entière de souffrances et de larmes?.. Vous croyez que je permettrai cet horrible sacrifice?.. Non, Monsieur, non... Tu as assez pleuré, ma fille, et mon tour est venu.

GENEVIÈVE.
Ma mère, je ne veux pas que tu te perdes pour moi!.. Je t'en conjure à genoux!...

MADAME DE FERRIÈRES, avec fermeté.
Plus un mot... c'est le châtiment de ma faute, mais c'en est aussi la réparation. Monsieur, cette enfant n'est pas à vous, elle est à moi! Venez réclamer vos droits, moi, je vais avouer ma honte. (Elle se dirige vers le fond.)

LOUVARD.
C'est vous qui l'aurez voulu!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAPILLON.

PAPILLON.
Oui, mais je ne le veux pas, moi!

GENEVIÈVE.
Ah!

MADAME DE FERRIÈRES.
Que dites-vous?

PAPILLON.
Je dis, Madame, que si vous consentez à attendre un peu, et à me laisser causer avec Monsieur, je suis sûre que nous allons nous entendre...

MADAME DE FERRIÈRES, bas.
Avez-vous donc trouvé?

PAPILLON, bas.
De quoi le confondre?.. Ça se pourrait bien. Emmenez Geneviève... (Il reconduit les deux femmes qui disparaissent à droite.)

SCÈNE X.

PAPILLON, LOUVARD.

LOUVARD.
Que voulez-vous de moi, Monsieur?

PAPILLON.
Cinq minutes d'entretien... rien que ça. (Il ferme la porte.)

LOUVARD.
Que faites-vous donc?

PAPILLON.
Vous voyez, je ferme les portes pour qu'on ne nous dérange pas.

LOUVARD.
Eh bien!... hâtez-vous.

PAPILLON.
Si vous saviez ce que j'ai à vous dire, allez... vous ne seriez pas si pressé... Monsieur, vous êtes toujours le comte d'Aurillac, pas vrai?

LOUVARD.
Comment, nous en sommes encore là, monsieur Papillon?

PAPILLON.
Vous seriez prêt à le jurer?

LOUVARD.
Je le prouve, cela vaut mieux.

PAPILLON.
Eh bien! puisque vous êtes le comte d'Aurillac... vous connaissez ceci, n'est-ce pas?... c'est votre écriture. (Il ouvre un portefeuille et en tire des papiers.)

LOUVARD.
Mon écriture...

PAPILLON.
Vous la reconnaissez bien? Ce sont les papiers que vous avez remis à la pauvre Jeannette Morand?

LOUVARD, à part.
Jeannette Morand!

PAPILLON, à part.
Il a tressailli!... (Haut.) Lorsque vous lui avez confié votre petite Geneviève, c'est-à-dire Marie, car elle s'appelait Marie, quand vous quittiez la France, il y a quinze ans.

LOUVARD.
Eh bien?..

PAPILLON.
Eh ben! voulez-vous que nous les relisions ensemble?... Voilà ce que vous écriviez... Mais peut-être que vous vous en souvenez?.. « Je laisse pour toi, ma fille... entre les mains... » Achevez donc, pour voir. (Il lui met le papier sous les yeux.)

LOUVARD.
« Entre les mains de l'homme d'affaire Bernard, une somme de cinq cent mille livres, qu'il fera valoir pendant dix-huit ans.

PAPILLON.
C'est ma foi bien, ça... C'était très-bien de penser comme ça à la dot de la petite!.. Continuez donc!

LOUVARD, lisant.
« Peut-être, mon enfant... »

PAPILLON.
Ah! voilà ce qui est intéressant!

LOUVARD.
« Peut-être ne le reverrai-je jamais. N'accuse pas ton père de t'avoir abandonnée volontairement; si je m'éloigne aujourd'hui de toi, c'est que je suis condamné à .. »

PAPILLON.
Eh bien! vous n'achevez pas?... « C'est que je suis condamné à mort pour crime de conspiration. »

LOUVARD.
De conspiration?

PAPILLON.
« Et de lèse-majesté. »

LOUVARD.
De lèse-majesté!..

PAPILLON.
Il paraît que vous ne savez plus pourquoi vous avez quitté la France... Continuons! « C'est que ma tête est mise à prix; c'est que le premier homme venu peut me tuer s'il le veut, et obtenir une récompense au lieu d'être puni par la loi. »

LOUVARD.
Me tuer!

PAPILLON, avec force.
Oui, Monsieur, oui, on peut vous tuer comme un chien, vous écraser comme un reptile... et c'est ce que je vais faire!

LOUVARD, avec effroi.
Vous!.. me tuer!

PAPILLON, saisissant son tranchet sur la table.
Je vais vous tuer en savetier... avec mon tranchet!..

LOUVARD, tremblant.
Non, non, vous ne l'oserez pas!

PAPILLON.
Je ne l'oserai pas!.. quand vous assassinez lâchement tout ce que j'aime!.. Ah! je suis un fidèle sujet du roi, moi... Vous êtes le comte d'Aurillac, vous avez conspiré contre Sa Majesté le roi Louis XIV, et au nom du roi je vous dis... je vas vous tuer...

LOUVARD.
Non, non... c'est impossible!

PAPILLON.
Regardez-moi bien en face, et vous comprendrez que je suis décidé... Allons! monsieur d'Aurillac, à genoux... vous allez mourir!..

LOUVARD.

Vous voulez m'épouvanter.. on menace, mais on ne tue pas...

PAPILLON.

Comme il n'y a qu'un Dieu, si vous êtes le comte d'Aurillac, je vous tue.

LOUVARD.

Grâce! grâce!

PAPILLON, le prenant à la gorge.

Êtes-vous Georges d'Aurillac?

LOUVARD.

Eh bien!.. non... je l'avoue...

PAPILLON.

Allons donc!.. ça été long!.. Écrivez-nous ça... et signez-le...

LOUVARD.

Je suis prêt.

PAPILLON, toujours menaçant, le met devant une table, dictant.

« Je reconnais m'être faussement donné pour le comte Georges d'Aurillac, mort depuis dix ans en Amérique, et dont j'ai volé les papiers... » Le mot n'y fait rien, allez!... Ce n'est pas tout, il faut signer ça... et de votre vrai nom, vous entendez... (Il le menace.) Où êtes-vous né?

LOUVARD.

Au village de Saint-Jussieux.

PAPILLON, à part.

C'est lui!.. (Haut.) Écrivez... « Et je me nomme... » votre vrai nom... « Pierre Louvard. »

LOUVARD.

Vous savez?..

PAPILLON.

Parbleu!.. Allons, allons... « Pierre Louvard. » (Louvard signe.) Ça y est?.. J'en étais sûr.

LOUVARD.

C'est écrit... Maintenant?..

PAPILLON.

Maintenant, je ne vous retiens plus... (Montrant le fond.) C'est l'affaire de ces Messieurs...

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN EXEMPT et DES SOLDATS DU GUET, MADAME DE FERRIÈRES, GENEVIÈVE.

PAPILLON.

Messieurs, cet homme n'est pas M. d'Aurillac... il l'a déclaré. (Louvard fait un mouvement.

MADAME DE FERRIÈRES.

Ah!

PAPILLON, le retenant.

Mais il a déclaré aussi qu'il s'appelait Pierre Louvard, et, ce qu'il ne sait pas, c'est que la malheureuse qu'il a assassinée n'avait pas cessé de vivre au moment où il s'est enfui, et qu'elle a eu le temps de nommer son meurtrier...

LOUVARD.

Elle!.. Jeannette!..

PAPILLON, à Louvard.

Jeannette Morand... vous n'avez pas oublié son nom..... (A l'exempt.) Faites votre devoir!.. (On emmène Louvard.)

SCÈNE XII.

PAPILLON, MADAME DE FERRIÈRES, GENEVIÈVE.

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous nous avez sauvées, mon ami!

PAPILLON.

Le ciel m'a aidé... Ma Geneviève, tu pourras épouser Étienne!...

GENEVIÈVE.

L'épouser?.. non, non!...

PAPILLON.

Comment?..

GENEVIÈVE.

Je ne l'aime plus, mon ami!..

PAPILLON.

Tu ne l'aimes plus?

GENEVIÈVE.

Et je crois que j'en aime un autre.

PAPILLON, tombant assis.

Un autre!.. après tout le mal que je me suis donné!...

GENEVIÈVE.

Mon ami, nous ne changerons rien à notre existence...

PAPILLON, stupéfait.

Hein?.. (Il suffoque.) Comment... qu'est-ce... qu'est-ce qu'elle a dit, Madame?

GENEVIÈVE, s'agenouillant près de lui.

Je dis, mon ami, que je crois bien que je vous aimerai un jour comme vous m'aimez!

PAPILLON.

Ah! Geneviève! Geneviève!..

FIN.



TANT VA
L'AUTRUCHE A L'EAU...

A-PROPOS MILITAIRE, MÊLÉ DE COUPLETS

PAR

MM. E. GRANGÉ ET LAMBERT-THIBOUST

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 31 MAI 1859.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE BARON SCHLAGMAN, caporal extraordinaire	M. HYACINTHE.
LA VEUVE AUTRUCHE	Mlles THIERRET.
FÉLIX, sous-officier de turcos	CICO.
TORINO, soldat piémontais	FLEURY.
MARIETTA, jeune pensionnaire italienne	SCHNEIDER.
NINETTA, idem	DAROUX.
PÉPITA, idem	Mlles MATHILDE.
JULIETTA, idem	CRENISSE.
BENETTA, idem	CHARLOTTE.
CARLOTTA, idem	MARGUERITE.
TROIS AUTRICHIENS.	MM.

Le jardin d'un pensionnat dans la Lombardie. — Portes latérales de pavillons. — Au fond, un mur sur lequel on lit : VEUVE AUTRUCHE, tient pensionnat de jeunes Italiennes.

—

SCÈNE I.

NINETTA, PÉPITA, JULIETTA, CARLOTTA, et BENETTA.

(Au lever du rideau, les jeunes filles jouent à différents jeux : Ninetta, et Pépita, au volant; Julietta, saute à la corde; Carlotta balance Benetta sur une escarpolette.)

CHŒUR.

Air de la première figure des *Lanciers*.

Dans ce jardin, Mesdemoiselles,
Amusons-nous bien bas, bien bas ;
Que des sous-maîtresses cruelles
Ici ne nous entendent pas!

NINETTA. Et dire que nous sommes obligées de nous cacher pour nous amuser!

JULIETTA. Que l'on nous prive de tout!..

NINETTA. De nos raquettes !

BENETTA. De nos joujous!

PÉPITA. Que l'on nous empêche de faire des balançoires !

NINETTA. Et pourtant nous sommes chez nous...

CARLOTTA. Dans notre pays...

PÉPITA. Nous devrions être libres...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIETTA, accourant.

MARIETTA. Mesdemoiselles !.. Mesdemoiselles !

TOUTES. Marietta !..

MARIETTA, agitant un billet en l'air. Une lettre !

TOUTES. De qui ?.. de qui ?..

MARIETTA. Silence donc !.. c'est de mon cousin Torino, ce jeune Piémontais qui nous aime tant.

TOUTES. Bah !..

MARIETTA. Écoutez ! « Ma chère Marietta, je sais combien tu t'ennuies en Lombardie, dans le pensionnat de la veuve Autruche... mais je n'oublie pas que je suis de la famille... un de ces quatre matins, j'irai flâner par là. Patience et courage !
« Ton cousin : TORINO. »

JULIETTA. Est-il aimable !..

MARIETTA, mystérieusement. Et d'après ce que j'ai pu voir... par la mine allongée de la veuve Autruche, il paraît que les cartes se brouillent... Mesdemoiselles, ça chauffe !..

TOUTES. Comment?

MARIETTA. Vous ne savez donc rien ! Oh ! mais il y a joliment du nouveau.

TOUTES, se pressant autour d'elle. Ah ! conte-nous ça ! conte-nous ça !..

RÉCITATIF.

MARIETTA.

Écoutez, mes enfants,
Le récit des événements

Air : *Mon petit François.*

L'Autriche trouvait
Qu'il était coquet
De s'offrir la Lombardie,
Et, pour sa santé,
De passer l'été
Et l'hiver en Italie,
Tout l'hiver en Italie.
Elle disait : Ah ! que c'est bon
De la t'nir sous ma férule ;
Elle est douce comme un mouton,
Dieu ! quel amour de péninsule !
On répond : Halte-là !
C'est assez comme ça...
Ce beau systèm'-là
Tôt ou tard finira,
Ça changera,
Ou bien l'ne pourra
Se mettre en colère ;
Ça s' gâtera,
Et l'on t'enverra
Te faire lanlaire.

TOUTES.

Ah ! la bonne affaire ! (*bis*).
Vraiment, c'est charmant,
C'est divertissant !

MARIETTA.

Air : *Vive le roi* (Hussion).

Longtemps le Piémont a dit :
J' suis trop p'tit ! (*bis*).
Mes amis, j' suis trop p'tit,
Pour faire
La guerre.
En Crimée, il a grandi :
Maintenant aguerri,
Il nous dit : Me voici,
Je suis votre frère !
Autrichien,
Tiens-toi bien,
Ici-bas, chacun son bien ;
Gard' le tien,
L'Italien
Doit avoir le sien.

J'ai de bons petits soldats...
Les Français, qu'il t'en souvienne,
Pourront, comme leurs papas,
Te fair' retourner à Vienne !..
Alors, changeant de dessein,
On voit l'Autriche orgueilleuse
Qui repasse le Tessin,
Mieux qu' n'import' quell' blanchisseuse !
Longtemps le Piémont a dit ; etc.

TOUTES.

Air : *Menuet d'Exaudet.*

Mais tous ces
Grands et laids
Adversaires,
Là-bas, n'ont-ils pas aussi
Une foule de mi-
-litaires !

MARIETTA, riant. Des militaires !..

Air : *Du Chalet.*

Dans le service de l'Autriche,
Le militaire n'est pas riche,
Chacun sait ça ;
Mais du militair' de l'Autriche,
Le militair' français se fiche,
On le verra !
Quand le canon commencera la fête,
A vous, soldats !.. en avant !.. croisez... ette !
Aux Autrichiens ne donn'ra du tabac ;
Au bivouac,
Sans mic-mac,
Nous boirons leur rhum et leur rack.
Viv' la bataille et tout le tremblement !
Voilà l' moment,
En avant !

TOUTES.

En avant !

NINETTA. Et nous pourrons jouer librement?

MARIETTA. Qui nous en empêche ? La vieille Autruche n'est pas là !.. à moi le ballon !

PÉPITA. Tu as raison... Enfoncée la vieille ! (Elles se remettent à jouer.)

REPRISE.

Viv' la bataille et tout le tremblement,
Voilà l' moment !
En avant ! en avant !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA VEUVE AUTRUCHE.

LA VEUVE AUTRUCHE, paraissant. Tarteifle !.. que vois-je?..

TOUTES. L'Autruche !

LA VEUVE AUTRUCHE. On festivale, on se livre au plaisir, à des petits jeux prohibés...

TOUTES. Mais...

LA VEUVE AUTRUCHE. Silence ! au lieu de vous adonner à des lectures édifiantes, à des travaux d'aiguille...

MARIETTA. Ah ! c'est ennuyeux !..

LA VEUVE AUTRUCHE. Silence !.. A-t-on jamais vu des petites Lombardes comme ça !.. je confisque tout...

TOUTES. Oh !..

LA VEUVE AUTRUCHE. A moi ! mes sous-maîtresses !.. (Paraissent deux sous-maîtresses, habillées en Autrichiens, l'arme au bras.) Emparez-vous des jouets de ces jeunes Lombardes... et vivement !..

MARIETTA. C'est arbitraire !

JULIETTA. C'est intolérable ! (Clairon au dehors.)

LA VEUVE AUTRUCHE. Silence !.. on vient !.. Soyez décentes !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON SCHLAGMAN.

SCHLAGMAN. Bonjour, petites Lombardo-Vénitiennes, bonjour ! (Elles lui tournent le dos.)

LA VEUVE AUTRUCHE. Le baron Schlagman chez moi !..

SCHLAGMAN. Oui, veuve Autruche que vous êtes ! Je vous envoie mon salut de guerre... Et aïe donc !

LA VEUVE AUTRUCHE. De guerre?..

SCHLAGMAN. Ignorez-vous, veuve Autruche, que les Italiens veulent secouer le joug... Ah !.. ah !... Elle est jolie comme tout... Pour lors, c'est Bibi qui est caporal extraordinaire... Voyez mes bottes !...

LA VEUVE AUTRUCHE. Ah ! les belles bottes !...

SCHLAGMAN. J'ai des bottes... je suis le Bastien de *l'Autriche.*

MARIETTA, aux autres. Ah ! Mesdemoiselles, quel singe !..

SCHLAGMAN, à part, regardant Marietta. Nom d'une côtelette milanaise, qu'elle est belle !

LA VEUVE AUTRUCHE. Ainsi la guerre est déclarée?

SCHLAGMAN. Déclarissimée... Je suis chargé d'observer les manœuvres de l'ennemi... c'est un poste d'honneur, mais ça manque de gaieté... Depuis huit jours, je colporte des manifestes... J'en suis éreinté. Veuve Autruche, de grandes choses se mitonnent, l'Italie fermente !

LA VEUVE AUTRUCHE. Et mon pensionnat donc !

SCHLAGMAN. Bah !...

LA VEUVE AUTRUCHE. Elles refusent d'apprendre l'allemand. .. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que l'Italie !..

SCHLAGMAN. C'est un pays qui a la forme d'une botte... (Ôtant sa botte sur le trou du souffleur.) Tenez, voilà le théâtre de la guerre.

LA VEUVE AUTRUCHE. Ah ! voyons ! ..

SCHLAGMAN. Ici, dans ce coin... c'est Turin... et puis, au-

dessous, cette petita machine... c'est la tour de Pise... Penchez! penchez!..

LA VEUVE AUTRUCHE. Comme ça doit vous faire souffrir!...

SCHLAGMAN. Oui... quand il pleut, j'ai mal à ma tour... Et puis là... où que sont mes éperons... c'est *Venise*... *Venezzia la Bella*.. *oùs qu'on* va en gondole... Joli pays!.. joli pays!.. Ainsi vos petites pensionnaires?

LA VEUVE AUTRUCHE. Je suis leur bête noire, quoi!

SCHLAGMAN, mystérieusement. Aiment-elles la musique de Meyerbeer?

LA VEUVE AUTRUCHE. Elles préfèrent Rossini!..

SCHLAGMAN. Rossini!.. c'est un garçon de talent, mais il est Italien... Je confisque ses partitions... et aïe donc!

TOUTES, se récriant. Ah!

SCHLAGMAN. Je defends de chanter aucun motif de ce maestro.

LA VEUVE AUTRUCHE. Vous entendez Mesdemoiselles; une prime de cinquante swanzigs à celle qui saura par cœur le *Pardon de Ploermel*.

MARIETTA. C'est très-beau, mais...

LA VEUVE AUTRUCHE. Laissez-nous...

SCHLAGMAN. Ah! le nommé Verdi, garçon qui va bien aussi, est également prohibé (A part.) Cristi! qu'est-ce que j'ai donc dans mes bottes?..

TOUTES.

Air du Vesoi.

Ah! c'est odieux!
C'est scandaleux!..
Quel acte inique!..

SCHLAGMAN. Mais c'est du Verdi, ça!

MARIETTA.

Air de Rossini.

O ciel!.. tu vois notre triste existence,
Ici nous sommes dans les fers...
Fais briller les jours d'indépendance!
Là-haut, nos pianos sont ouverts!..

TOUTES.

Là-haut, nos pianos sont ouverts!..

MARIETTA.

Suivez-moi! (*bis.*)
D'un monstre perfide
Trompons l'espérance stupide!

TOUTES.

Trompons l'espérance stupide!

MARIETTA.

Chantons Verdi
Et Rossini!

TOUTES.

Chantons Verdi
Et Rossini!

(Elles sortent en courant.)

SCÈNE V.

LA VEUVE AUTRUCHE, SCHLAGMAN, puis MARIETTA.

LA VEUVE AUTRUCHE, criant. Mais c'est de Rossini!...

SCHLAGMAN. *Gillaume Tell*, troisieme acte... Veuve Autruche, occupons-nous de choses plus sérieuses... Vous voyez donc devant vous un caporal extraordinaire qui voudrait folâtrer à Cythère.

LA VEUVE AUTRUCHE, pudiquement. Avec moi?.. Oh!...

SCHLAGMAN. Non, pas avec vous... vous m'intimidez. Je suis toqué d'une de vos pensionnaires.. de la jeune Marietta... et je veux l'épouser.

MARIETTA, reparaissant. M'épouser, moi!... Ah! ah! ah!

SCHLAGMAN. Pourquoi pas?... J'ai de l'œil, du cheveu, de la dent.. J'ai des bottes!.. Cristi!..

MARIETTA. Jamais!.. Je suis Italienne, mon bon!.. et vous, où êtes-vous né?

SCHLAGMAN. A Vienne, *Crmucromeufenogel-Strass* .. ce qui veut dire : rue Jean-Pain-Mollet, numero 24.

MARIETTA. Nous ne nous marions pas avec les gens de ce pays-là

SCHLAGMAN. Je proteste!

LA VEUVE AUTRUCHE. Quel caractere!

SCHLAGMAN. Ah! petite mécontente!... petite mauvaise tête!.... (Bas à l'Autruche.) Je la mâterai!

LA VEUVE AUTRUCHE. Vous croyez!

SCHLAGMAN. J'ai mon plan!... A bientôt, petite cruelle!... je vas lancer un manifeste... ça fait mon quinzième de la journée.

LA VEUVE AUTRUCHE, à Marietta. Réfléchissez!

MARIETTA. C'est tout réfléchi.

SCHLAGMAN. Je suis Haklonie! non d'un strakino!...

UN SOLDAT AUTRICHIEN, paraissant. Caporal! ..

SCHLAGMAN. De quoi, Melasco?

LE SOLDAT. On vous attend aux avant-postes.

SCHLAGMAN. Je m'y transporte .. Ah! ça devient bassinant!

Air des *Pilules*.

Sans avoir pris de repos,
C'est affreux, à tout propos
De tourner autour du Pô
Pour risquer sa peau!

ENSEMBLE.

Sans avoir pris, etc.

LES FEMMES.

Sans avoir pris de repos
Tout chef doit être dispos
A tourner autour du Pô
Pour risquer sa peau!

(Il sort. La veuve Autruche entre à droite.)

SCÈNE VI.

MARIETTA, puis LES JEUNES FILLES.

MARIETTA. Ah! c'est trop fort!...

LES JEUNES FILLES, paraissant. Eh bien?

NINETTA. Que t'a-t-il dit?

MARIETTA. Devinez!.. Il est amoureux de moi!

TOUTES. Bah!..

MARIETTA. Et il veut me trainer à l'autel.

JULIETTA. Lui!..

MARIETTA. J'aimerais mieux rester fille toute ma vie!... et pourtant ça me serait bien désagréable!

NINETTA. Mais personne ne viendra donc à notre secours!

TORINO, montrant sa tête. Cousine, peut-on entrer?

MARIETTA. Torino! mon cousin!.. (Elle va ouvrir la porte du fond.)

TOUTES. Son cousin!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TORINO, costume de jeune officier Piémontais.

ENSEMBLE.

Air :

Quelle heure d'ivresse!
Pour nous plus d'ennui;
Dans mes bras je presse
Un frère, un ami!

TORINO. Qu'est-ce que c'est? les yeux rouges!.. des larmes!..

PEPITA, pleurant. Nous sommes bien malheureuses!..

MARIETTA. Nous sommes esclaves de cette vieille Autruche!..

TORINO. Esclaves!.. Ah!.. s'ils étaient là!

TOUTES. Qui donc?

TORINO. Mes camarades, mes amis de Crimée... ceux qui etaient là-bas avec moi dans la tranchée. Oh! quand le danger menaçait ou les uns ou les autres, nous avions un chant de ralliement... un signal de délivrance! (On entend au loin la voix de Félix.)

FELIX, en dehors.

Nous voilà!..
C'est la France
Qui s'avance :
Nous voilà,
Les amis sont toujours là!..

TORINO. Cette voix!.. (Voyant paraître Felix.) Felix! . un frère d'armes!.. un Français!..

LES JEUNES FILLES. Un Français!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FELIX.

FELIX, paraissant. Présent! toujours présent à l'appel!..

Air des Zouaves.

Brave et hardi comme un sarrasin,
Rien n'égale sa renommée!
Aux lauriers conquis au Maroc
Il joint ceux cueillis en Crimée!
Qui sait toujours faire bonne
Aux yeux de Mars et d'Italie?..
C'est le tu-tur, c'est le coco,
C'est le turco
De Kabylie!

REPRISE ENSEMBLE.

C'est le tu-tur, c'est le coco, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

FÉLIX.

Rival et frère du zou-zou,
Il est la fin' fleur de l'Afrique.
L'enn'mi, comme le couscoussou,
En lui trouve un' fameus' pratique.
Bref, qui ne dit jamais : Nisco,
En fait d' bataille ou de folie?..
C'est le tu-tur, c'est le coco,
C'est le turco
De Kabylie!

REPRISE ENSEMBLE.

C'est le tu-tur, c'est le coco,
C'est le turco
De Kabylie.

TORINO. Toi ici! en Lombardie!

FÉLIX. Eh! oui, parbleu! . Félix dit Ben-Amour, sous-officier de turcos... un crâne régiment, je m'en vante!

PÉPITA, *bas aux jeunes filles.* Est-il gentil!

NINETTA, *de même.* A-t-il l'air tapageur!

MARIETTA. Et quel joli uniforme!

TORINO, *lui serrant la main.* Ce cher ami! Et vous arrivez comme ça?..

FÉLIX. D'Afrique!.. paquebot express, grande vitesse... histoire de se donner un coup de peigne en Italie et de venir à votre aide.

TORINO ET LES JEUNES FILLES. A notre aide?

FÉLIX. Le Piémont n'a-t-il pas été l'allié de la France? nous nous sommes souvenus de la chose et nous avons voulu vous rendre la politesse.

MARIETTA. Ah! nous avons grand besoin de votre protection, allez!

NINETTA. Tenues en cage par la veuve Autruche.

FÉLIX. La veuve Autruche!

MARIETTA. Qui nous sèvre de toute distraction!

JULIETTA. De tout plaisir!

BENETTA. De toute liberté!

FÉLIX. Voyez-vous ça!

MARIETTA. Et qui veut me faire épouser un grand iroquois de baron autrichien.

FÉLIX. Un Autrichien!.. ça ne sera pas, mille carabines!

TORINO. Non, non!.. je m'y oppose.

FÉLIX. Rassurez-vous, nous vous protégerons.

TORINO. Nous vous défendrons.

FÉLIX. Nous vous délivrerons!... alliance défensive contre l'Autriche!..

TORINO. Contre l'Autruche!

FÉLIX. Et allez donc!.. à la baïonnette!

ENSEMBLE.

Air de l'*Ile d'amour.*

Entre nous
Formons alliance!
Ici, contr' eux tous,
Réunissons-nous!
A son tour,
De la délivrance,
En ce dur séjour,
Va briller le jour!
Marchons, nous voilà,
Houp-là! houp là!
Sur ces pandours-là,
Houp-là! houp-là!
L' Viennois succomb'ra;
Houp-là! houp-là!
L' bonheur après ça
Pour nous/vous loira.

FÉLIX.

En vain vous fait's les intrépides
Et vous vous drapez en héros,
Not' collection des Invalides
S'enrichira d' nouveaux drapeaux;
Oui, comm' jadis, foi de turcos,
Nous vous pinc'rons quelques drapeaux.

ENSEMBLE.

Entre nous, etc.

LA VEUVE AUTRUCHE, *en dehors.* Mesdemoiselles! Mesdemoiselle, où êtes-vous donc?

MARIETTA. Dieu! c'est elle;

LES JEUNES FILLES, *avec effroi.* La directrice!

PÉPITA. Si elle nous voit, tout sera perdu!

NINETTA. Nous serons mises en retenue!

MARIETTA. Il faut vous cacher.

FÉLIX, *se récriant.* Battre en retraite!

TORINO, *de même.* Nous! des troupiers!

MARIETTA. De grâce!... c'est pour nous!

FÉLIX. Allons, soit!... obéissance à la beauté.

JULIETTA. Vite!... vite!... par ici!... (*Elles les font entrer dans la serre, à gauche, et referment la porte.*)

SCÈNE IX.

LES JEUNES FILLES, LA VEUVE AUTRUCHE.

LA VEUVE AUTRUCHE, *entrant.* Eh bien, encore au jardin!.. que faites-vous ici, péronnelles?

TOUTES. Madame!...

LA VEUVE AUTRUCHE. Silence!... Répondez!

MARIETTA. Nous .. nous prenons l'air.

LA VEUVE AUTRUCHE. Hum!... petite effrontée!

PÉPITA. Nous respirons le frais.

LA VEUVE AUTRUCHE. Prendre l'air!... respirer!... Vous êtes d'une exigence!...

TOUTES. Mais enfin . permettez!...

LA VEUVE AUTRUCHE. Allons! ne raisonnez pas! et retournez en classe.

TOUTES. En classe!. . encore en classe!...

MARIETTA, *à part.* Et les autres qui sont là! ..

LA VEUVE AUTRUCHE. Obéissez!...

ENSEMBLE.

Air : *Au revoir, M. Biscotin.*

LA VEUVE AUTRUCHE.

Qu'on me suive et dépêchons,
Point d'observations,
De lamentations,
Voici l'heure des leçons
Venez vite, ou craignons
Les punitions.

LES JEUNES FILLES.

Quel ennui, mais dépêchons,
Point d'observations,
De lamentations,
Voici l'heure des leçons.
Rentrons vite, ou craignons
Les punitions.

(*Elles sortent d'un côté avec la veuve Autruche pendant que les militaires entr'ouvrent la porte de la serre et sortent de leur cachette.*)

SCÈNE X.

FÉLIX, TORINO.

TORINO. Eh bien!... elles nous laissent seuls?

FÉLIX. C'est dommage! elles sont très-gentilles ces petites Italiennes! on ferait volontiers une razzia.

TORINO. Et cette vieille simpiternelle qui s'avise de les emmener! Que le diable la patafiole!

FÉLIX. Comment faire à présent pour les revoir?

MARIETTA, *entrant avec précaution.* Psit!...

TORINO. Tiens!... en voilà une!

NINETTA. Psit!...

FÉLIX. Deux!...

PÉPITA ET LES AUTRES. Psit!...

FÉLIX. Trois, quatre, cinq!... Nous voilà au grand complet!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIETTA, NINETTA, PÉPITA, JULIETTA, BENETTA, CARLOTTA.

MARIETTA. Nous nous sommes échappées.

PÉPITA. Et nous accourons près de vous.

NINETTA. Avec des provisions.

LES HOMMES. Des provisions!

MARIETTA. Du vin, de la pâtisserie, des oranges, que nous avons chippées à votre intention dans l'armoire de l'institutrice.

TORINO. Vivat!

FÉLIX, *galement.* Les contributions de guerre!

MARIETTA. Dame! il faut bien nourrir ses défenseurs.

TORINO. En avant, les comestibles de la cantine!

FÉLIX. Et vive la joie, morbleu!

Air du *Moujick.*

Guerre au vin hongrois;
En vrais soldats à la maraude,
Trinquons à la fois
A nos amours, à nos exploits.

VOUS.

Ah! ah! c'est charmant!
Vive le vin pris en fraude!
Ah! ah! c'est charmant,
Moquons-nous du reglement!

DEUXIÈME COUPLET.

MARIETTA.

A vous ces biscuits,
Trésor de la vieille grimaude.

PEPITA.

Ces gâteaux ..

NINETTA.

Ces fruits...

TORINO, riant.

Qu'ell' gardait pour les ennemis.

TOUS.

Ah! ah! c'est charmant!
Consommons leur bien en fraude!
Ah! ah! c'est charmant!
Moquons-nous du règlement.

TROISIÈME COUPLET.

FELIX.

Mais pour embraser
Notre âme d'une ardeur plus chaude,
Charmant, d'un baiser,
Oh! daignez nous favoriser!..

LES JEUNES FILLES, parlé. Un baiser !..
FÉLIX, de même. C'est pour sceller notre alliance.
LES JEUNES FILLES. Oh! alors... (Elles les embrassent.)

ENSEMBLE REPRISE.

Ah! ah! c'est charmant!
Viva un baiser pris en fraude!
Ah! ah! c'est charmant!
Moquons-nous du reglement!

TOUTES. Oui, oui, enfoncé le règlement!
MARIETTA. Assez d'esclavage!.. revoltons-nous!
TOUTES. Révoltons-nous!
SCHLAGMAN, en dehors. Par ici, vous autres! par ici!
MARIETTA. Notre tyran!.. Venez!.. j'ai mon idée!..

ENSEMBLE.

Air de *L'Image.*

C'est trop d'obéissance!
Nous saurons résister,
Et, malgré sa puissance,
Rien ne peut nous mâter!
Non! (4 *fois.*) Rien ne peut nous mâter!
(Ils sortent tous par le côté pendant que Schlagman paraît au fond.)

SCÈNE XII

SCHLAGMAN, TROIS SOLDATS AUTRICHIENS portant divers objets.

SCHLAGMAN. Allons, avancez, vous autres.

LES SOLDATS AUTRICHIENS.

CHŒUR.

Air : *Avançons en silence.*

Dans l'ombre et le mystère,
Avançons, mes amis,
Et faisons l'inventaire
De c' que nous avons pris!

SCHLAGMAN, entrant derrière eux. Voyons, rendez-moi compte de vos petites exactions... j'espere que vous avez été gentils.... N'oubliez pas les termes du dernier manifeste : « Populations!.. nous respecterons votre territoire et vos propriétés. Chaque fois que nous vous filouterons quelque chose, nous vous donnerons un reçu. » (Aux soldats.) Ne soyons pas oppresseurs! Ne soyons pas oppresseurs!.. (A un des soldats.) Toi, Fignolet, qu'est-ce que t'as filouté?
PREMIER SOLDAT. J'ai pincé quatre paquets de tabac... caporal.
SCHLAGMAN. Du tabac?
PREMIER SOLDAT. Et de plus ces parapluies.
SCHLAGMAN. Pour nous garantir des averses!... c'est prudent!.. As-tu donné un reçu?
PREMIER SOLDAT. Oui, caporal.
SCHLAGMAN. Tres bien. (A un autre.) Et toi, Pétermann?..
DEUXIEME SOLDAT, accent allemand. Moi, mon supérieur, j'ai pris un bain...
SCHLAGMAN Ah!.. tu as bien fait!.. Un bain ça n'est pas malpropre.
DEUXIÈME SOLDAT. Mais non... un bain de vingt lifres...
SCHLAGMAN. Ah! un pain! un pain de vingt livres.
TROISIÈME SOLDAT. Et moi ces trois bouteilles de vermuth.
SCHLAGMAN. Lasagne?
TROISIEME SOLDAT. Non, vermuth *di Torino.*
SCHLAGMAN. Je préfère.
DEUXIÈME SOLDAT. Et enfin ce strakino. Il est très-jeune...
SCHLAGMAN, prenant le fromage et le flairant. Hum!... Il est bien fort pour son âge. Ce fromage italien a des opinions bien avancées.
LES SOLDATS. Et vous, caporal, qu'est-ce que vous avez pris?
SCHLAGMAN. Oh! moi, je me suis distingué... j'ai pris un bœuf.
LES SOLDATS. Un bœuf!..
DEUXIÈME SOLDAT. Je ne vois pas le bœuf.
SCHLAGMAN. Je vas vous dire.. comme je le tirais par la queue pour l'amener, le paysan à qui il appartenait est venu, a repris sa bête, et m'a flanqué une pile.
LES SOLDATS. Une pile!..
PREMIER SOLDAT. Avez-vous donné un reçu?
SCHLAGMAN. Non... Je me suis sauvé... Ne soyons pas oppresseurs!.. Nous sommes des Autrichiens... mais, révérence parler, ne soyons pas des pignoufs! Voyez-vous, mes enfants, l'Europe a l'œil sur nous... Il y a à Paris un journal qu'on appelle *le Charivari*...

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Chaqu' matin, il nous donn' la schlague,
Il nous tarabuste, il nous blague;
A sa tête est un monsieur Cham
Qui nous train' dans le macadam;
Il détériore nos figures,
Il fait d' nous des caricatures ..
Ayons un peu d' tenue ici,
Méfions-nous du *Charivari!*
Se méfier du *Charivari!*

SCÈNE XIII.

Les MÊMES, LA VEUVE AUTRUCHE.

LA VEUVE AUTRUCHE, accourant. Ah! baron!.. baron!..
SCHLAGMAN. Qu'avez-vous, veuve Autruche?.. pourquoi cet air épouffé?
LA VEUVE AUTRUCHE. Caporal, nous polkons sur un volcan.
SCHLAGMAN. Un volcan?.. où ça, un volcan?
LA VEUVE AUTRUCHE. Je crains quelque projet de rébellion parmi mes pensionnaires... Elles se sont enfermées dans le grand dortoir... Il m'a semblé entendre des cris séditieux.
SCHLAGMAN. On s'insurgeote?..
LA VEUVE AUTRUCHE. J'en ai peur.
SCHLAGMAN. Ne craignez rien!... je suis là!... ce serait bien le diable si trois hommes et un caporal extraordinaire ne parvenaient pas mettre à la raison quelques petites folles. (Bruit en dehors.)
LA VEUVE AUTRUCHE. Tenez!... ce bruit... entendez-vous... ce sont elles!...
SCHLAGMAN. Je vais les mâter!... Ah! mâtin!... je les mâterai!... (On entend la marche des zouaves.)
TOUS. Qu'est-ce que cela?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TORINO, FELIX, TOUTES LES PENSIONNAIRES en uniforme de turcos et de Bersaglieri; Marietta marche à leur tête en jouant du clairon. — Défilé.

CHŒUR.

Air de la *Marche des Zouaves.*

Nous voilà!
Avec la France
On s'avance!
Nous voilà!
Pour nous défendr' nous somm's là!

LA VEUVE AUTRUCHE. Que vois-je!.. mes pensionnaires!..
MARIETTA. Vos pensionnaires!.. allons donc!
FELIX. Elles ne le sont plus!
NINETTA. Des engagées volontaires, s'il vous plaît!..
JULIETTA. Et décidées à repousser la force par la force...
TORINO. Avec l'aide des Français, nos amis et nos alliés.
SCHLAGMAN. Ah! c'est comme ça!.. A moi, mes hommes!... (Les trois soldats l'entourent.) Je vais vous faire danser.
FÉLIX. Vous!.. plus souvent! c'est nous qui allons vous faire sauter militairement.
SCHLAGMAN. Moi!.. un caporal extraordinaire!
TORINO. Oui, vous et ces Messieurs.

FÉLIX. Et avec la vieille encore!
LA VEUVE AUTRUCHE. Par exemple!
SCHLAGMAN. Je proteste!
LA VEUVE AUTRUCHE. Nous protestons!
FÉLIX. Allons, pas tant de façons!.. sautez vivement!..
MARIETTA. Et c'est moi qui me charge de fournir l'orchestre.
(Elle embouche son clairon.)

ENSEMBLE.

Air nouveau de M. MANGEANT.

FÉLIX, TORINO ET LES JEUNES FILLES.

Eh! sautez donc!
Dansez donc!
Sautez donc!
Que, de bonne grâce,
On chasse,
On déchasse!
Eh! allez donc!
Sautez donc,
Dansez donc
Au joli son
Du clairon!

NINETTA.

Allons, ne vous en déplaise,
Dansez, dansez, grand magot,
Ce pas que l'armée française
Vous apprit à Marengo.

ENSEMBLE.

Eh! sautez donc! etc.

(Sur chaque refrain, on force Schlagman et la veuve Autruche à exécuter une danse d'ours.)

TORINO.

L'Autrichien qui se réveille
Veut trancher du Tamerlan,
Mais sa puissance est bien vieille
Pour aller jusqu'à Milan.

ENSEMBLE.

Eh! sautez donc! etc.

SCHLAGMAN, parlé. Un instant, j' d'mande à respirer!

D'après l' dernier manifeste,
Nous d'vions être triomphants...
Pour nous, il est manifeste
Que l' manifest' m'a mis dedans!

ENSEMBLE.

Eh! sautez donc! etc.

(Un coup de canon se fait entendre au dehors, tout le monde s'arrête.)

TOUS, parlé. Le canon!

FÉLIX.

Ce n'est plus en' plaisant'rie;
On va se frotter tout d' bon,
Et bientôt, je le parie,
Vous dire au bruit du canon:

ENSEMBLE.

Eh! sautez donc! etc.

MARIETTA, au public.

A propos de l'Italie
On doit attendre un succès;
Ne dit's donc pas, je vous prie,
En parlant de nos couplets:
Eh! sautez donc!
Sautez donc! (bis.)
Que de bonne grâce
On chasse
On déchasse!
Eh! allez donc!
Sautez donc! (bis.)
Au joli son
Du clairon.

REPRISE ENSEMBLE.

Eh! sautez donc, etc.

FIN

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie